

<p>N</p> <p>Naissance</p> <p>NATURE</p> <p>Navigation</p> <p>Neuvaine</p> <p>NEMETA Sanctuaires</p> <p>Neutre</p> <p>NIRUKTA</p> <p>Noeud</p> <p>Noisette</p> <p>NOM Anmen Anmin</p> <p>NOMBRES</p> <p>Neuf 9</p> <p>Nord</p> <p>NODONS NUADA</p> <p>Nourrir</p> <p>Nuage</p> <p>Numération</p> <p>Nudité</p> <p>Nuit</p>	<p>Article Esunertos Schémas</p> <p>Plans de sanctuaires Sanctuaire Roquepertuse</p> <p>Usage rituel des mots Langage symbolique Guénon, Daumal, Dartige</p> <p>5 schémas</p> <p>Roi blessé Roi pêcheur Melar (Lanmeur) Bras coupé</p> <p>SHEELA NA GIG</p>	<p>13</p>
---	---	-----------

Naissance

NAISSANCE :

Immergence – immersion – immerger – immersion dans le lait et l'eau – Ondolement.

*ANMENACTON « attribution d'un nom »

*ANMENO VC « nommer, donner un nom – fig. baptiser »

Il y a-t-il eu une forme celtique de baptême païen ?

Il est plus que vraisemblable que la naissance d'un enfant ait appelé un rite particulier de reconnaissance et de réjouissance à l'intérieur des familles et des Clans.

Ce rite devait comporter au moins deux ou trois phases, comme l'étaient les cérémonies de funérailles.

Dans un premier temps l'enfant devait être lavé et reconnu par les eaux de la terre, sorte de purification rituelle.

L'on sait avec certitude qu'à sa naissance le nouveau né gaulois était ondoyé à travers une eau vive et propre, soutenu et placé sur le dos par sa mère. Celui-ci était immergé dans le sens du courant d'une rivière, d'un fleuve ou encore d'un torrent ou d'une cascade.

Cette coutume est rapportée par Aristote qui déclarera que l'enfant était généralement plongé dans l'eau froide d'un fleuve. (Aristote Politique VII, 15-2 – Cf. Gaius De la santé I, - 10).

Et pour légitimer son enfant, lorsqu'il y avait un doute, le père le mettait sur son bouclier et le déposait sur le fleuve. S'il restait à la surface il était légitimé ; sinon les flots l'engloutissait.

La poursuite du rite devait être prétexte à donner au nouveau né un nom personnel, rituel important, car qui ne possédait pas de nom était censé ne pas exister, c'est-à-dire être une chose sans existence.

Cette attribution du nom était dite ANMENACTON ;

NATURE

NATURE :

L'Amour de la Nature et les religions Judéo-chrétiennes ont peu de choses à partager La terre ne représente pour elles qu'une mine exploitable, ouverte au profit de l'homme.

(S.P.)

« La nature travaille à rétablir ce que l'homme ne cesse de détruire » (Buffon)

« La Faute originelle consiste à croire à une Terre inconsciente offerte par un Tout Puissant, toujours absent ou invisible, avec l'idée terriblement réductrice et par là même destructrice que les hommes pouvaient en user et en abuser indéfiniment comme d'un être dépendant et soumis qui ne peut attendre de son maître que son esclavage »

Cette nature est le principe fondamental de tout jugement moral, ensemble de règles idéales dont les lois humaines ne sont qu'une imitation imparfaite.

C'est sur celles-ci que les Celtes anciens avaient fondé leur principe législatif. C'est du « droit de nature » RECHT AICNID, primitif, que se réclame le païen. Et ce droit, dans le monde irlandais, entre souvent en conflit avec le droit de la lettre, imposé par la chrétienté.

Cette nature est le principe fondamental de tout jugement moral, ensemble de règles idéales dont les lois humaines ne sont qu'une imitation imparfaite.

Le système juridique des Celtes, lui-même, était lié à la Nature, et le droit romain, désigné comme le droit de la lettre, s'est longtemps opposé à la résistance du droit celtique dit « droit de nature » « RECHT AICNID » * RECTU ADGENITON. Le serment principal, affirmation de la véracité du dire et fondement du droit et de l'ordre, était établi non sur un être humain, ou même divin, ou encore un objet sacré, mais à partir des éléments naturels de l'Univers : **Le Soleil, la Lune**. La Nature, et sa protection, entrent dans les codes de Lois -ou (Brehons Laws)- conçus par les juristes Celtes. Des amendes importantes sanctionnaient toutes prédatons humaines. Pour dissuader, et selon la gravité des faits retenus, de simples amendes étaient souvent requises.

En comparant l'attitude du monde classique avec celle de la civilisation des Celtes, on peut dire que ces derniers fréquentaient volontiers les rives de « l'Autre-Monde », ou mieux d'une autre Univers, qui est partout omniprésent sous l'apparence matérielle des choses. Alors que les Grecs voient la réalité derrière la perfection harmonieuse de « ce monde », les Celtes apparaissent engagés dans la recherche de la « nature naturante », le monde classique dans celle de la « nature naturée ».

La démarche celtique porte l'idée d'une conception dynamique du mouvement continu des deux plans : **nature formante** et **nature formée**. C'est cette vision particulière du monde qui invite les Celtes à lier des oppositions apparemment incohérentes en complémentarité cohérentes : rationnel-irrationnel, vie-mort, jour-nuit, cause-effet, etc. A la fois réelle, complémentaire et excluant mutuellement l'apparente opposition, ou le passage d'un plan à l'autre, cette vision ne devient qu'un long glissement entre des perceptions contrastées, dans lesquelles l'esprit classique ne saisit que l'instantanéité et non la progressivité. Cette perception découvre les frontières, les *no man's land* entre les apparentes oppositions qui y sont marquées par l'image des brumes (cf. fiche Brume), détruisant et gommant les formes, se substituant à elles, dévorant la matière et ainsi conduisant insensiblement d'un monde à l'autre. Il existe pour les Celtes, entre notre monde concret et l'autre monde, un processus d'échange constant.

L'engouement pour le phénomène urbain fait perdre toute notion de l'ordre naturel. Et, sans faire du druidisme une religion naturiste, il faut reconnaître la propension et le penchant de sa pensée à suivre et à vivre selon un ordre où la Nature apparaît comme un modèle essentiel et suffisant à son propre équilibre et à son évolution.

Selon Alexandre Polyhistor et Timagène, les Druides sont considérés comme **des philosophes de la Nature**.

La Nature et les Interdits :

Parmi les « interdits » du roi CONAIRE : CUNARIOS (interdits qui sont au nombre de 9) il en est un qui relève de la préservation des ressources sauvages de la forêt : « *Ne pas chasser les bêtes sauvages de la Forêt de Cerna* ».

Cette interdiction rejoint bien d'autres du même genre, à côté des privilèges. Les produits de la terre, la Flore et la Faune de territoires expressément désignés étaient ou bien réservés, ou bien interdits.

« *La chasse elle-même avec la coupe ou la cueillette apparaissent chargées de potentialité magique. N'est-il pas probable qu'un peu partout en Europe médiévale les privilèges et (ou) les interdits de chasse, de cueillette et de coupe de bois, portaient une charge résiduelle de religiosité ?* ». (Clémence Ramnoux – « Le Grand Roi d'Irlande » - p. 143).

La Nature et le monde Urbain :

La cité tue la Terre.

La Barbarie, c'est s'éloigner de la Nature (Montaigne).

« *On peut dire que la population rurale a été de tout temps exploitée par la population urbaine. Mon métier d'historien me permet d'affirmer : la ville a toujours vécu sur la campagne ; elle en a tiré toute sa richesse par la fiscalité ou par le jeu du commerce* ». Georges Duby « *Au contact de la Terre* » (Ouest France du 26/27 février 1994).

A force d'opposer la nature au rôle civilisateur de l'homme pour la plier à son propre désir de domination, et d'en chercher à n'importe quel prix l'exploitation forcée, l'homme urbain a fini par oublier qu'il était une créature vivante liée, comme les autres règnes : végétal ou animal, à des mécanismes naturels. Son comportement artificiel et sa suprématie démographique ont considérablement perturbé les équilibres biologiques traditionnels, mettant en danger la survie de quantités d'espèces et de sites naturels au point de mettre, à court terme, sa propre existence en péril sur la voie de la disparition. Ainsi avons nous pu voir, au cours de ces cinquante dernières années, disparaître plus d'animaux et d'espaces naturels qu'en deux mille ans d'histoire. En un demi siècle, 80% de la population française a migré du monde rural vers les cités, vidant les campagnes d'où la ville a toujours tiré l'essentiel de ses richesses.

Les cellules urbaines, avec leurs impératifs économiques et administratifs, ont tendance à propager un cancer fatal sur les pays, entraînant avec elles l'implosion, la perte de la solidarité et la destruction de tous liens parentaux affectifs indispensables à l'établissement de toute souche. Tout le monde y devient étranger aux autres, plus personne ne connaît personne, tout se mélange en un « melting pot » effroyable et, des objectifs d'intérêts uniquement égoïstes amènent à une incommunicabilité, parce que non vécus affectivement et non partagés.

L'on sait que, contrairement à la conception contemporaine et à celles des civilisations méditerranéennes et orientales, la notion de ville ne correspond pas au phénomène de la civilisation celtique, celle-ci étant essentiellement rurale et liée à la Terre productive. Et, lorsque l'on parle de capitale d'Irlande, en nommant Tara et d'autres résidences royales qui servaient de Centres symboliques, il n'est question que d'un simple camp, renforcé de levées de terres, englobant quelques bâtiments ou logements annexes n'hébergeant guère au maximum qu'un millier d'individus.

Aujourd'hui, la destruction de tous les tissus ruraux remet en question l'existence même du monde, ne serait-ce que sur le plan de la subsistance même de la société. L'oubli et l'abandon des rythmes naturels est encore plus désastreux, car il entraîne l'homme à contre-courant de la Loi Universelle et le mène directement à la destruction de l'espèce, la force de la loi naturelle se chargeant, ipso facto, d'une remise en ordre, en supprimant les causes mêmes de ce déséquilibre. Les hommes, condamnés par leur propre orgueil et leur vanité, confondent druidisme avec activisme politique. Ils devraient récupérer leur part légitime de la sagesse qui existe dans la celtitude et qui demeure la Lorica (bouclier) indispensable à la sauvegarde contre la lobotisation et la déshumanisation du monde, et ce n'est pas là la moindre des difficultés !

La Nature et la Terre chez les Celtes :

Tant que l'importance du sang chez les Celtes joua un rôle de cohésion et de maintenance d'une société vivante, la Terre était propriété collective du Clan. Rassuré par le tissu vivant de ses relations familiales et de ses parentés, le terroir était un repère social, une histoire géographique que l'on partage en commun, qui permettait un découpage du paysage et du temps de travail modulé par la nécessité naturelle des saisons.

Le Roi était caution du bon fonctionnement de cette nature. C'est elle qui, selon la conduite du roi, décidait finalement du don ou du refus de ses services.

S'il arrivait que l'organe politique, le pouvoir royal, transgresse quelque interdiction, il condamnait de ce fait le pays à la stérilité. C'est ce qui se produisit lorsque, à la suite de la bataille de Mag Muicrinne, en l'an 195 de notre ère, le vainqueur Lugaid Mac Con usurpa la royauté après avoir mis à mort le Roi Art et les sept fils d'Ailill Olom. A cause de cela, la terre retint ses dons : « *Bliadain do iarsain i rrigu i Temraig ni thanic fer tria thalmain na duille tre Fhidbuid na granni i n-arbur* » : « *il fut un an roi à Tara, et pas d'herbe ne vint sur terre, pas de feuilles aux arbres, pas de grain dans le blé* » (Rev. Celt. XIII, p.462/66 ; cf. aussi Rev. Celt., XX, 335). Alors il fut chassé du trône.

Parmi les « interdits » du roi Conaire CUNARIOS (interdits qui sont au nombre de 9), il en est un qui relève de la préservation des ressources sauvages de la forêt : « *Ne pas chasser les bêtes sauvages de la Forêt de Cerna* ».

Jugements sur la Nature :

Dans les Codes de Lois, conçus par les juristes celtes, des amendes importantes sanctionnent tous prédateurs humains. Pour les dissuader : de la simple amende pour des actions bénignes, à la peine capitale pour la destruction d'un bosquet sacré, pouvaient être requise.

D'après J. Vendryès, « *Jugement sur le sentiment de la Nature chez les Celtes* », (in Revue Celtique, vol. XXXVII, 1917/1919, p.258) :

... « *Ce sentiment n'a rien de commun avec celui de nos classiques pour qui la nature est avant tout un divertissement parce qu'elle leur présente d'agréable ou de pittoresque. Le sentiment de la nature, chez Ossian, est beaucoup plus intime et profond ; il revêt une forme religieuse et mystique ; il exprime le don entier de l'âme qui se répand dans l'ambiance, s'y disperse et s'y anéantit ; il satisfait ce besoin de l'infini qui tourmente les coeurs celtiques et qui, supprimant l'espace et la durée, mêle en eux la nature entière et unit le monde des morts à celui des vivants ; enfin, il s'accompagne de la tristesse que l'homme éprouve lorsque, communiant avec la nature, il cherche à lui arracher le secret de son origine et de sa destinée. Or, c'est précisément sous cette forme que le sentiment de la nature s'exprime dans la poésie celtique de tous les temps* ».

Les Forces de la Nature :

En Irlande la LORICA, où la protection du Christ et de sa croix est demandée comme une « cuirasse » contre tout mal, est construite selon un modèle bien défini invoquant les **Forces de la Nature**. Outre les formules religieuses qui offrent une protection générale, il en est qui procurent une protection particulière contre une maladie donnée. Certaines sont semblables aux charmes écossais qui, en gaélique et en anglais, procurent l'amour d'une femme. Ces textes sont le plus souvent traduits du latin, dont il reste des passages au milieu des textes irlandais ou de l'anglais. Les formules sont souvent récitées dans l'original en langue étrangère, ce qui leur confère une puissance

magique supplémentaire. On y trouve des comptes à rebours pour guérir les verrues, des formules contre l'envoûtement, le mauvais oeil, la fièvre aphteuse. Partout la dévotion pure des XVème et XVIème siècles a disparu, pour faire place au XVIIème siècle à la magie.

Sentiment de la Nature : (cf. "Les Littératures Celtiques" de Georges Dottin : « La poésie des Celtes » et « La poésie de la Nature », pp.156/162.

« Les arbres, les animaux, le vent, la mer y sont individualisés le plus souvent avec amour ». Taliésin, comme Amergin, célèbrent et se réclament des forces naturelles du monde. Dafydd ab Gwilym interpelle le vent : « *Glacé est ton approche, rude ta voix ; tu es l'orgueilleux du monde, sans pied, sans aile ; tu dénudes le buisson, tu vannes les feuilles ; personne ne te dicte des ordres et il n'est point d'armée rangée, ni de main de guerrier, ni de lame bleue, ni de flot, ni de pluie qui te fasse échec. Tu n'as point besoin de coursier marin sous toi, ni de pont, ni de barque pour traverser la vague* ».

Et c'est encore une nature personnifiée, que ce vieux buisson du chemin qui servira de protection et d'abri au barde Raftery contre l'orage et lui racontera, en 320 vers, l'histoire de l'Irlande depuis les temps les plus reculés des Tuatha Dé Danann.

La Nature et le sacré :

Il est des richesses qui nous appartiennent en propre et qui, enfouies hier, resurgissent aujourd'hui des profondeurs de l'oubli. Ces valeurs oubliées et bannies par les religions du désert qui nous furent imposées, consistaient pour nos maîtres, les Druides, en des rapports de participation intime entre l'homme et l'univers qui leurs faisaient respecter chacune des choses qui constituent notre monde immédiat, et qui nous font si terriblement défaut aujourd'hui. Car, selon ce que nous pouvons considérer de la tradition celtique ancienne, l'homme était responsable non seulement de sa propre conduite, mais celle-ci était censée agir sur tous les éléments animés et inanimés de la nature.

Le préjugé humain qui consiste à considérer la nature comme soumise à l'homme, implique la pensée d'un être qui en est séparé et s'imagine pouvoir la modifier ou l'assujettir. Or, l'homme est nécessairement soumis aux lois de cette nature et le point de vue celtique supposait de la comprendre, de se la concilier et non de la dominer. La Nature n'est jamais conquise.

L'homme n'est en rien le centre du monde ni différent de l'Univers, cet organisme parfaitement ordonné et solidaire qui nous génère et nous détruit, au même titre que les atomes et les électrons, marque l'unité foncière du monde. Grande leçon oubliée que nous entendons rappeler et ce qui est mieux, appliquer dans notre existence quotidienne, par une saine pratique de respect et de considération de notre environnement naturel. Cela ne s'arrête pas seulement à chercher à sauvegarder une nature propre, mais à vivre en osmose avec elle. Car elle demande pour nous, comme l'énonce la triade bardique : « *un oeil qui sache la voir, un coeur capable de la sentir, un esprit qui ose la suivre* ». Ce serait la seule et véritable sauvegarde pour l'humanité entière, engagée par son non respect sur un chemin suicidaire.

Citations et Pensées :

Mues par un sentiment de reconnaissance ou de crainte, les populations maritimes évitent de souiller les eaux de mer. Sur le littoral trégorois, elles pourraient punir celui qui la salirait, ce qui semble lui attribuer une personnification animiste (Sébillot, P.Y., Le Folklore de la Bretagne, p.132).

« *Les gens intelligents s'adaptent à la nature, les imbéciles cherchent à adapter à eux la nature ; c'est pourquoi ce qu'on appelle le progrès est l'oeuvre des imbéciles* ». (Georges Bernard Shaw).

« *Pour être commandée, la nature doit être obéie* » (Bacon)

« *La conquête de la nature, qu'elle s'accomplisse par l'éthique ou par les techniques scientifiques, implique un homme séparé d'elle. L'homme à la conviction de sa supériorité sur la nature* ».

« *Le Celte est mystique et panthéiste ; son âme communit sans effort avec l'âme des choses et dans cette communion rencontre naturellement le divin. C'est un des traits caractéristique de la race* ». (J. Vendryès, Revue celtique volume XXXVIII, p.190, C.R. sur Herbert Moore Pim, « A short history of Celtic Philosophy »).

« *Ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature ; elle se venge de chacune d'elles* » (Engels).

« *Au fond du polythéisme est le sentiment de la nature, vivante, immortelle, créatrice* » (Taine).

« *Jamais la nature ne nous trompe : c'est toujours nous qui nous trompons* » (Jean Jacques Rousseau – em.III).

« *John Synge, Augusta Gregory et moi, nous pensions - Que tout ce que nous pensions, tout ce que nous disions et chantions, devait venir d'un contact avec le sol, qu'à ce contact toute chose, tel Antée devenait forte ...* » (W.B. Yeats).

« *La barbarie, c'est s'éloigner de la Nature* » (Montaigne).

« *L'homme a besoin de la Nature ; celle-ci n'a pas forcément besoin de l'homme* ».

« *Ce qui est une imitation de la Nature ne peut pas être un défaut* » (G. – E. Lessign, Dramaturgie).

Nature : *ADGENITON, gallois Anian « nature » que Geiriadur Prifysgol Cymru, 130 B, tire soit de *ANDE-, soit de *ENI-GEN, ne peut venir du second, la voyelle étant A. On pourrait encore proposer *ANDO- (cf. le latin *ENDO- dans INDIGENA).

Bibliographie :

Mircéa Eliade « Le Sacré et le profane » p. 129 – Désacralisation de la Nature – 132.

Citations et Pensées :

Mues par un sentiment de reconnaissance ou de crainte, les populations maritimes évitent de souiller les eaux de mer. Sur le littoral trégorois, elles pourraient punir celui qui la salirait, ce qui semble lui attribuer une personnification animiste (Sébillot, P.Y., Le Folklore de la Bretagne, p.132).

« Les gens intelligents s'adaptent à la nature, les imbéciles cherchent à adapter à eux la nature ; c'est pourquoi ce qu'on appelle le progrès est l'oeuvre des imbéciles ». (Georges Bernard Shaw).

« Pour être commandée, la nature doit être obéie » (Bacon)
« La conquête de la nature, qu'elle s'accomplisse par l'éthique ou par les techniques scientifiques, implique un homme séparé d'elle. L'homme à la conviction de sa supériorité sur la nature ».

« Le Celte est mystique et panthéiste ; son âme communit sans effort avec l'âme des choses et dans cette communion rencontre naturellement le divin. C'est un des traits caractéristique de la race ». (J. Vendryès, Revue celtique volume XXXVIII, p.190, C.R. sur Herbert Moore Pim, « A short history of Celtic Philosophy »).

« Ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature ; elle se venge de chacune d'elles » (Engels).

« Au fond du polythéisme est le sentiment de la nature, vivante, immortelle, créatrice » (Taine).

« Jamais la nature ne nous trompe : c'est toujours nous qui nous trompons » (Jean Jacques Rousseau – em.III).

« John Synge, Augusta Gregory et moi, nous pensions - Que tout ce que nous pensions, tout ce que nous disions et chantions, devait venir d'un contact avec le sol, qu'à ce contact toute chose, tel Antée devenait forte ... » (W.B. Yeats).

« La barbarie, c'est s'éloigner de la Nature » (Montaigne).
« L'homme a besoin de la Nature ; celle-ci n'a pas forcément besoin de l'homme ».

« Ce qui est une imitation de la Nature ne peut pas être un défaut » (G. – E. Lessign, Dramaturgie).

Nature : *ADGENITON, gallois Anian « nature » que Geiriadur Prifysgol Cymru, 130 B, tire soit de *ANDE-, soit de *ENI-GEN, ne peut venir du second, la voyelle étant A. On pourrait encore proposer *ANDO- (cf. le latin *ENDO- dans INDIGENA).

Bibliographie :

Mircéa Eliade « Le Sacré et le profane » p. 129 – Désacralisation de la Nature – 132.

6 Informations générales

Georges Duby parle du sida, de l'agriculture, des Balkans...

Quand l'historien regarde nos angoisses

Académicien, professeur au Collège de France, président d'honneur de la chaîne de télévision Arte, Georges Duby, le plus célèbre de nos historiens du Moyen Âge, refuse de s'enfermer dans sa tour d'ivoire. Dans cette interview, il a accepté de commenter l'actualité. De parler de la peur du sida. De la grande pauvreté. Des révoltes des pêcheurs et des agriculteurs. « Je pense, dit-il, que si l'histoire a une signification et un rôle, c'est d'aider les contemporains, par la mémoire du passé, à être plus lucides. »

Pourtant, il reste songeur en voyant son Moyen Âge bien-aimé coloniser les écrans avec Jeanne d'Arc et Charlemagne après les "Visiteurs". « N'est-ce pas un symptôme supplémentaire du malaise de notre société ? Regardez, on commémore à tour de bras, tout et n'importe quoi. Une civilisation vraiment vivante regarde son passé bien sûr, mais elle est surtout tournée vers l'avenir. » Si l'histoire est une leçon, n'en faisons pas un carcan.



Daniel Fouray

Georges Duby vient de publier « Les procès de Jeanne d'Arc » aux Éditions Gallimard. Il poursuit sa grande enquête sur les femmes dans la société féodale. L'an dernier, il avait raconté son métier d'historien dans "L'histoire continue" (Éditions Odile Jacob).

A l'approche de l'an mil, les gens étaient terrifiés, paraît-il. Serions-nous à notre tour angoissés à l'approche de l'an 2000 ?

Les terreurs de l'an mil sont aujourd'hui remises en question. Ce sont les historiens romantiques, se fondant sur une ou deux phrases dans un texte, qui ont imaginé que les humains avaient été saisis de panique à l'approche du millénaire. Non pas d'ailleurs à l'approche du millénaire de la naissance du Christ, mais de celui de sa Passion, c'est-à-dire d'une année 1033 encore plus terrifiante que l'an mil.

Et c'est totalement faux ?

Non, l'inquiétude était latente. On attendait la fin du monde. On guettait donc les signes que Dieu pouvait envoyer afin d'annoncer cet événement terrible, famines, pestes et autres calamités. Mais

Au contact de la terre

L'une des angoisses de notre temps n'est-elle pas celle de la disparition du monde rural ?

Il y a une trentaine d'années que l'on dit : « C'est la fin des paysans. » L'exode rural s'accélère. Les campagnes se vident. On doit craindre l'invasion des friches, la destruction de nos paysages.

Tout le monde est-il aussi sensible que vous aux valeurs rurales ?

Je suis né à Paris, mais qui n'a pas dans sa famille un grand-père campagnard ? Il est évident pour moi que la plénitude, l'épanouissement humain se trouvent au contact de la terre. Et je suis

Les fourches se sont fréquemment levées contre l'impôt. Et on peut dire que la population rurale a été de tout temps exploitée par la population urbaine. Mon métier

d'historien me permet de l'affirmer : la ville a toujours vécu sur la campagne ; elle en a tiré toute sa richesse par la fiscalité ou par le jeu du commerce.

80% de la population française vit dans les villes.

Le renfermement est un réflexe primitif

Le mouvement des pêcheurs a-t-il des causes identiques ?

C'est la même chose : la défense d'un métier menacé par les conditions de vie actuelles. Perdre la tradition de ces métiers de la mer, laisser se détruire ce qui fait une large partie de la culture européenne, serait irréparable.

On a le sentiment que ces métiers sont de plein fouet



les consciences n'étaient pas aussi terrifiées qu'on l'a dit... Evidemment, aujourd'hui nous ne sommes pas en proie à de tels tourments. Et je ne pense pas que les peurs s'avivent à l'approche de l'an 2000.

La société française est pourtant angoissée !

C'est sans doute justifié. Toute l'Europe est inquiète. Nous voyons réapparaître, par exemple, face à une maladie que l'on a peine à guérir, le sida, des attitudes assez voisines de celles des hommes du Moyen Age.

La grande peste de 1348

Récemment, un maire a fait fermer le puits où un sidéen s'était précipité pour se donner la mort.

Voilà qui rappelle étrangement la très grande épidémie de peste noire qui a ravagé l'Europe au milieu du XIV^e siècle. Ce fut un cataclysme épouvantable qui a fortement retenti sur les mentalités. Un tiers de la population fut fauché en trois mois, le temps d'un été. Celui de 1348 dans le sud de l'Europe et l'été suivant dans les régions plus septentrionales. On ne savait plus où enterrer les morts.

Comment réagirent les populations ?

La première réaction fut de s'enfermer derrière les murs des villes, d'empêcher tout étranger d'entrer. Pourtant la médecine n'était pas si primitive que cela. Elle savait que l'air était transporteur de l'épidémie. Elle ignorait par contre que les puces et les rats la propageaient aussi. La seconde réaction fut de trouver des coupables, de les condamner et de les exécuter. On cherchait des boucs émissaires. Ce furent les lépreux et les juifs. On les accusa d'avoir empoisonné les puits.

Le procès de l'affaire du sang contaminé vous a paru relever de cette recherche de boucs émissaires ?

Au contraire, il s'est agi de la recherche de responsables vrais. Dans cette affaire, il y a des responsabilités même si elles sont extrêmement diluées.

persuadé que beaucoup de gens sont dans ce sentiment. Toute notre culture est enracinée dans la terre. C'est sa réussite agricole qui a fait de l'Europe ce qu'elle est. L'angoisse dont vous parlez n'est pas seulement celle du paysan, de son avenir et de celui de ses enfants, c'est aussi celle de la société tout entière.

Pour ce monde rural, êtes-vous plus pessimiste aujourd'hui qu'hier ?

Nous pouvons être moins pessimistes. La recherche de la productivité a été excessive. Un marché de plus en plus large existe maintenant pour des produits de qualité issus d'un artisanat agricole et non plus de gros rendements. Nous aimons les vrais fromages, les vins qui ne soient pas de la piquette, les poulets qui ne sortent pas de l'usine. J'ai l'espoir qu'un métier de paysan puisse se reconstituer autour de cette demande de qualité. A condition que l'Europe sorte de ses difficultés économiques. Que la société urbaine ne soit pas détruite par le chômage.



Les "jacqueries" sont donc des réflexes salutaires ?

Tordons le coup d'abord à une idée fautive. La jacquerie est un soulèvement de paysans riches des environs de Paris, au milieu du XIV^e siècle. Ils ne se soulèvent pas pour défendre leur métier mais ils en ont assez que les gens d'armes, les militaires, les oppriment et les dépouillent. Par contre, le monde paysan s'est souvent révolté violemment.

confrontés à la mondialisation de l'économie et que leur réflexe naturel est d'exiger des barrières protectrices ?

Dès que l'on ressent des menaces économiques ou démographiques — là, l'histoire se répète — on réclame des protections. Contre l'immigration. Contre les importations. A long terme, ce n'est pas une bonne chose. Le renfermement est un réflexe primitif. Ce fut celui de nos citoyens face à la peste noire. Quand les pays se replient sur eux-mêmes, ils tourment le dos au progrès. Il faut par contre que la répartition des efforts entre les différentes parties de la société soit équitable. La solidarité doit jouer.

Doit-on lire les réactions du monde agricole et de la pêche

Un prolétariat misérable dans les faubourgs des cités

Toutes les périodes de mutations sociales s'accompagnent-elles de larges phénomènes d'exclusion d'une part de la population ?

On l'a très peu vu au Moyen Age malgré une expansion démographique fantastique. Entre l'an mil et le XIV^e siècle, la population de la France a triplé. Tout cela s'est fait dans l'euphorie, et puisque nous étions dans une société essentiellement paysanne, les solidarités jouaient. Tout comme en Afrique aujourd'hui. Solidarités familiales et villageoises. La seigneurie était elle-même un mécanisme de redistribution des richesses et une forme de Sécurité sociale car, en cas de disettes, le seigneur distribuait de la nourriture. L'exclusion s'exerçait donc essentiellement à l'égard des lépreux — peur de la maladie — et des juifs, par peur de l'étranger.

L'exclusion est un phénomène plutôt urbain ?

Oui, l'exclusion apparaît au moment où la ville se développe. Les solidarités n'y jouent plus comme à la campagne. Quand l'élan économique de l'Europe s'essouffle au XIV^e siècle, et cela durera jusqu'au XVIII^e, un prolétariat misérable s'entasse dans les faubourgs des cités. Un prolétariat qui fait peur. Qui est jugé dangereux. C'est alors que se constituent des institutions qui se

comme des rejets d'un nouvel ordre économique ?

Je ne le crois pas. C'est une colère contre un État qui les charge d'impôts mais qui n'est pas capable de les défendre. Colère encore contre une société extérieure à eux qui ne prend pas non plus leur défense et qui préfère une baisse des prix par des importations plutôt que de se solidariser. Leur réflexe est salutaire. Ce qui est dommage, c'est qu'ils soient obligés de tirer la sonnette d'alarme avec tant de force. Pourquoi les gouvernements successifs laissent-ils s'aggraver les choses au point qu'elles ne débouchent que sur la révolte ?

veulent charitables mais qui sont aussi des manières d'enfermer et de contrôler les pauvres.

Pensez-vous que la montée de l'exclusion aujourd'hui puisse susciter des réflexes de peur ?

Les réflexes de rejet, nous les vivons plutôt à l'égard des migrants étrangers à l'Europe. Je crois surtout que ce qui se développe, en fait d'angoisse, c'est que de plus en plus de gens se disent : « Sans domicile fixe, pourquoi pas moi demain, pourquoi pas mes enfants ? »

Cette peur des étrangers risque-t-elle de faire ressurgir de vieux démons ?

La résurgence des nationalismes est inquiétante. Dans une Europe en construction, il faudrait en finir avec ces triturations de l'histoire qui font que des nations, des ethnies, qui ont en commun le même passé, la même langue souvent, se jettent les unes contre les autres. Ce qui se passe dans les Balkans est terrifiant. Nous ignorons ce qui peut en sortir. Mais j'ai peur que des difficultés économiques de l'Europe, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, ressuscitent effectivement les vieux démons du nationalisme.

Recueilli par
Bernard LE SOLLEU.

Navigation

NAVIGATIONS :

« Les récits de navigation semblent avoir eu un sens initiatique, qui pourrait se référer à un substrat préchrétien, pour devenir plus tard un thème littéraire chargé d'un message religieux » (Bernard Robeau, in Olldagos – vol.IV – 1993 –p.287)

La navigation paraît avoir eu un rapport étroit avec le cycle solaire. C'est à sa course à l'Ouest (au Ponant) sur l'Océan que les Celtes poursuivront au-delà de terres auxquelles ils sont accrochés, la recherche du Pays étrange et merveilleux où se couche l'Astre père. Sur l'horizon enflammé, proche mais jamais atteint se réfugie l'Astre de vie, le marcheur infatigable tiré dans la barque par la vivante épiphanie des cygnes de la lumière.

La navigation est le prétexte à découvrir cette terre mystérieuse dans laquelle se retire l'Astre solaire. Pour les auteurs irlandais de ces récits, c'est forcément une île qu'il leur faut découvrir.

Navigations (dans l'Autre Monde) : (Molènes = CULLANDRE).

Pour entreprendre ce voyage :

C'est quand le vent d'Est (avel reter) et surtout le « vent haut » (avel zerz) soufflent que le temps est favorable pour entreprendre le Grand Voyage. On part avec le jusant ainsi, vent et marées liés portent dans la bonne direction.

Parfois on risque de s'égarer dans la région de minuit (le Nord), où couvent d'épais brouillards. L'on est alors irrésistiblement entraîné vers une terre où rien ne pousse, rien ne vient, seul se perçoit lune leur pâle et blafarde. Parfois une ombre passe, puis s'éloigne : l'angoisse étreint : « *Ar re-ze o deuz troct kein d'an heol benniget* ».

Mais si l'on navigue correctement l'on parvient au Pays Fortuné, là, tout est lumineux, s'y entendent des chants, de la musique, la terre est riche et fertile, les fruits sont d'or, les ruisseaux abondent de liqueurs enivrantes. Des maisons transparentes sont les demeures des bienheureux Anaon. Tous les gens ont l'air jeunes c'est le pays de la jeunesse « Bro ar re yaouank ». Dans des châteaux habitent des fées belles comme le jour aux cheveux blonds qui viennent parfois au devant de âmes jusque dans le monde des mortels pour ceux qui cherchent le pays de la jeunesse.

Il y existe des sortes de pardons où l'on s'y rend en barque au chant des cantiques et l'on gravit une montagne au sommet de laquelle est un grand feu et une grande lumière où chaque âme va se purifier à son arrivée dans ce pays.

Navigations – disparitions : Mabinog – 2 : 301.

Trois disparitions complètes de l'île de Prydein :

- La première est celle de Gavran, fils d'Aedann et de ses hommes qui s'en allèrent sur mer à la recherche des vertes prairies de Llion , et dont on n'entendit plus parler.

- La seconde est celle de Merddyn, le barde d'Emrys Wledig et de ses neuf Culveirdd, qui se dirigèrent par mer vers la maison de verre : on n'entendit jamais parler où ils étaient allés.

- La troisième fut celle de Madawg, fils d'Owein de Gwynedd, qui s'en alla sur mer, avec trois cents hommes, sur dix navires : on ne sait où ils sont allés.

(Myvyrian Archeology : 401, 10)

NEMETA

sanctuaires celtiques



fig. 1

C'est au sommet des collines, sur des buttes naturelles ou artificielles, dans des clairières ouvertes au sein des forêts par la hache des défricheurs en des lieux relativement situés à l'écart de tout habitat, que se célébrait d'ordinaire le culte et la rituelle des anciens Celtes.

Les sources classiques nous font connaître ces endroits naturellement isolés où l'on sacrifiait aux dieux. Ainsi apparaît en Grande Bretagne le bois d'ANDRASTE (1) dans lequel les bretons et leur souveraine BOUDICCA se réunissaient pour invoquer la Victoire (2). Un autre sanctuaire existait dans l'île de MONA (Anglesey) entouré par les bois. Ce lieu sacré desservi par les druides, sera abattu sous prétexte de sauvages superstitions, par le romain Suetonius Paulinus en 61 de notre ère (3).

En Gaule méridionale, c'est dans une forêt située près de Marseille et décrite par Lucain comme "ténébreuse et sacrée" que les druides officiaient. Leur sanctuaire construit sur un tertre était décoré de troncs d'arbres sommairement sculptés, représentant l'image de leurs dieux (4).

Soigneusement choisi ou révélé, aménagé selon un rituel déterminé pour des fins sacrées, un simple enclos protecteur paraît avoir suffi en un premier temps et en de pareils lieux, à délimiter une aire sacrée dans laquelle les cérémonies du culte pouvaient se dérouler.

Les procédés de tracages et de transformation de l'espace profane en lieu consacré, ne nous sont pas clairement connus, néanmoins à travers quelques découvertes fortuites, on sait que ces endroits étaient retranchés du monde extérieur au moyen de levées de terre, de palissades et de fossés, réservant à l'intérieur un espace organisé censé correspondre par sa forme et sa disposition à l'espace primordial tel qu'il était conçu par les prêtres, ou desservants de ces sanctuaires.

Quelle pouvait être la forme exacte de ces premiers enclos? La lexicographie celtique qui nous reporte à des périodes fort anciennes, a conservée à travers ce qui subsiste du gaulois, nombre de mots qui sont source de grand intérêt pour l'étude de la religion des anciens celtes et qui peuvent répondre en partie à nos questions; ainsi en est-il du substantif neutre NEMETON qui se présente sur toute l'aire d'expansion de ces peuples sous des formes simples ou composées dans les noms de lieux (5) ou il désigne nommément le "sanctuaire"; ce mot étant lui-même issu d'une racine NEM "courber" qui donnera dans les langues celtiques le nom du "ciel" (6), ce lui-ci étant considéré comme une voûte. Cette courbure dont le cercle apparaît la figure achevée et idéale, semble bien avoir été la forme de prédilection la plus ancienne adoptée pour les lieux de culte. S'agit-il véritablement d'une création originale et particulière aux Celtes? Raymond Lan-tier (7) considère que ces derniers auraient pu emprunter ce plan aux enceintes circulaires mégalithiques qu'ils trouvèrent à leur arrivée dans les Iles Britanniques.

Il paraît en effet probable, que l'usage et la permanence de telles enceintes tout au long du néolithique et de l'âge de bronze aient joué un rôle plus ou moins marquant sur les conceptions et l'évolution de l'architecture religieuse des nouvelles populations de l'âge du fer dans le nord-ouest européen.

Ce qui est prouvé, c'est l'utilisation par les Celtes, d'anciennes sépultures ou de hauts-lieux étrangers à leur civilisation et annexés pour les besoins de leur culte. L'aménagement pouvant y être différent de leur état primitif.

A Tlachtga en Irlande, au sommet d'une colline connue sous le nom de "Hill" of Ward" se dressait un enclos sacré constitué d'enceintes circulaires formées de quatre talus et fossés (8), c'est sur cette hauteur que se tenait chaque premier novembre la fête de Samain (SAMONIOS), qui chez les païens débutait la nouvelle année. Après un sacrifice à leurs dieux, les druides y allumaient un grand feu car ce lieu était alors considéré comme le point principal et central de l'Irlande et c'est à son brasier que tous les foyers de l'île s'alimentaient.

Ce site particulièrement sacré, recellant des sépultures de l'âge du bronze, était censé avoir été fondé par la divinité principale des Celtes le dieu LUG (LUGUS). Ce lieu fut de tous temps considéré comme un haut-lieu de pratiques druidiques, ce qui explique la haine et la réputation de sorcellerie que lui portait l'église, aversion qui ne s'exprime nulle part ailleurs avec une telle vigueur, lorsqu'il s'agit de lieux, dieux ou héros celtiques du paganisme.

Nanti de trois enceintes concentriques constituées par des talus et fossés le tertre artificiel de MAGH ADHAIR (Plaine de l'Adoration) (9) abritant d'anciennes sépultures, était regardé comme un enclos sacré, au même titre que celui de TLACHTGA. Sur son sommet arasé, se dressait une pierre levée ainsi qu'un pilier de chêne qui jouaient probablement un rôle dans la rituelle et les cérémonies d'intronisation qui s'y déroulaient.

Création de l'époque de la Tène ou héritage du mégalithisme? "l'Idole" centrale de pierre de MAG SLECHTA ou Plaine de la Prostration (10) était protégée par un fossé circulaire. La statue ceinturée d'or et d'argent était entourée de douze statues plus petites aux ornements de bronze (11) L'"Idole" se nommait CENN CRUACH "Tête Sanglante", c'est devant elle, lors des fêtes de Samain que sacrifiait et se prosternait l'Irlande païenne.

L'endroit ou ce groupe divin était dressé en plein air , portait le nom de CROMM CRUACH, c'est-à-dire la "Courbe Sanglante". L'hagiographie fait état des menaces proférées par Saint Patrice à l'encontre de ce haut lieu de l'idolatrie, détenu par les représentants de l'ancienne foi.

En Grande Bretagne, l'image du célèbre site de Stonehenge, n'aura certainement pas été également sans influencer les concepts architecturaux des temples celtiques.

On sait que cet édifice mégalithique circulaire entouré d'un fossé et d'un talus intérieur de plus de 400 metres de diamètre , a été édifié en trois étapes, à la fin du néolithique par des peuples de l'âge du bronze et que cette énorme structure est pour l'essentiel, l'oeuvre de ces populations. Il y eut cependant des ajouts ultérieurs qui prouvent l'utilisation de ce centre rituel et sa fréquentation au-delà de l'âge du bronze, par des populations utilisant le fer.

Entre le cercle de pierre dit de "Sarsen" , qu'entourent immédiatement les cinq énormes trilithes du centre de l'édifice et les trous d'Aubrey" qui marquent l'extrême limite du diamètre avant les talus extérieurs , furent ajoutés deux autres cercles, aujourd'hui disparus, constitués de trous remplis de débris divers et de cendres humaines parmi lesquelles furent découverts des outils de l'âge du fer.

De telles trouvailles montrent bien l'emprise qu'exerce sur l'homme religieux les aspects du sacré dans le temps à travers les rites et les sites. Cette influence se succédant d'une civilisation à l'autre , d'une peuplade ou d'une religion à une autre à la manière de strates se superposant, le sacré n'y perdant ni sa force, ni sa pérennité. Tel temple celtique païen, bâti lui-même sur une nécropole du bronze , sera à son tour annexé au profit ou à la gloire d'une nouvelle foi, qu'elle soit romaine ou chrétienne.

La réputation du sanctuaire de Stonehenge était grande et étendue bien au-delà des Iles Britanniques; dès la fin du IV^e siècle avant notre ère, l'explorateur et écrivain Pythéas mentionne un temple dédié à Apollon, construit dans l'île des Hyperboréens, Hécatée d'Abdère géographe et contemporain de Pythéas, faisant écho à ce dernier, à moins qu'il ne le copie, signale un temple rond dédié à la même divinité, dans une île côtière de la Gaule, qui désigne probablement la Grande Bretagne et son sanctuaire néolithique de Stonehenge, qui devait à l'époque compter parmi les merveilles du monde.

Par son aspect monumental, ce temple ouvert et de forme circulaire, est proche des Nemeta celtiques , sa notoriété dans le monde antique ne pouvait être ignorée des nouveaux venus qui vers le milieu du Ve siècle avant notre ère s'installèrent dans le Wiltshire sur la plaine de Salisbury , aussi n'est-il pas impossible que succédant aux croyances de l'âge du bronze , le culte de ces nouvelles populations s'y soit exercé à son tour de façon permanente ; pour le moins, le spectacle d'un tel ensemble a du donner de nombreux sujets de réflexion et d'idée au sacerdoce celtique quant à l'architecture de leurs propres sanctuaires.

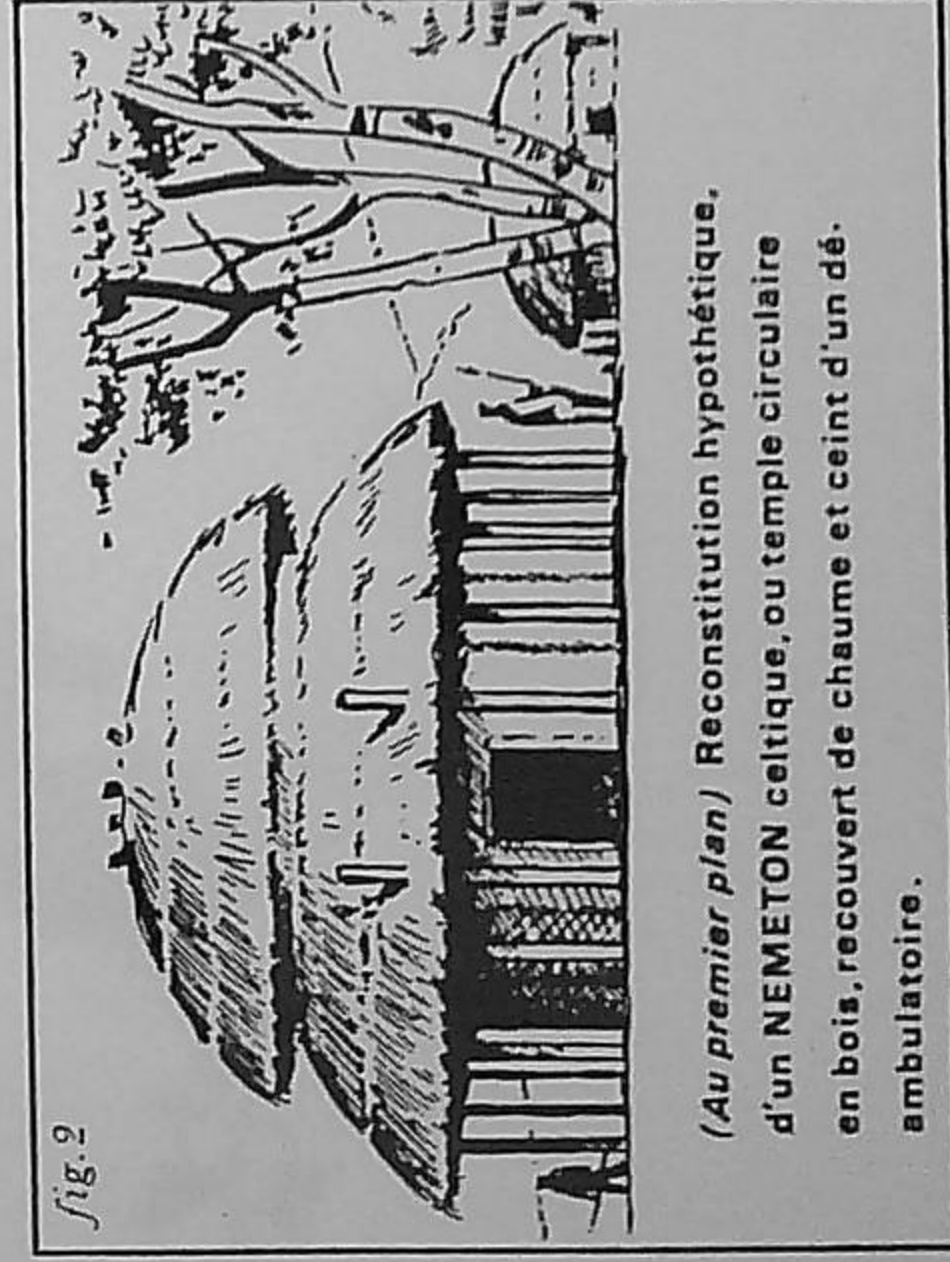
Empruntées ou non, des dispositions à plan circulaire ,(dont l'origine celtique et la destination sacrée sont manifestes),se trouvent disséminées dans une grande partie de la Gaule y compris la province Aquitaine , la Hollande, dans les provinces Rhénanes ainsi que la Grande Bretagne (I2).

A l'Ouest de la Gaule, chez les Armoricains, des substructions circulaires de temples celtiques retrouvés à Quiberon (Morbihan) et à Crozon (Finistère) (fig. 2) rappellent curieusement par leur forme, le plan des sites sacrés de l'âge du bronze, comme ceux d'Arminghall en Norwich ou de Woodheben dans le Wiltshire britannique dont les structures concentriques, étaient composées d'importants poteaux de chêne.

On peut admettre qu'au cours des tous premiers siècles précédant notre ère on a élevé ainsi, pour sacrifier aux dieux, des édifices en bois à l'image des grandes huttes rondes qui servaient d'habitats aux populations de l'ouest et du nord-ouest de l'Europe (I3). Les vestiges de tels édifices apparaissent fréquemment sous les constructions en dur qui leurs succéderont à l'époque gallo-romaine. C'est précisément à cette période de déclin pour la civilisation des Celtes, que paradoxalement avec l'aba don du bois, matériau traditionnel dans la construction, au profit de la pierre, nous sommes le mieux renseignés sur l'état et les formes des sanctuaires comme les concevait le sacerdoce à l'époque de l'indépendance.

Le plan au sol que présentent ces édifices, qu'ils soient circulaires pour les types les plus anciens (I4), polygonaux ou carrés dans les derniers temps de la conquête romaine, diffère radicalement des temples rectangulaires gréco-romains. La figure des temples celtiques y est nécessairement centrée et non axiale; le centre en est souvent marqué par la présence dans l'édifice d'un puits central (sanctuaire octogonal de Chassenon, Charente) d'un cénotaphe (sanctuaire carré de Normée, Marne) ou octogonal de Sanxay, (Vienne) ou plus simplement d'une stèle ou d'un poteau rituel.

Equidistant à ce centre et l'entourant, se dressait le mur de la "cella" qui s'ouvrait à l'est sur une autre enceinte concentrique plus basse ouverte ou fermée, sorte de galerie servant de déambulatoire et apparaissant comme parvis dans les édifices tardifs du Ie et IIe siècle; l'accès à cette seconde enceinte ouvrant sur l'extérieur était pareillement située à l'orient.



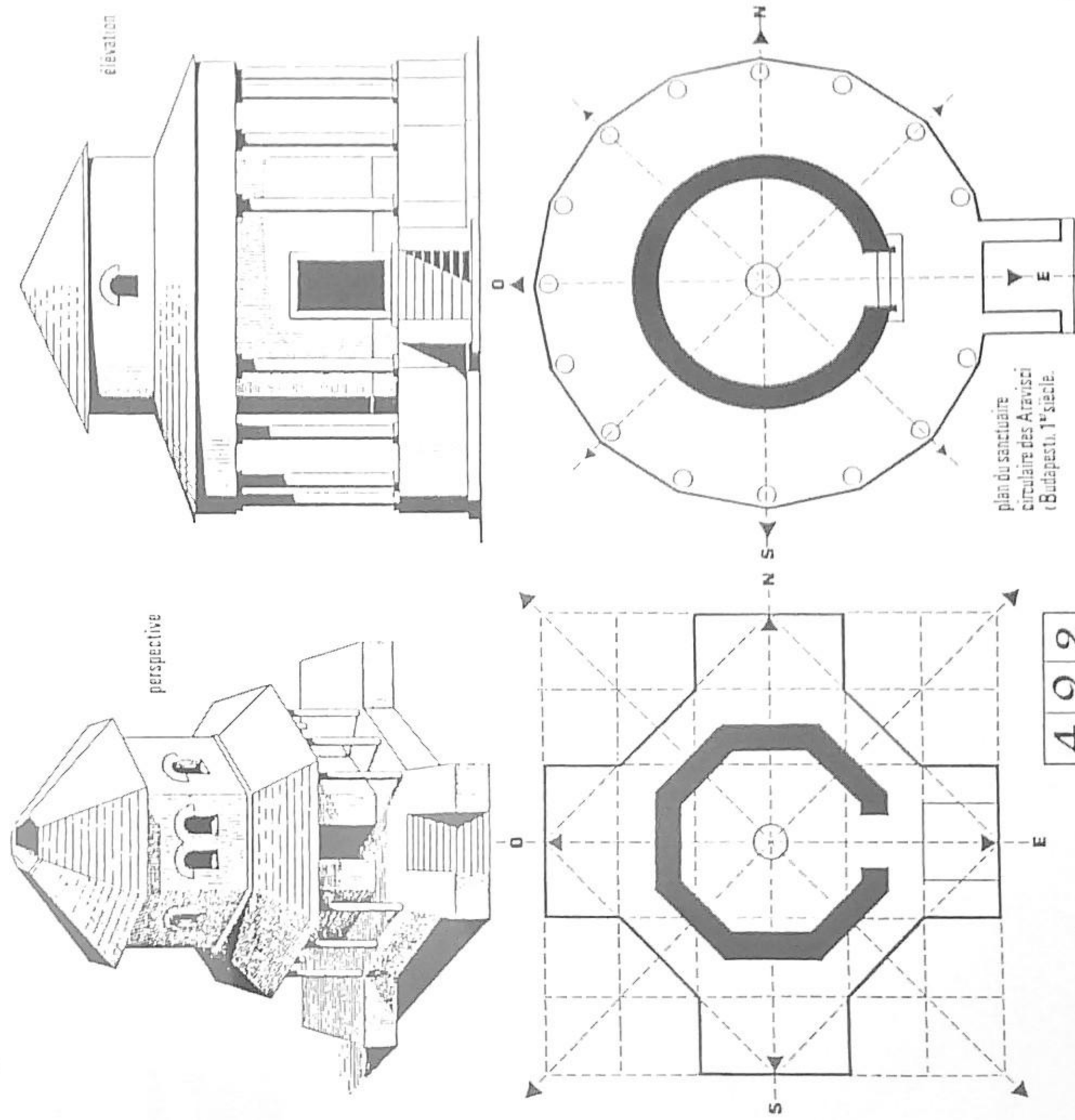
(Au premier plan) Reconstitution hypothétique d'un NEMETON celtique, ou temple circulaire en bois, recouvert de chaume et ceint d'un déambulatoire.

En élévation, la "cella" centrale qui contenait le sanctuaire proprement dit se présentait comme nettement surélevée par rapport à la galerie périphérique extérieure. Dans les constructions les plus anciennes la toiture de bois ou de chaume couvrait la galerie et coiffait la "cella", était supportée par des poteaux (fig. 2). L'ensemble de ces constructions offrait un aspect turriforme qui se retrouve dans les vestiges des temples gaulois de basse époque élevés en pierre avec mortier, comme la "tour de Vésone" chez les PETRUCORII, le temple octogonal de Corseul chez les CORIOSOLITES, (I5) ou encore celui carré dit de "Janus" à Autun, édifices à péristyle dont ne subsiste plus que les hautes tours centrales.

Indépendamment des problèmes architecturaux posés par l'emploi de la circonférence dans les constructions en dur, des spéculations plus spécialement religieuses contraindront les bâtisseurs à utiliser dans les plans, des figures polygonales et particulièrement celle de l'octogone (I6) dont les segments rectilignes et les points qui en sont les sommets, forment la figure la plus simple et la plus proche du cercle.

Ces spéculations à la fois abstraites par leur aspect et concrètes pour leur valeur religieuse ou magique reflétaient le désir d'un aménagement et d'une organisation précise de l'espace terrestre à l'image du monde universel; pour lequel la parfaite orientation était nécessaire; l'octogone offrait au point de vue symbolique, la figure la meilleure pour fixer toutes les étendues finies, les quatre directions primordiales que doubleraient les points intermédiaires y étaient censés constituer l'image idéale et représentative de la projection sur terre, des divisions de l'espace (I7).

fig.3



plan type d'un sanctuaire octogonal comparé à un diagramme numérique traditionnel.

4	9	2
3	5	7
8	1	6

plan du sanctuaire circulaire des Aravis (Budapest, 1er siècle.)

C'est à travers ces divisions spatiales, dont chacune reproduit symboliquement une partie du grand corps universel, que seront fixées les formes multiples de tout ce qui peuple et remplit notre monde, de tout ce qui l'anime, le temple renfermant en lui-même la totalité de l'univers ou du moins les images qui condensent l'ensemble de la réalité de l'univers. Chacune de ses parties reflétera des notions particulières disposées selon un ordre complexe et cependant logique où les directions de l'espace interviendront et présumeront aux classifications. Ainsi aux quatre orientés, auxquels il faut ajouter le centre, correspondront les éléments constitutifs de notre monde: le feu, l'eau, la terre, l'air, des couleurs, probablement des sons; y entreront également des spéculations sur le temps et l'espace; corrélations reflétant une véritable systématisation cosmologique, dont certains éléments sont susceptibles d'être déchiffrés par l'intermédiaire des éléments du langage ainsi que par les bribes de traditions druidiques parvenues jusqu'à nous par le canal de sources littéraires antiques.

Ces quelques lumières, conformes sur bien des points à l'esprit traditionnel des autres peuples, nous autorisent un essai des convenances profondes en usage chez nos ancêtres, que nous présentons dans le schéma suivant:

les quartiers du rite

sur l'axe solsticial:

SUD	DROITE DECSIVOS	ETE G/AMONIOS	HAUT UCSELLOS	CIEL NEMOS	FEU TENEDOS	ROUGE ROUDOS	TETE PENNOS	DIEUX DEVI	LANCE LANCIA
	GAUCHE TOUSTOS	HIVER SAMONIOS	BAS ISSILOS	ENFER ANDUMNON	EAU ESCA	NOIR DUBIS	SEXE BUTTA	DEMONS DUSH	CHAUDRON PARIOS

sur l'axe équinoxial:

EST	DEVANT ARE	PRINTEMPS OGRONIOS			TERRE TIRROS	JAUNE MELINOS	?		PIERRE ARTA
	DERRIERE IAROS	AUTOMNE EDRINIOS			AIR VETOS	BLEU GLASTOS	?		EPEE CLADIOS

à suivre

NOTES

- 1- Andrasté est probablement une altération d'un nom celtique qu'il faudrait lire ANDARTA, nom d'une déesse de la Victoire, connue chez les VOCONTII de la Gaule méridionale. On notera que le nom de la reine BOUDICCA qui invoque la déesse "ANDRASTE" a justement pour thème celui de la victoire chez les celtes: BOUDIS.
- 2- Dion Cassius, Histoire romaine, LXII, 6, 7.
- 3- Tacite, Annales XIV, 30.
- 4- Lucain, III, V. 398 et suiv.
- 5- Le nom du sanctuaire est fort bien représenté en celtique ancien, (cf. notre carte) il s'est conservé dans l'irlandais ancien NEMED, glosé SACE-LUM petite enceinte consacrée sans toit, il apparaît également en composition en vieil irlandais dans les toponymes SEN-NEMED, "vieux sanctuaire" et FID-NEMUID "bois du sanctuaire".
- 6- Vieil irlandais NEM "ciel" d'où NEMDE "céleste", même sens pour le gallois et le corrique NEF, glosé "CELUM" et le moyen breton NEFF.

7- Raymond Lantier, Bulletin des publications archéologiques, dans Etudes Celtiques, vol. VI. fasc. I, 1952, P. 178 - 181.

8- Une grande partie de cette enceinte fut détruite vers 1614. " Hill of Ward", près de Athboy, Cté. de Meath est un territoire prélevé sur le Munster, ce site est également supposé être une résidence du légendaire roi de Meath TUATHAL TECHTMAR (2e siècle). Le nom de Tlachtga serait celui donné à une femme, soeur du fameux druide MUG ROITH, cette femme originaire de l'ouest de l'Irlande portait trois fils, elle mourut à leur naissance et sa tombe aurait été édiflée au sommet de cette colline.

9- MAGH ADHAIR, près de Quinn, comté de Clare, Irlande.

10- MAG SLECHTA, était situé en Ulster, comté de Cavan, près du village de Bally Magavran.

11- Le DINN-SECHUS, (recueil d'antiquités) ne parle que de trois rangées en ordre, trois idoles sur quatre; puis pour tromper amèrement les foules, venait l'image d'or de Cromm". Livre de Leinster p. 213, col. 3. Cette ordonnance particulière appliquée aux douze idoles, paraît suivre le principe de la croix directionnelle qui marque les sanctuaires celtiques tardifs : trois statues pour chacun des points cardinaux, 3 x 4 = 12. Cette disposition prise pour un artifice de la croix christique par le scribe anonyme du Dinn Senchus, lui paraît susceptible de détourner ses contemporains de la nouvelle foi.

12- L'absence de toute trace ou substruction antique de temples en Irlande s'expliquerait facilement pour une construction en bois, par le déperissement de ce matériau dans les conditions climatiques exceptionnelles de ce pays, mais elle peut être également l'image du caractère archaïque des célébrations religieuses qui s'effectuaient de préférence sur des sites ouverts ceints de fossés de terre et de palissades de bois, plutôt que dans des édifices construits en dur à la manière romaine dont l'Irlande, compte tenue de son isolement géographique, n'eut à subir qu'indirectement et tardivement l'influence.

Que doit-on penser de l'épisode de Nemed, personnage mythique irlandais, qui fit élever par quatre frères de la race des Fomores, des tours rondes dont les fossés furent creusés en une journée; ce personnage les trouvant trop habiles et redoutant qu'ils ne s'accaparent ces fameuses tours les tua tous les quatre.

N'y aurait-il pas dans cette anecdote dramatique qui installe le règne de Nemed (dont le nom est strictement identique à celui de NEMETON le "temple" celtique), le souvenir lointain de l'existence de sanctuaires païens et de leur édification en Irlande? Les tours rondes rappelant étrangement l'aspect turiforme des temples gaulois du continent. Le meurtre des quatre Fomores serait alors à interpréter comme le sacrifice rituel offert aux dieux de victimes, consacrant la construction de ces temples, rituel classique pour assurer toute fondation d'édifice exceptionnel comme pour s'approprier la jouissance d'un terrain. La chose était connue et pratiquée aussi bien dans les îles que sur le continent. Dans l'île de Bretagne, le druide VORTIGERN fait arroser du sang d'un enfant l'endroit où devait se construire sa forteresse. Un sacrifice analogue avait été accompli en Irlande par Colum Cille quand il fonda l'abbaye d'Iona.

I3- A peine moins religieuse est la conception de l'habitat parmi les populations de l'ouest et du nord-ouest européen; la maison y est envisagée comme l'homologue du Cosmos, c'est un élément de vie construit et parfaitement orienté. A l'instar du temple son plan y est circulaire et axial; le plus souvent la demeure est ceinte extérieurement d'un muret protecteur ou d'une défense naturelle végétale (aire de circulation intérieure des gens et des animaux domestiques), sa toiture confectionnée de chaumes ou de bardeaux épouse une forme convexe disposant à son sommet d'une ouverture centrale, ce trou circulaire est utilisé pour l'évacuation des fumées, mais permet également une communication avec le ciel et la lumière. Au centre de la demeure et au niveau du sol est disposée la pierre d'âtre le plus souvent carrée, sur laquelle s'allumera et s'élèvera le feu source de chaleur et de vie et symbole de subsistance. Cette pierre est en elle-même un véritable autel familial, dans les lois celtiques elle est insaisissable, enfin l'accès de cet habitat regarde vers l'Orient.

I4- De ces sanctuaires circulaires, on peut rapprocher une survivance tardive de concept celtique apparaissant dans un plan de monastère irlandais dessiné schématiquement sur une page du livre de Mulling: on y voit deux cercles concentriques tracés au compas, qui représentent les remparts, à l'extérieur desquels sont placées aux quatre directions, des croix ou figure le nom des apôtres chrétiens.

I5- A l'époque Gallo-romaine "FANUM MARTIS" (table de Peutinger), sur la voie de Rennes à Erquy.

I6- Il existe toutefois quelques exemples de temples à figures polygonales différentes, tel celui d'Auxerre AUTESSIODURON, consacré à une divinité du type apollonien, découvert au siècle dernier, présentant un plan hexagonal d'une dizaine de mètres de diamètre, ou celui de "Temple du mur" en Carentoir (Morbihan) de même dimension mais qui emprunte sa figure à l'heptagone.

On notera que les formes polygonales avec leurs séries d'intermédiaires, permettent aisément le passage du cercle au carré, l'octogone restant cependant parmi les polygones réguliers, celui qui se rapproche le plus du cercle par son nombre de côtés Cf. René Guénon, "l'octogone" dans les principes du calcul infinitésimal, ch. XII. XIII. 1946. On notera en Chine, la figuration octogonale de la terre, symbolisée par un lotus à huit pétales, gardée par quatre rois-gardiens, LOÏAPALA, maître des Orient.

I7- L'importance des méthodes directionnelles explique la place spéciale réservée au chiffre huit dans les opérations augurales des anciens celtes. Les différents quartiers du ciel recellant et classant par catégories analogiques et selon leurs affinités, tous les aspects de la vie, toutes ses manifestations grandes ou petites, tous les êtres et toutes les choses qu'enferment l'univers et ses images.

C'est à travers ces différents quartiers et à l'aide de quatre baguettes d'if CHETHEORA FLESCAE sur lesquelles s'inscrit l'ogam divinatoire, que s'interprète et se révèle le "sort", ces baguettes offrent à l'observateur quatre ou huit dos OCHT N-DRUIMNE, une fois mises en mouvement par l'opérateur, les faces présentées ainsi que l'orientation sur l'aire de consultation sont déterminantes du pronostic.

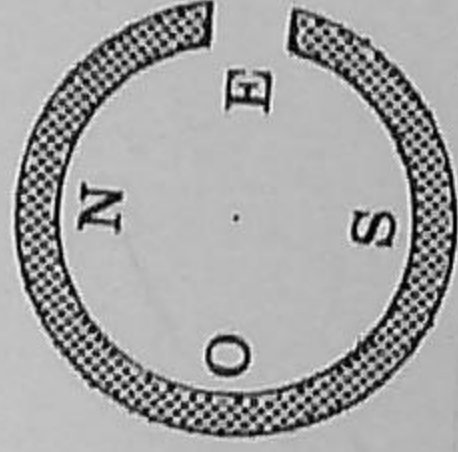
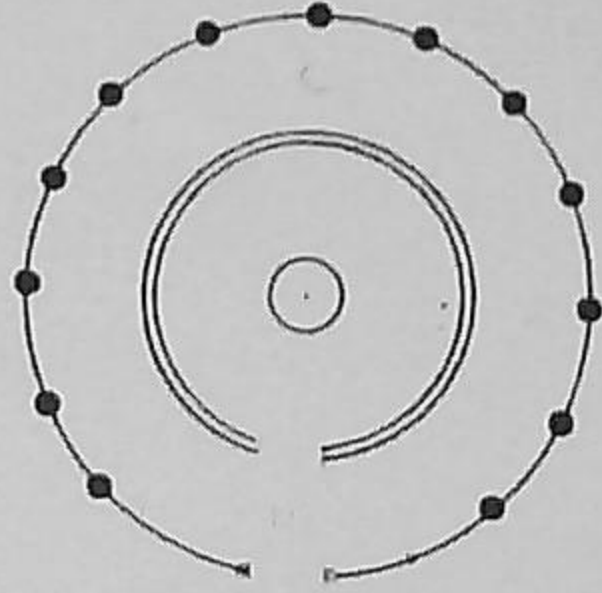
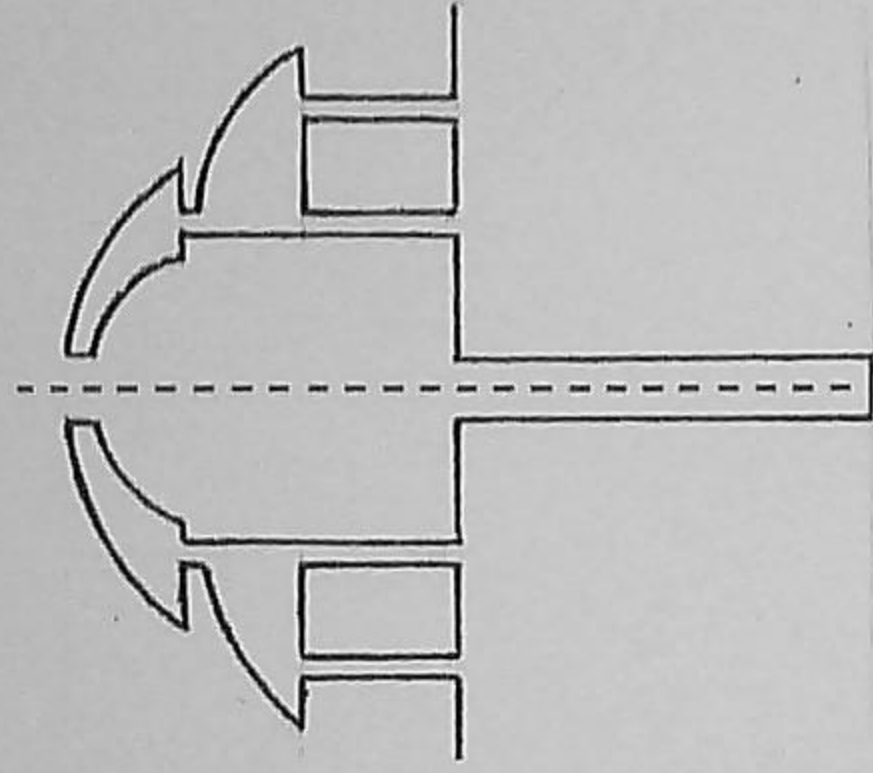
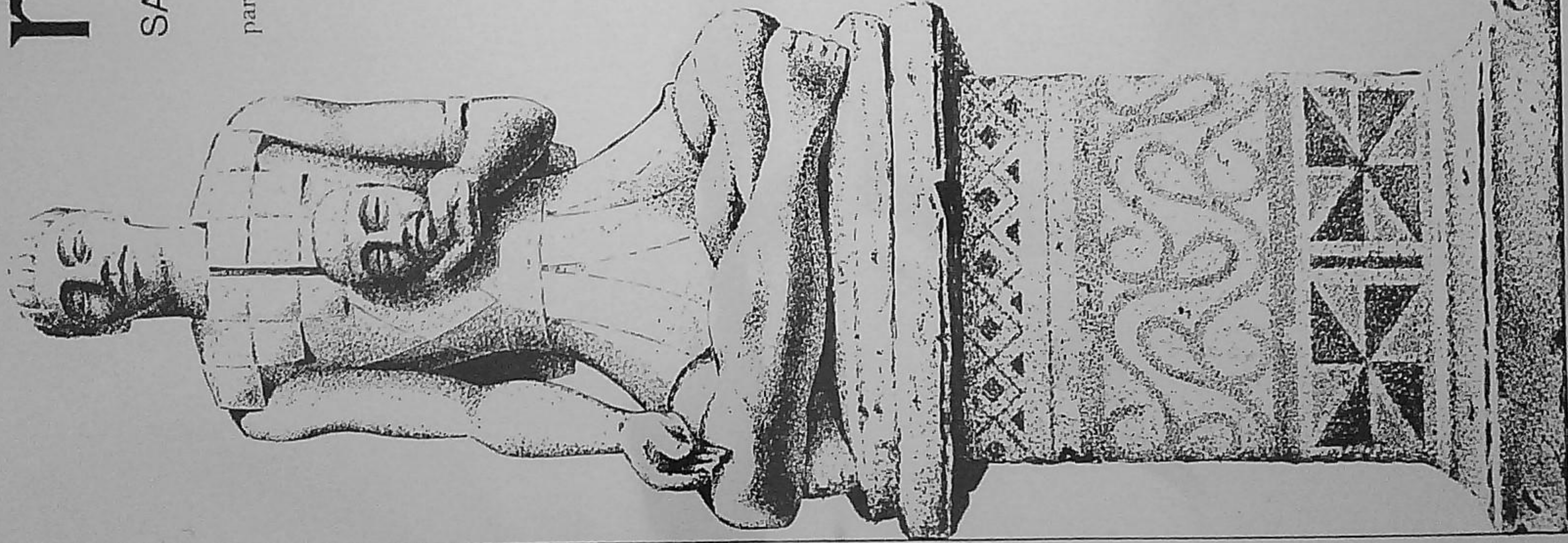
La division de l'Ogam devenu écriture, conservera le souvenir de son ancienne utilisation augurale, ses signes seront classés en trois groupes de huit (OCHT N-AIRIG - OCHT N-ATHAIG - OCHT FIDLOS).

Esunertos

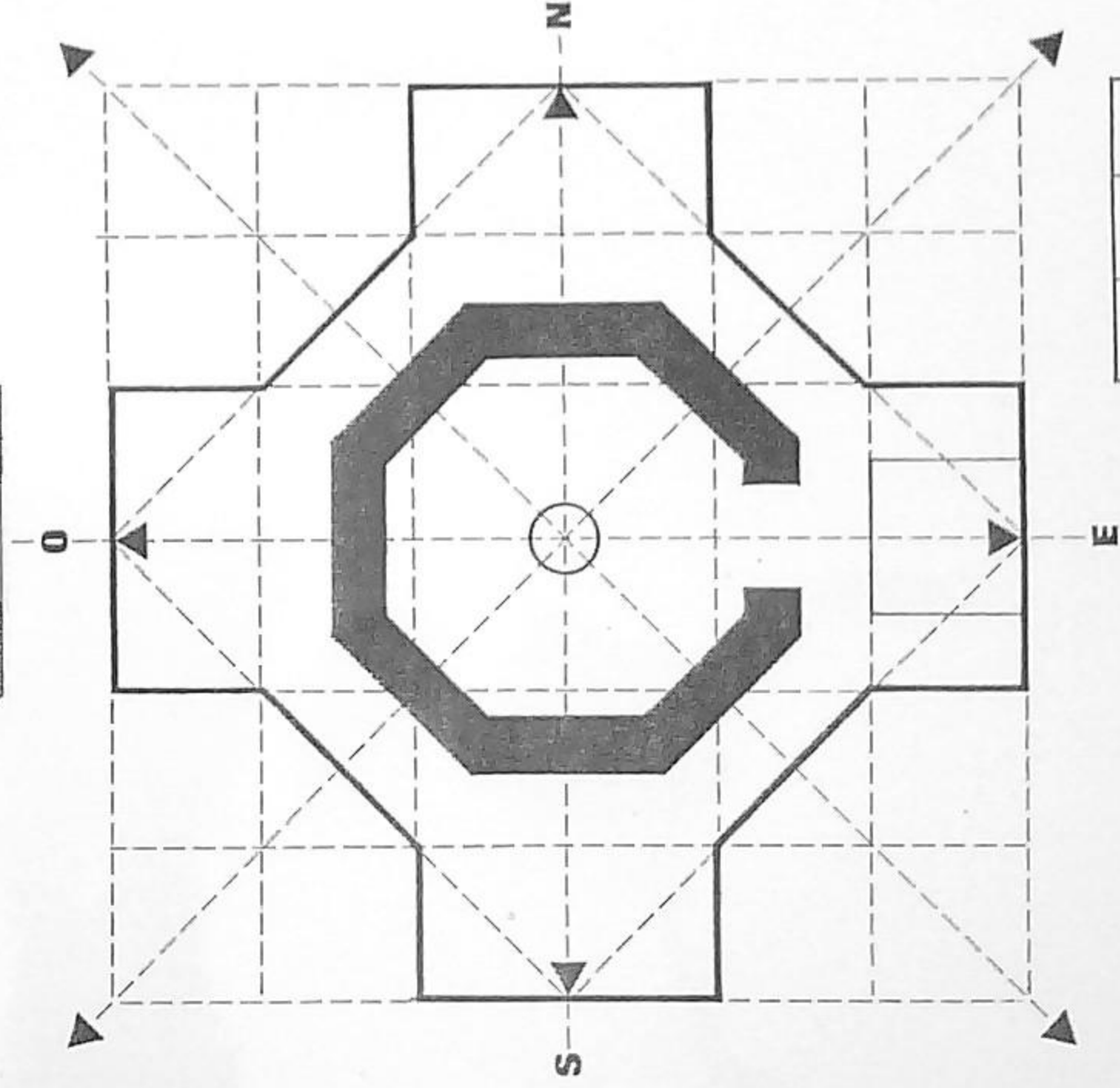
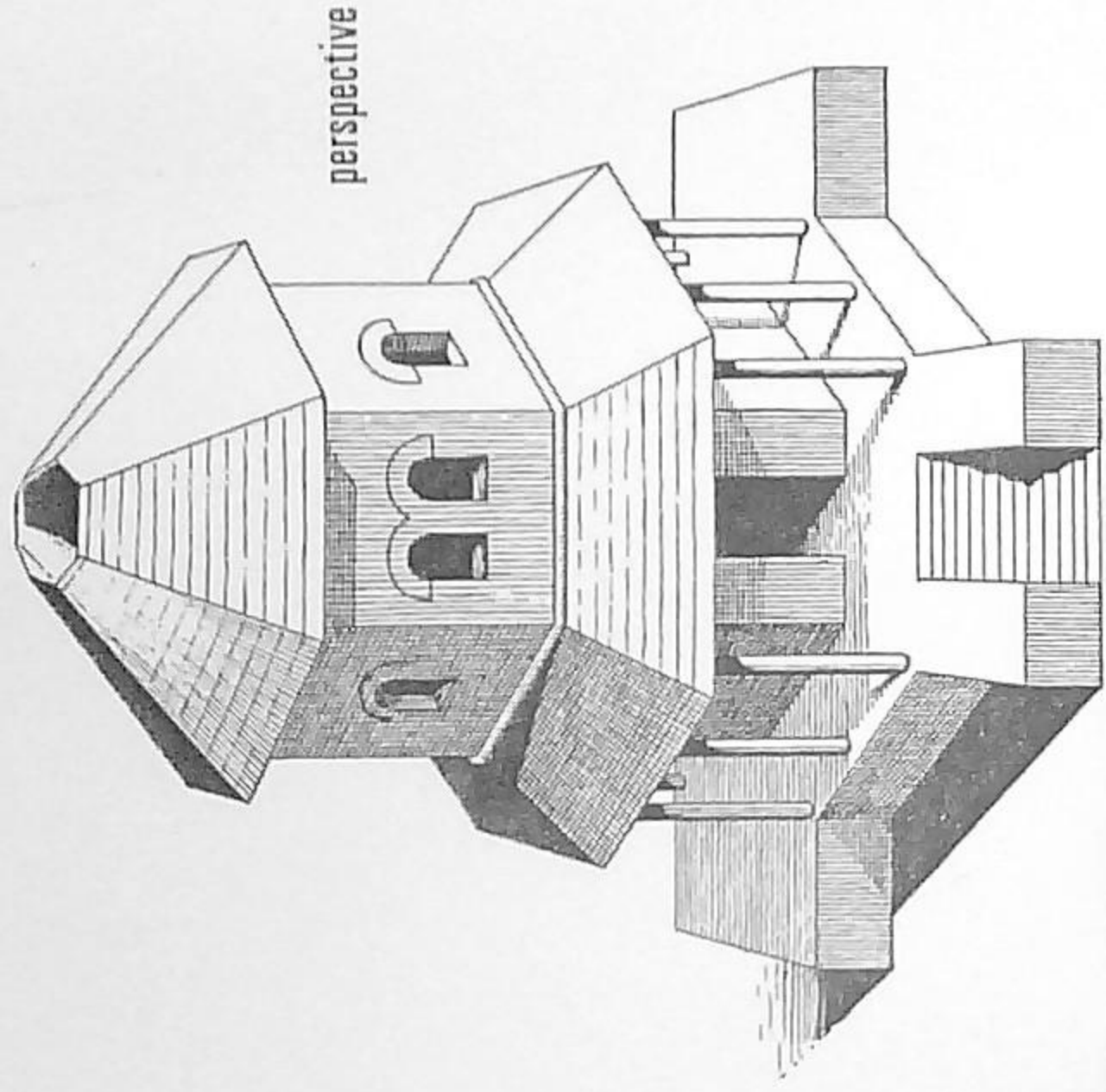
nemetæ

SANCTUAIRES CELTIQUES

par ESUNERTOS

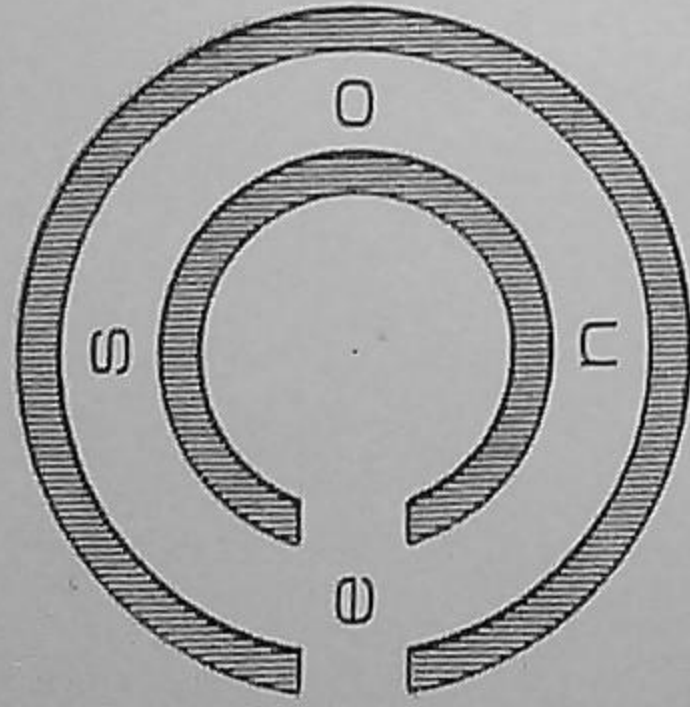


Restitution d'un des "gardiens" du sanctuaire de Roquepertuse
(Bouches du Rhône)

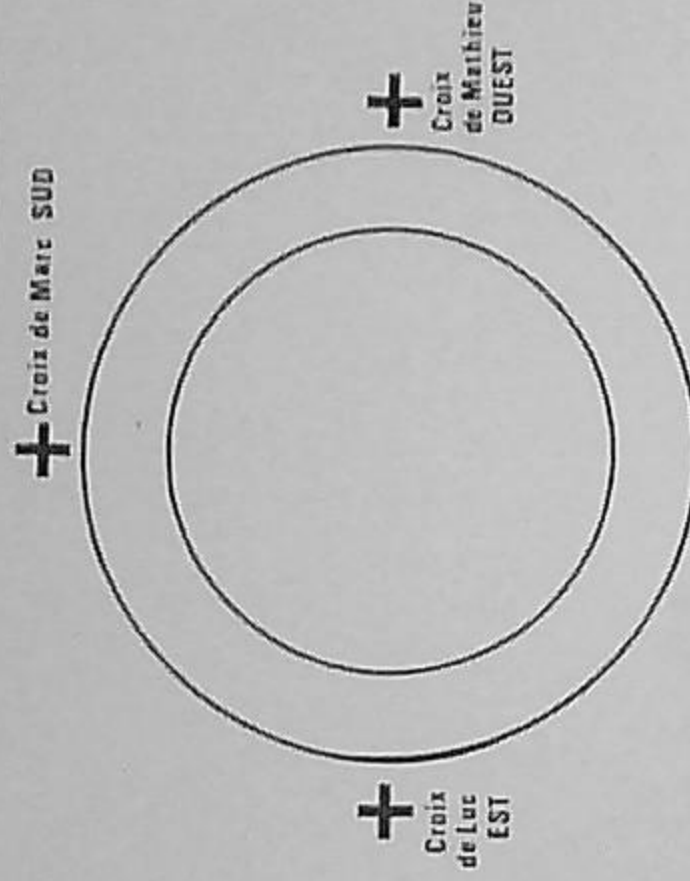


4	9	2
3	5	7
8	1	6

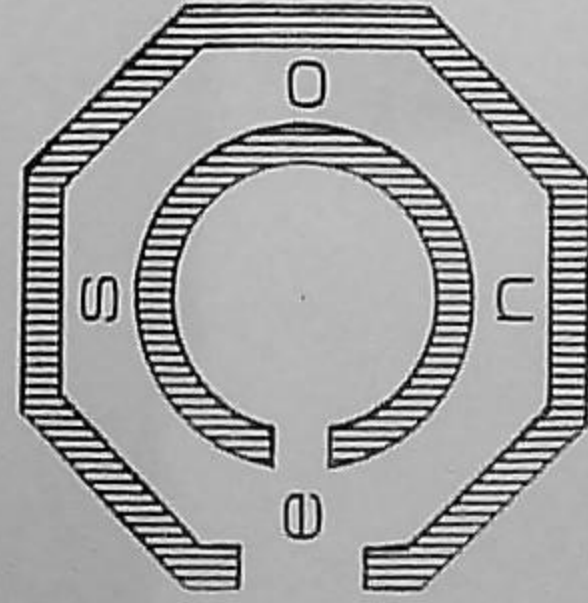
plan type d'un sanctuaire
 octogonal comparé à un
 diagramme numérique
 traditionnel.



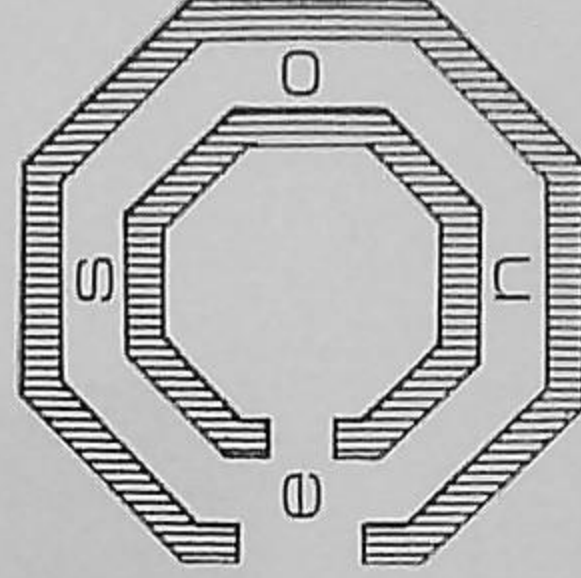
Sanctuaire de Crozon (Finistère).



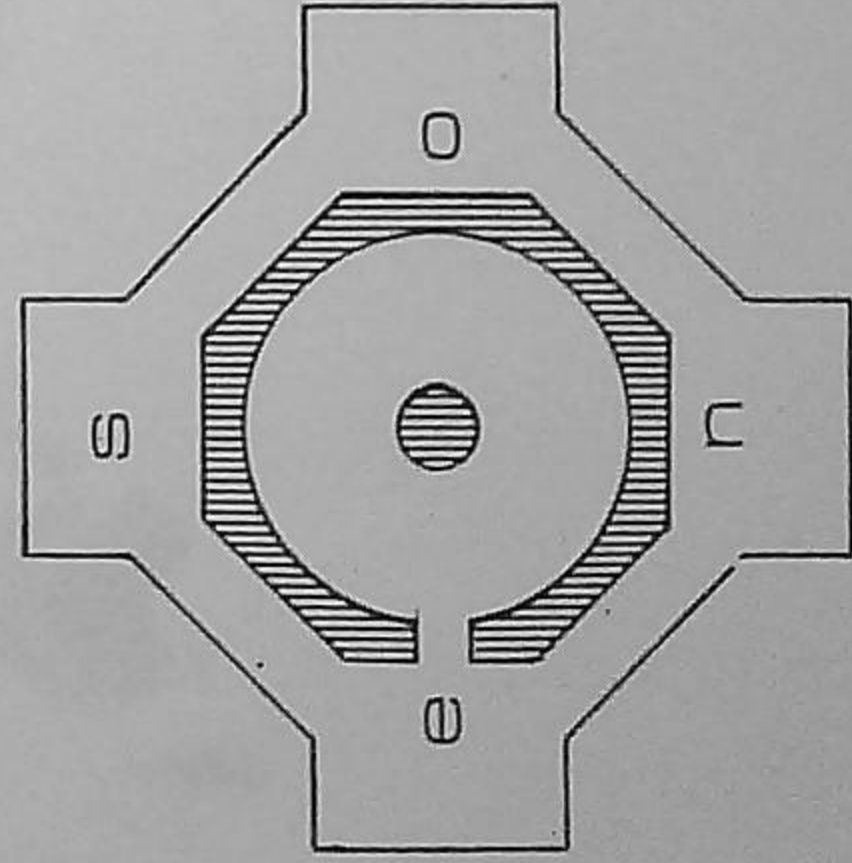
(Survivance) Plan de monastère irlandais (*Livre de Mulling*)



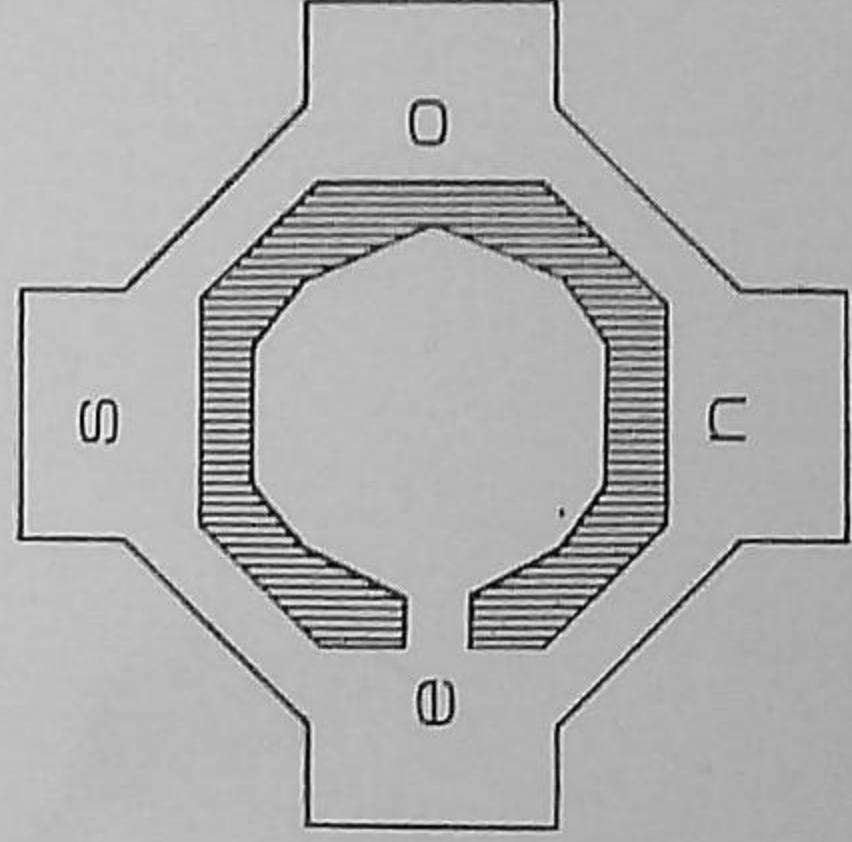
Plan du sanctuaire octogonal à "cella" circulaire de Saint Révérien (Nièvre).



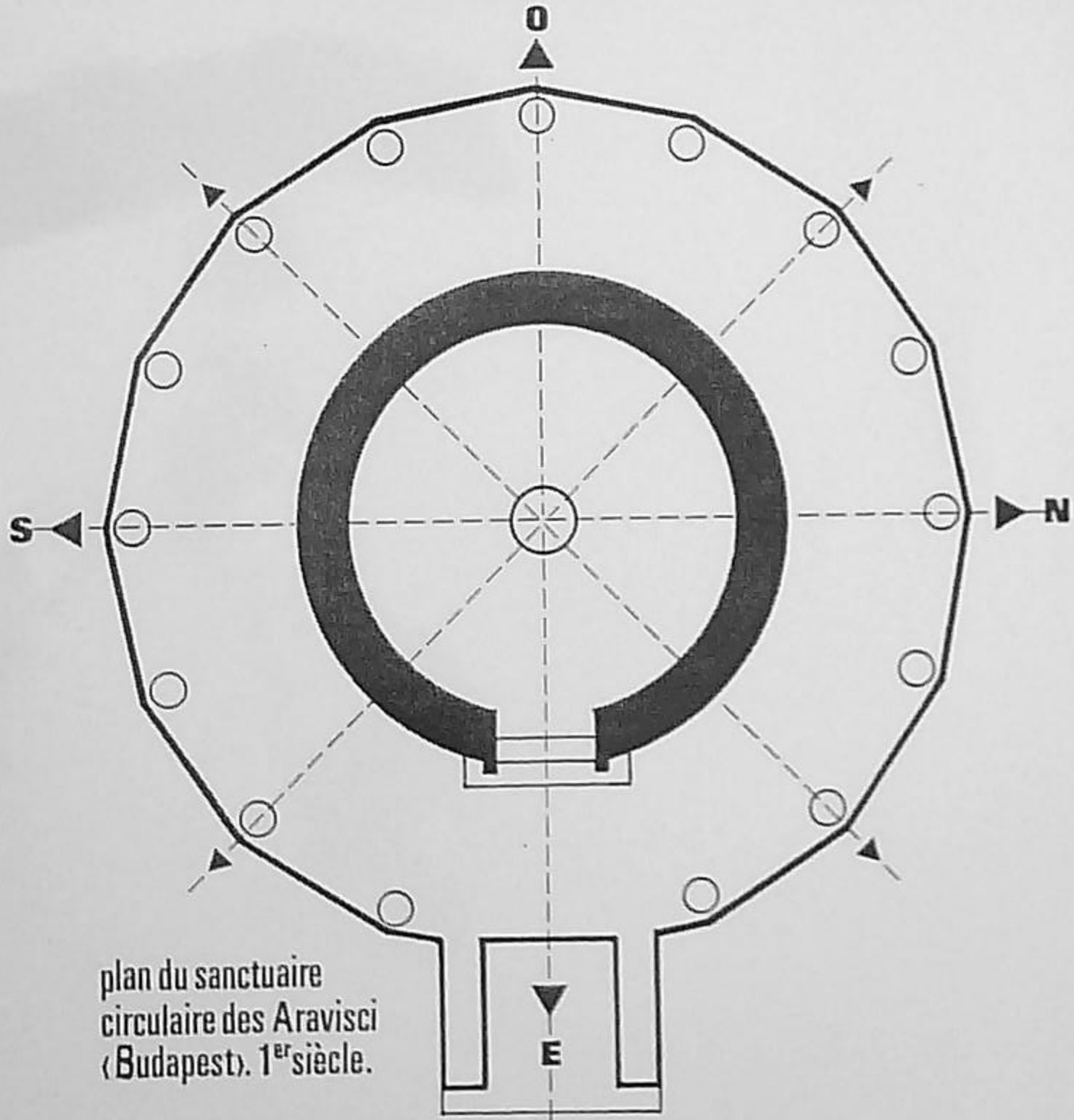
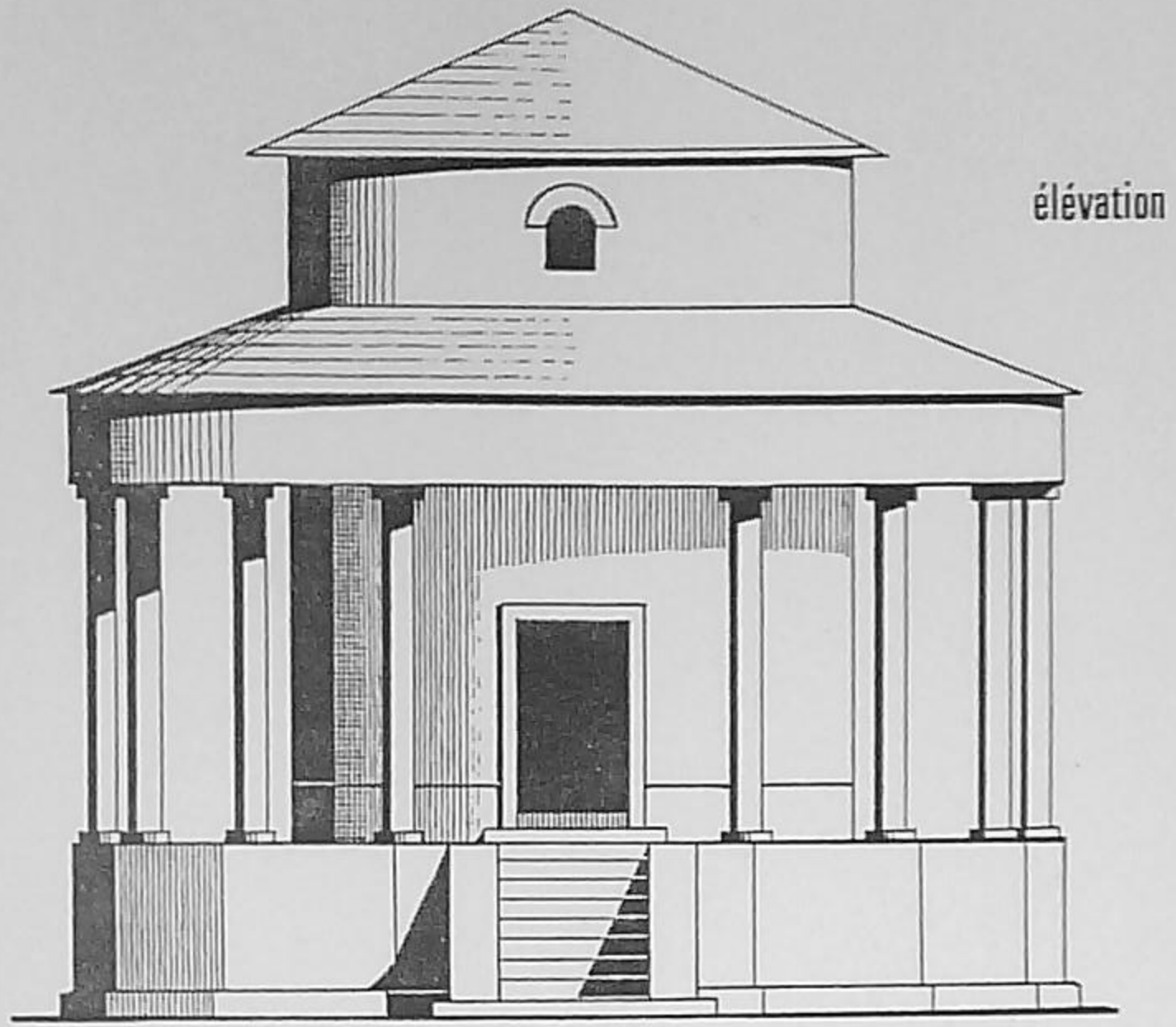
Plan du sanctuaire du dieu MORITAGGOS au Mont-Auxois.



Sanctuaire de Chassenon (Charente) avec puit central, "cella" de plan circulaire et octogonal et parvis extérieur.

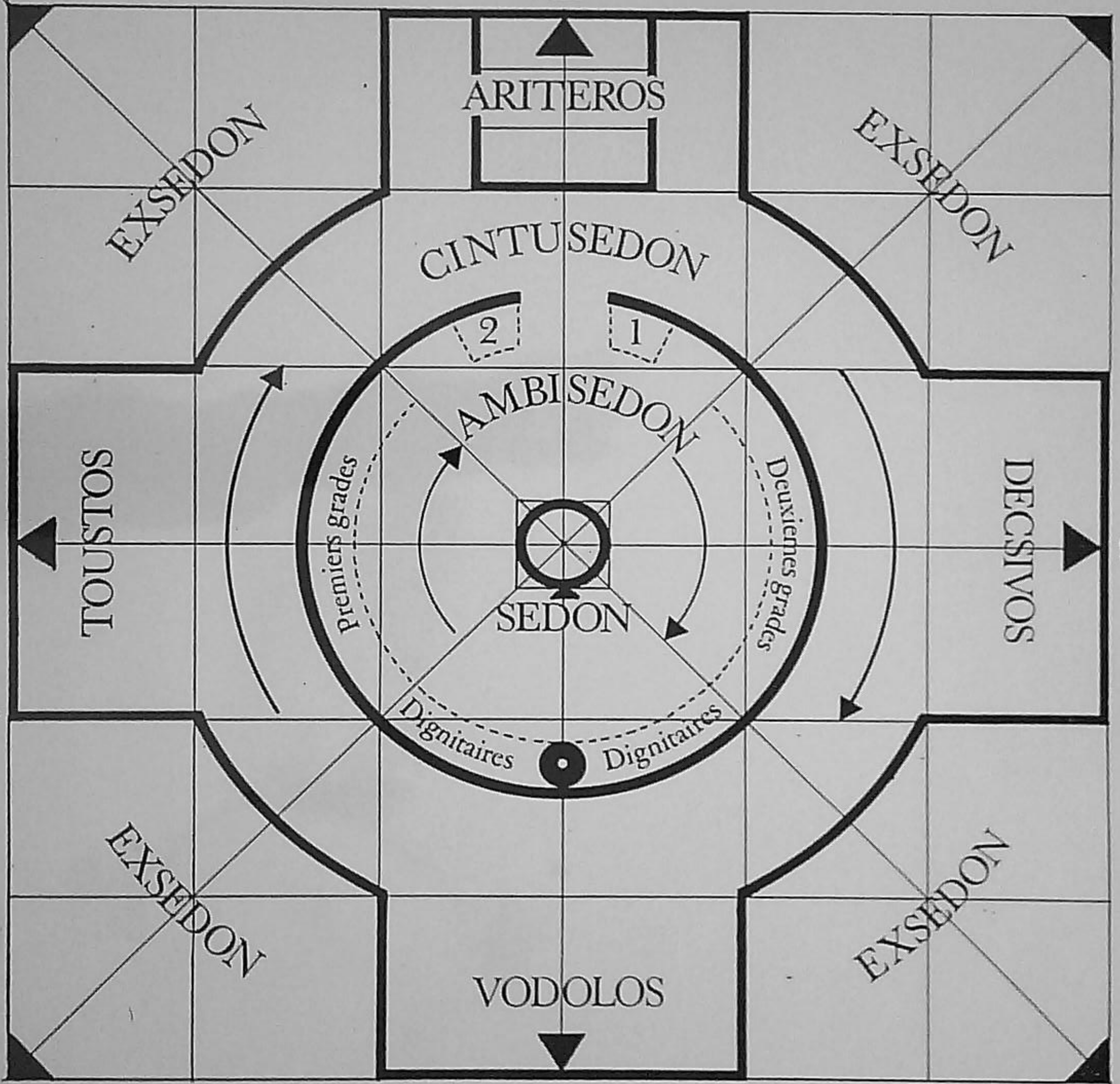


Sanctuaire de Saaxay (Vienne). Début II^e siècle.



plan du sanctuaire circulaire des Aravisci (Budapest). 1^{er} siècle.

levé
ce qui est devant
E



N
gauche

S
droite

□
ce qui est derrière couché

NIRUKTA

NIRUKTA – Vieux Celtique :

Cette présente étude regroupe sous son titre initial « Exemple de NIRUKTA vieux celtique », une série de notes éditées par notre regretté Frère Roger Vaillant * sur une forme particulière et peu connue de transmission d'enseignements doctrinaux d'ordre traditionnel, où l'élément du langage (l'Étymologie), constitue la source même d'un processus initiatique. Cet enseignement fut publié pour la première fois en 1956, par la Revue d'Etudes philosophique celtique « AREVIDIA » (Coir Anamnn Recueil d'étymologie irlandaise). Puis de 1962 à 1964, dans les colonnes de la revue associative « MEDIOLANON » (FONDATEUR André d'Artige du Fournet).

*Roger Vaillant, alias Catarnos – Paris 1917 – 1991 – Diplômé des langues Orientales, bretonnant, spécialiste du Vannetais, du Vieux Norois. Collaborateur de la revue ogam, le Symbolisme, Viking et Heimdall. – Membre de la Société de Mythologie Française).

L'emprunt volontaire de l'auteur d'une terminologie tirée du sanscrit : NIRUKTA pour développer une démarche spirituelle faisant appel à la fois à la civilisation de Celtes et à son langage ancien le Gaulois, ou « vieux celtique », peut aussi avoir de quoi surprendre des lecteurs au courant des rapports traditionnels de pensée existant entre deux types de civilisation et de culture aussi éloignées que celle des Indes et de la Gaule. Elles sont cependant liées par leurs origines communes quant à leurs structures fondamentales culturelles Sacrées, sociales et philologiques.

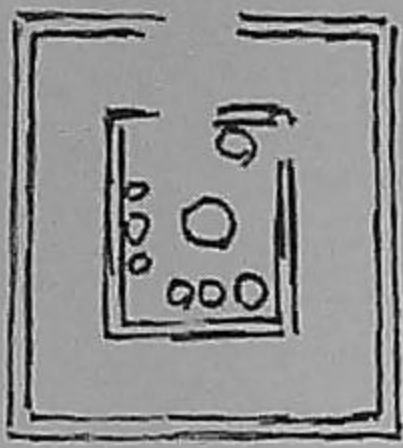
L'auteur ayant constaté chez les plus anciens lexicologues irlandais, comme chez l'auteur du Védānta l'usage et l'identité d'un procédé d'explication de certains noms ou de mots obscurs, par l'application d'une loi des rapprochements phonétiques entre un mot et son voisin, mais de signification le plus souvent différente, constatait que le système procédait d'une façon de penser commune à ces deux types de civilisations de type traditionnel.

C'était une manière de rapprochement de vocables utilisée par les exégètes anciens pour démontrer que certaines expressions n'étaient pas le fait de ressemblances fortuites, ou de facéties linguistiques, mais traduisaient plutôt certains rapports et une profonde parenté de nature subtile, capables de traduire en profondeur l'idée qu'elles recouvraient.

Ces « jeux de mots » étaient choses sérieuses ; les grammairiens védiques comme les anciens Irlandais, s'y livraient couramment. Et toute la gamme de leurs acceptions ne s'expliquait que parce que l'on considérait le verbe, comme intimement lié à l'essence même des êtres ou des choses qu'ils définissaient. C'est dire que le procédé ne relevait pas du monde profane, car y étaient impliquées les notions d'ordre traditionnel dans lesquelles intervenaient la philosophie et la symbolique religieuse. Ces notions répondaient dans le langage à intégrer l'énergie essentielle que suscite l'Univers, à en sacréaliser les formes afin de constituer des

Vendern-Caply (Oise)

Plan carré - le grand sanctuaire de Coquerel. (Somme)



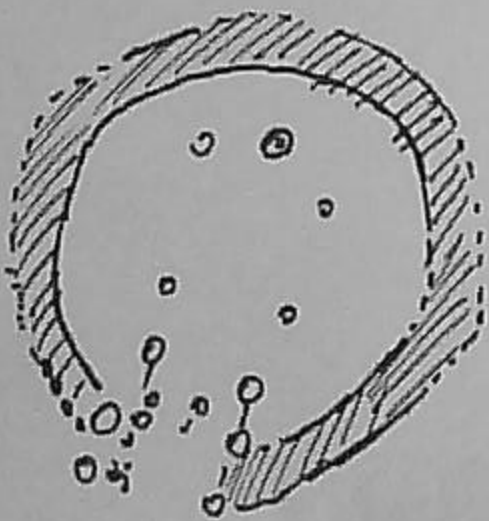
- Vendern-Caply (Oise)
 - Ribemont. ^{sur-Aisne} ouverte à l'Est. (accès)
 - Temple de Jouvray sur Avre.
- du IV^e siècle, se superpose ~~est~~ à un ensemble du IV^e s. av. notre è. - un Forum gallo-romain, constitué d'une galerie entourant une cella carrée.

Sous le forum se trouve un ensemble de fossés disposés autour d'une fosse centrale.



On sait que le temple indigène ^{avant l'emploi de la coque} était ^{le + long} rectangulaire. - ainsi le forum "petit" qui était probablement de "basaltes" de l'époque de la lèze - avant par habitude. à une période de l'année que le site effectuait ^{détails du} ~~le site~~ de s'ouvrir avec quelque vœux à la saison) de "démolir" ou mieux de "recouvrir" leur sanctuaire et de le recouvrir. (image de la destruction et de la création "ab origine" du monde.)

Explication sur le plan vertical. 3 -



Maiden Castle

En Grande Bretagne, les formes circulaires et quadrangulaires du temple coexistent.

^{angles des} Il a été constaté que les "Orientés" étaient particulièrement défendus; par sacrifices de victimes humaines, alors que les côtés profonds étaient surtout occupés par des oblations. d'autres consécrations. cf. le temple de Jouvray/Avre

CARTE POSTALE.

Musée d'Argentomagus.

Saint-Marcel Marcel (Indre)

Autel domestique gallo-romain.

(Crypte archéologique)

Cliché de Meunier.

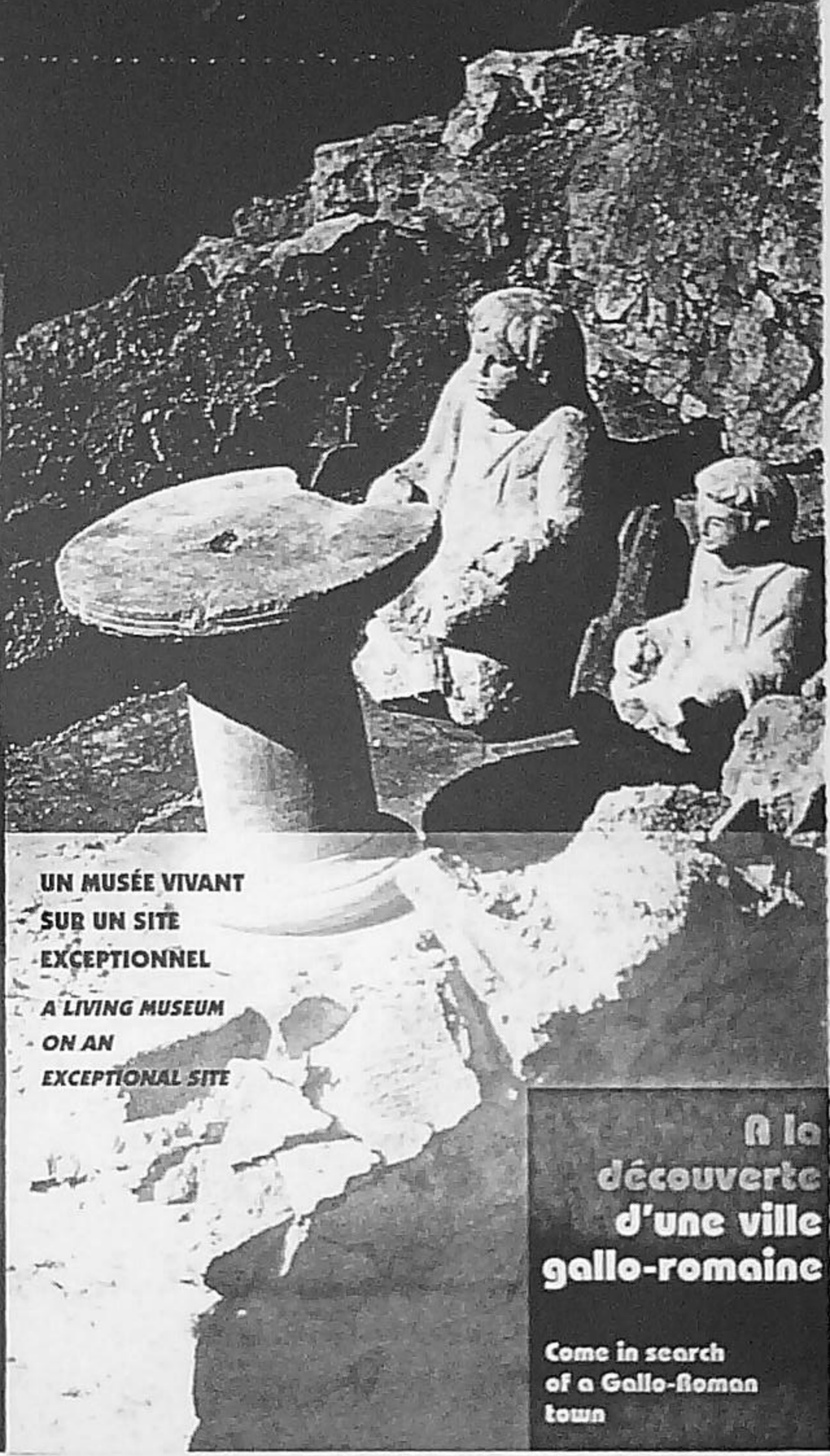
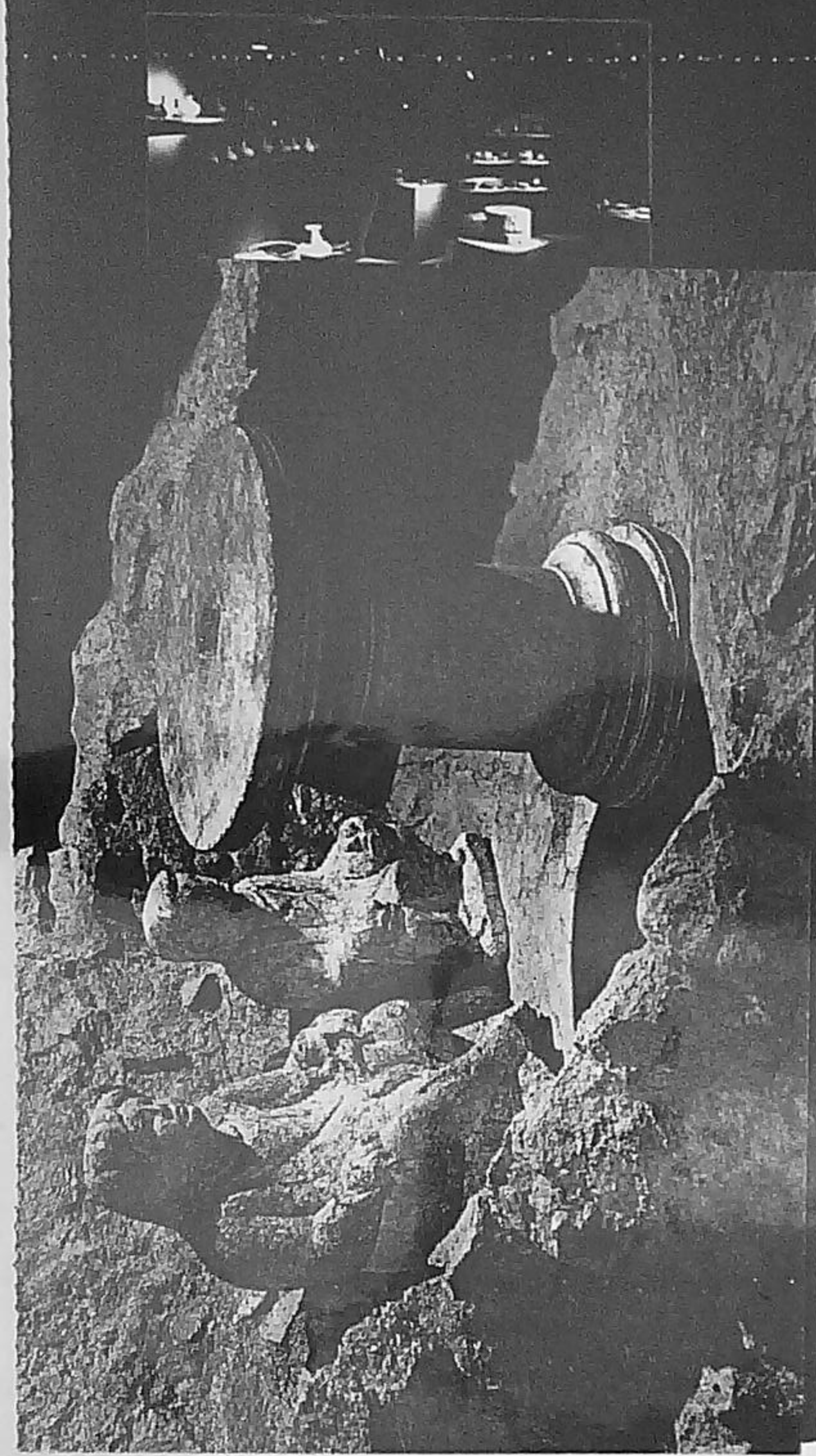
Imp. Pierron. 57206. Saraguenne

Tél. 03-27-95-10-83.

Cet autel se compose d'un édifice
rectangulaire bâti dans une cave
en bois-sol d'une maison gallo-romaine.
Le sol et la paroi d'un mur en plâtre.
Deux statues en calcaire reposent
contre la paroi du fond, séparées par
un long galet érigé sur un socle.
Devant ce groupe, se dressent une petite
table circulaire d'offrande également
en calcaire finement moulurée.

La statue de gauche montre un personnage
assis sur un certain banc, un serpent
sur le genou - au cas où l'on ne
second au poignet droit, une fibule
agrafe son large vêtement. La statue
de droite figure un homme assis dans
un fauteuil. On observe que la statue
de gauche a une jambe droite per
dans le gauche.

Inv. n° II 1112 1113.



UN MUSÉE VIVANT
SUR UN SITE
EXCEPTIONNEL
A LIVING MUSEUM
ON AN
EXCEPTIONAL SITE

A la
découverte
d'une ville
gallo-romaine

Come in search
of a Gallo-Roman
town

Neutre

NEUTRE (genre) :

Le genre neutre de plusieurs de ces noms atteste l'impersonnalité des principes qu'ils désignent.

Ainsi IMBETON « la multitude » n'a pas de genre, car elle comporte aussi bien des types masculins que féminins.

ESCION « La Lune » a été longuement considérée aussi bien du genre masculin que féminin, alors que le Soleil BRENA était par ailleurs au féminin.

La meule de pierre primitive, encore utilisée au siècle dernier en Irlande pour broyer le grain, constituée de deux éléments dont l'un est fixe et creux, alors que l'autre est plein et mobile, éléments conçus comme un principe à la fois masculin et féminin indissoluble, se présente sous le neutre BREUON ;

La Corne, peut-être parce que coupée elle présente son vide intérieur, c'est à dire féminin, mais qu'extérieurement elle présente une pointe, un sommet, symbolisme masculin, sera considérée comme un neutre BANNON.

Le Siècle (l'âge) SETLON parce qu'il dispose du Passé (négatif), de l'Instant (au genre imprécis) et du Futur (positif).

CECTIS : Des principes ou énergies doués d'une quasi-expansivité émanant d'un foyer qui peut être considéré comme le soleil, ou encore l'énergie humaine et propage les vibrations dans le milieu universel, condition de tout mouvement.

Pour le neutre, le Gaélique dans les Ogams MOD-TOD ;

NIRUKTA

NIRUKTA : cf. Convenance des noms.

« Etymologies Symboliques » qui indiquent l'usage rituel des mots.

En Celtique ancien *COVIROS AN ANMIN - Coir Anmann
« Convenance des noms » - lit. « Avec la vérité du nom » mieux « La justesse du nom ».

Les penseurs indiens avaient le génie de découvrir entre les choses, à défaut de rapports précis, ce qui sera plus tard l'œuvre de la science, des mystérieuses affinités. Ils s'enchantèrent visiblement eux-mêmes de leurs ingénieuses trouvailles en ce genre et la seconde lecture est toute entière accaparée par ce jeu passionnant « des harmonies préétablies ».

« Pour approcher l'art poétique Hindou », par René Daumal – p. 197 -210 :p.203, n.2) : « Le «NIRUKTA» n'a pas la prétention d'être une étymologie scientifique ; il « explique » les mots en développant les sens contenus dans ses parties constitutives et les associations verbales qui peuvent aider à fixer dans la mémoire le contenu du mot et les divers aspects de l'idée qu'il signifie ». (Cahiers du Sud – 1949 – Approches de l'Inde).

(René Guénon : Aperçus sur l'initiation – p. 190-191) « Nous avons d'ailleurs eu assez souvent, en d'autres occasions, à signaler l'importance comme procédé du langage symbolique, des assimilations phonétiques entre des mots philologiquement distincts ; il y a là quelque chose qui, à la vérité, n'a rien d'arbitraire, quoi qu'en puissent penser nos contemporains, et qui s'apparente assez directement aux modes d'interprétations relevant du NIRUKTA hindou ; mais les secrets de la constitution intime du langage sont si complètement perdus aujourd'hui qu'il est à peine possible d'y faire allusion sans que chacun s' imagine qu'il s'agit de fausses étymologies, voir même de vulgaires « jeux de mots », et Platon lui-même qui a parfois eu recours à ce genre d'interprétation, comme nous l'avons noté incidemment à propos des « mythes », ne trouve pas grâce devant la « critique pseudo scientifique de esprits bornés par les préjugés modernes » (René Guénon : « L'homme et son Devenir suivant le Vélanda »- p.42 – n.1 : « interprétation qui se base principalement sur la valeur symbolique des éléments dont les mots sont composés ».

Catarnos

véhicules parfaitement adaptés aux idées ou aux forces destinées à la transmission. Ce qui n'est pas forcément, dans nos temps modernes, le souci de nos lexicographes et grammairiens.

Roger Vaillant n'ayant pu retrouver, à l'époque de la rédaction de ces mots dans la dialectologie celtique, à défaut du procédé clairement démontré utilisé par les irlandais, considérait la notion « d'attraction paronymique », terminologie qui se rapproche de ce procédé emprunté au monde savant de la linguistique, comme peu adéquate et particulièrement limitative quant au sens profond et multiple des mots concernés.

Il a donc sciemment et pertinemment emprunté le terme védique de « NIRUKTA » comme le mieux approprié à exprimer ce qu'il y avait de vivant dans les racines étymologiques et à leur possibilité d'interprétations symboliques à travers leurs significations multiples.

COIR ANMANN :

Depuis que ceci a été rédigé, nous savons qu'il faut remplacer le terme NIRUKTA par celui de « COIR ANMANN » (Coir Anmann = Recueil d'éymologie irlandaise) qui rend compte d'un vieux celtique *COUIROS ANMANI, c'est-à-dire « Convenance de Noms », ou mieux « avec la Vérité des Noms », ou encore « Justesse des Noms » (Esunertos).

ROGER VAILLANT

EXEMPLES DE

NIRUKTA VIEUX - CELTIQUE

“**N**IRUKTA” est un mot sanscrit que l'on traduit habituellement d'une façon assez approximative par « lexicographie ».

Mais on l'emploie généralement pour désigner un mode traditionnel d'interprétation symbolique du langage, basé sur des assimilations phonétiques entre des mots philologiquement distincts; c'est assez dire que cette technique fait appel à la puissance du Verbe.

La similitude phonétique entre deux ou plusieurs mots provoque dans le subconscient du sujet parlant des associations d'idées, et « l'attraction paronymique » des linguistes modernes n'est, au fond, qu'un cas particulier de nirukta.

Cette technique appliquée au vieux-celtique peut donc permettre de nous restituer une partie de la mentalité et des conceptions de nos ancêtres, spécialement dans le domaine métaphysique qui nous occupe.

Il va s'en dire que l'emploi d'un tel procédé est délicat, et réclame, pour être fécond, des connaissances étendues à la fois en linguistique et dans les sciences traditionnelles, et nous ne connaissons que deux celtisants qui aient appliqué les méthodes du nirukta aux langues celtiques : ce sont Guillaume Berthou et Jean Piette.

Nous n'insisterons pas dans ce court article sur les divers cas possibles de nirukta: différence dans le vocalisme (timbre et longueur de voyelles), décomposition du mot en plusieurs éléments, etc... Nous aurons vraisemblablement l'occasion d'étudier ces catégories avec plus de détails ultérieurement et nous nous bornerons à donner quelques exemples, choisis parmi les mots vieux-celtiques commençant par les lettres S- et V-.

Si l'on considère le but de l'initiation, celui-ci se présente comme la recherche de Vérité, l'acquisition de la Connaissance.

La Vérité, le vrai se dit en vieux celtique : VIROS (vieil-irlandais fir, irlandais et écossais fior, gallois gwir, cornique gwyr, breton gwir).

Où doit-on chercher cette vérité ? Est-ce dans une Révélation, comme l'affirment les religions sémitiques ?

Ici le vieux-celtique nous fournit une réponse claire : VIROS (vieil-irland. fer, irland. et écoss. fear, manx fer, gall. gwr, corniq. et bret. gour) : l'homme, car ce n'est qu'en lui-même que l'homme (de moins celui qui possède les qualifications nécessaires) peut trouver la vérité qu'il recherche, ainsi que l'enseignent les traditions aryennes et extrême-orientales.

Notons d'ailleurs que cet exemple de nirukta n'est pas particulièrement en celtique, mais se retrouve dans d'autres langues indo-européennes : latin verus et vir, anglo-saxon wær et wer, etc. Plus typiquement occidental est l'indication du processus initiatique, tel qu'il nous est transmis par les langues celtiques et germaniques.

La connaissance : VISSUS — pour VIDSUS — (moyen-irland. fiss, irland. et écoss. fios, manx lys, gall. gwybod, gwydd, corniq. gothvos, bret. gouzout) se dissimule sous le Symbole (Arevidya) : ce qui est sur (ARE) la Connaissance, qui la voile aux yeux de ceux qui ne sont pas qualifiés, mais qui aide l'initié à l'acquiescer, par la multitude d'interprétations qu'il peut lui donner à chacun des différents niveaux auquel il accède successivement. Cette connaissance, le Celte l'acquiert par la méditation au sein de la forêt, au milieu de ses "frères", les arbres, en vieux-celtique VIDUS (vieil-irland. fid, irland. et écoss. fiodh, vieux-gall. guid, gall. gwydd, corniq. gwyth, bret. gwez). Nos lecteurs pourront se reporter au n° consacré à l'arbre par la revue "Ogam" (n° 2 N. S. mai 1949) et particulièrement aux études suivantes : "Notules sur l'arbre au point de vue magique par J.B.", "Méditation en Brocéliande" par E. C. K., et "L'arbre et l'homme" par Natrovissus. Résumons ces études brièvement : en termes celtiques, la "montée à l'arbre" est un symbole de la route initiatique qui conduit de la Terre au Ciel, et les branches

représentent les étapes sur cette voie, les degrés de la Réalisation.

Parmi les hôtes de la forêt, il en est un particulièrement important auquel le dieu gaulois Cerunnos a emprunté ses attributs : c'est le Cerf. Nous trouvons la racine vieille-celtique VEI-DOS, dont le sens a pris le sens de "cerf" (vieil-irland. fiad, irland. et écoss. fiadh, gall. gwydd, corniq. gwyth, gôth, bret. gouez). Notre Maître G. Berthou Keiverziou s'est penché sur ce symbolisme dans ses études sur "Owen et Luned" ("Ogam", n° 6 A. S. et n° 1 N. S.) et "Cernunnos" ("Ogam" n° 13 et a montré qu'il était l'Homme noir de la première clairière et le dieu Cernunnos pour la "quête" du Celte.

Mais nous trouvons en vieux-celtique un autre mot pour désigner le cerf : SIDOS (vieil-irl. sed, gall. hydd, corniq. hêth, d'où le féminin breton heiz-ez), qui nous conduit à une autre racine : SIDOS (vieil-irland. sid, irland. sloth, écoss. manx shee, gall. hedd; d'où les verbes : corniq. hedhy, bret. hezaff) qui signifie la Paix.

Cette paix intérieure, cette sérénité, — qu'il est si rare de rencontrer chez nos contemporains, — nous souhaitons à tous les Celtes qui prétendent s'engager sur la laie forestière qui mène à la clairière initiatique de la trouver au terme de leur voyage, ... après épuisement des possibilités inférieures.

CATARNOS = R. VAILLANT

«C'est en vain qu'on parlerait du Principe aux arrogants et aux violents... Pour être enseignable, il faut croire qu'on ne sait pas tout».

SU-VIRIA = liberté

VIRIDIA = vérité

VIROS = homme

Lie-Tzeu, paragr. 8-C.

la "liberté" pour le Celte est supérieure à la "vérité" SU-VIRIA = liberté

NIRUKTA VIEUX CELTIQUE

Le début de cette étude ayant été publié (« Arevidya », n° 3, pp. 7-8-9 et 2), il y a plus de six ans (Août 1956), il nous a paru nécessaire de reprendre, en la résumant, cette première partie.

Les rapprochements phonétiques entre des mots de sons voisins, mais philologiquement distincts et de significations différentes, provoquent chez le sujet parlant ce que les sociologues appellent des « rapports de participation ».

Ils ont joué, — et jouent encore parfois —, un rôle important dans la vie de peuples de civilisation traditionnelle, par exemple : chez les Hindous (« nirukta »), les Israélites (« the-mourah »), les Irlandais (cf. les divers « Dindshenchus » et le « Còir Anmann »), les Japonais, etc...

Ils expliquent également la formation de la catégorie d'idéogrammes chinois appelés les « morpho-phonogrammes » (« hing-cheng »).

En linguistique, l'« attraction paronymique » n'est qu'un cas particulier de « nirukta ».

En poésie enfin, l'« allitération consonnantique » a joué un rôle important dans la métrique galloise (et germanique).

Les Celtes se définissent essentiellement par leur langue qui est bien caractérisée au sein du domaine indo-européen.

C'est dire l'intérêt que présente l'étude de la langue, pour

mieux comprendre la civilisation celtique dans ses diverses manifestations.

Deux auteurs anciens (Ammien Marcellin, XXVII, 4 ; - Tite-Live, XXIII, 24) rapportent que certains peuples celtiques (les Scordisques de Pannonie ; - les Boïens d'Italie) utilisaient des crânes humains d'ennemis tués au combat pour les transformer en coupes servant aux libations rituelles (de sang ou de boisson).

Or, en vieux-celtique, les noms de la tête et de la coupe présentent le même squelette consonnantique :

- PENNO — = tête (gallois et cornique *pen*, breton *penn* ; — en vieux-gaélique QENNO —, d'où le vieil-irlandais *cenn*, irland. et écossais *ceann*, le mannois *kione*)
- PANNA — = coupe (moyen-gallois *pann* ; vieux-gaélique QANNA, moyen-irlandais *cann*)

On connaît l'interdiction de consommer la chair du lièvre chez certains Brittons, rapportée par César (« De Bello Gallico », V, 2), et la croyance irlandaise et bretonne selon laquelle les lièvres servent de véhicules aux âmes des morts (« Du symbolisme de quelques animaux » par Jean Piette, « Le Symbolisme », n° 319, janv.-fév. 1955, pp. 144-145).

Or, en vieux-celtique, le mot « mort » et le nom du « lièvre » sont presque identiques, le second présentant un — û long à la place de l' — u bref du premier :

- BATU — = mort (moyen-irlandais *bath*, écossais *bath*, moyen-gallois *bad*)
- BATû — = lièvre (vieil-irlandais *patu*, irlandais *pata*) ; le vieux-brittonique paraît avoir connu une variante GATû — (vieux cornique *gad*, breton *gad*).

Il est d'ailleurs intéressant de noter que seuls, parmi les langues néo-celtiques, l'irlandais et le breton modernes ont conservé cette racine. Les autres langues l'ont remplacée par des qualificatifs : — en gaélique = « celui de la plaine » (écossais *maigheach*, mannois *mwaagh*), — en brittonique = « celui qui a de grandes oreilles » (gallois *ysgyfarnog*, cornique *scovarnak*).

Ces deux exemples montrent que l'application du « nirukta » au vieux-celtique est susceptible d'apporter une meilleure compréhension des conceptions de nos ancêtres, particulièrement dans les domaines philosophique, cosmogonique et métaphysique, où les documents anciens et sûrs sont très peu nombreux.

(à suivre)

NIRUKTA VIEUX-CELTIQUE

— IV —

Cherchons maintenant à préciser la conception celtique du *Sacré* =

- NOIBO — : (moyen-irl. *noib*, irl., écoss. *naomh*, mann. *noo*), elle ne va pas, selon le tempérament ethnique, sans *Vivacité*, ni *Excitation* =
- NÉBO — : (moyen-irl. *niab*, gall. *nwyf*), avant d'atteindre le centre immuable, représenté par l'*Omphalos* =
- NABO — : (gall. *naf*).

Il existe une autre racine désignant le *Sacré* =

- VÉCO — : (irl., écoss. *fiach*, mann. *feeagh*), qui suppose un *Combat*, qu'il faudra mener durement contre soi-même =
- VICO — : (moyen-irl. *fich*, irl. *fioch*).

Signalons une autre racine qui désigne le *Sacré* =

- ISARO — : (moyen-irl. *iar* ; — le féminin ISARA = la *Sacrée*, explique le nom de plusieurs rivières d'Europe occidentale : l'Isar, l'Isère, l'Oise), racine qui rappelle le nom du *Fer* =
- ISARNO — : (irl. *iarann*, écoss. *iarunn*, mann. *yiarn*, gall. *haearn*, corniq. *horn*, bret. *houarn*) : historiquement, les Celtes apparaissent et connaissent leur plus grande expansion à l'Age du Fer ; Plin (« Hist. Nat. », XII, 5, II) rapporte que le forgeron helvète Héliô favorisa l'invasion de la Cisalpine par les Gaulois. C'est pourquoi le forgeron joue un rôle important dans le panthéon et la société celtiques (cf. : Ucuëtis, Goibniu, Govannon, Trébuchet) ; à basse époque, il deviendra magicien et s'opposera aux évangélistes dans quelques légendes hagiographiques (cf. : le texte de l'hymne de St Patrick), et sera plus ou moins sorcier jusque dans le folklore contemporain, dernier vestige de son caractère sacré.

Un autre texte attribué à Tal-iésin dit :

« J'ai erré longtemps sur la terre,
» Avant d'être habile dans les sciences ».

Peut-être, à propos de la racine — BÊTI — (chemin), n'avons-nous pas suffisamment insisté sur l'importance de la *Voie*, du *Chemin* (dont l'idéogramme unit la clé de la Marche au signe de la Tête) dans la quête du Graal.

Chaque initié éprouve le *Désir* =

- SANTO — : (moyen-irl. *sant*, écoss. *sannt*, mann. *saynt*), variante brittonique — SVANTO — (gall. *chwant*, corn. *whans*, bret. *c'hoant*), que celle *Voie* =
- SENTO — : (écoss. *saod*, gall. *hynt*, corn. *hens*, bret. *hent*), le conduise vers le *Trésor* (la pierre précieuse dans la caverne, qui symbolise le dépôt de la tradition) =
- SENTIS : (irl. *séad*, écoss. *seud*), gardé au sein de la terre par les serpents, et dont la guivre du folklore français n'est qu'un avatar particulier.

Mais ce *Voyage*, cette *Marche* =

- CERDI — : (gall. *cerdded*, corn. *kerdhes*, bret. *kerzhout*), suppose l'acquisition d'un *Art* =
- CERDA : (irl. *céard*, gall. *cerdd*). — car :

« Nul n'est admis à Temra s'il ne possède un art ».

Sur un autre plan, c'est le *Chemin des Collines* =

- ROINO — : (moyen-irl. *roen*, écoss. *raon*, corn. *ryn*, *rün*, bret. *run*), domaine de l'air et de la « Chasse du Roi Artus » du folklore français, qui conduit à la connaissance du *Mystère* =
- RÛNA : (moyen-irl., irl., écoss. *rün*, gall. *rhin*) = la caverne au cœur de la montagne.

Rappelons, pour conclure provisoirement, la salutation de bienvenue qu'adresse Emer à Cû-Chulainn :

« Puisse un Dieu aplanir le chemin devant toi ! »

CATARNOS.

(à suivre)

● DISQUES BRETONS ●
MOUEZ BREIZ
BOMBARDES - ANCHES
DUBREUCQ
RADIO - MUSIQUE
55, av. de la République
SAINT-NAZAIRE
Téléph. 70-01-07

HOTEL
'Le Guérandais'
CALME - CONFORT
40, rue Albert-de-Mun
SAINT-NAZAIRE
Téléphone 70-14-79

NIRUKTA VIEUX CELTIQUE

Nous avons terminé la première partie de cet exposé en évoquant le Lièvre, les croyances attachées à cet animal jusque dans le folklore contemporain, et l'interdit linguistique qui avait frappé la racine « Batû — / Gatû — » dans quatre des six langues néo-celtiques.

Reprenons la forme du vieux-gaélique BATû —, qui va nous fournir une série particulièrement riche de mots présentant le même squelette consonnantique et qui, bien qu'appartenant à des racines philologiquement distinctes, présentent des relations de concepts traditionnels intéressants.

Nous trouvons les racines suivantes :

— BÊTO — : (irlandais, écossais *biadh*, mannois *bee*, gallois *bwyd*, cornique *bôs*, breton *boued*) = la *Nourriture*, dont la recherche conditionne l'existence physique de l'Être =

— BUTI — : (irland. *beith*, mann. *be*, gall. *bod*, corniq. *bôs*, bret. de Vannes *bout*),

La protection de la vie, pour lui et les siens, suppose l'existence d'un *Abri* =

— BUTA : (irl. *both*, écoss. *both*, *buth*, gall. *bod*, corn. *bos*, bret. *bod*),

Mais le développement spirituel de cet être est fonction de la connaissance qu'il acquerra du *Monde* =

— BITU — : (irl., écoss. *bith*, gall. *byd*, corn. *bys*, bret. *bed*), et cette connaissance dépendra de la façon dont il sera guidé sur la *Voie*, sur le *Chemin* =

— BÊTI — : (écoss. *béith*).

ces chemins préhistoriques qui, de la mer Noire à l'Atlantique et de la mer du Nord à la Méditerranée, permirent à nos ancêtres d'acquérir la connaissance du monde antique, dont ils surent faire une synthèse profondément originale, adaptée à leur génie propre.

Et ce chercheur à la quête du Graal, cet errant solitaire au sein de la forêt (cf. Tristan, Merlin, Lancelot) passera aux yeux du vulgaire pour un *Fou*, un *Insensé* =

— BAITO — : (irl., écoss. *baoth*).

Enfin, nous trouvons le *Bouleau*, symbole du *Barde*, — le *Barde*, grâce à qui l'essentiel de la Tradition celtique nous a été conservé et transmis, en dépit des défaites subies sur le plan religieux par les *Druides*, et sur le plan militaire par les *Guerriers*. En outre, le *Bouleau* est le nom du premier signe de

l'ogam, et il est intéressant de rappeler que sur les quelques 300 racines gauloises qui ont subsisté en français, ou dans ses divers dialectes et patois, 50 ont la lettre B — à l'initiale =

— BETU — : (irl. *beith*, écoss. *beath*, gall. *bedw*).

Les autres formes brittoniques supposent une variante :

— BEDU — : (corn. *bedhow*, bret. *bezv*),

variante qui va nous fournir une nouvelle série intéressante de racines phonétiquement proches.

Dans l'Irlande païenne, le *Bouleau* protégeait l'homme après sa mort, et le cadavre était souvent entouré de branches vertes dans sa *Tombe* =

— BEDO — : (gall. *bedd*, corn. *béth*, bret. *bez*). Rappelons à

ce sujet que les Celtes avaient coutume de passer la nuit près des tombes de leurs héros afin d'y recueillir des prophéties.

Ce séjour dans la tombe, cette épreuve du néant, qui symbolise l'épuisement des possibilités inférieures, nous ramène à la racine BATU — = *Mort*, citée à la fin de notre précédent article.

Il permet de *Plonger* dans le subconscient =

— BÂD — : (irl. *bâdh*, mann. *baih*, gall. *boddi*, corn. *būdhy*, bret. *beuziñ*),

et de toucher le *Fond* =

— BODOS, génitif BODOTOS, — ce qui nous rappelle deux vers attribués à *Tal-iésin* :

« L'inspiration que je chante

» Je l'apporte des profondeurs ».

(cf. l'étude de la « psychologie des profondeurs » des scientifiques.

Ainsi, l'être pourra repartir sur des bases fermes et mener le bon combat, représenté par la *Corneille* (attribut des divinités guerrières) =

— BODVA : (moyen-irl. *bodb*, irland. *badhbh*) ; cf. la divinité gauloise *Ātu-Bodva* = la corneille du combat.

et ce combat le conduira vers la *Victoire* =

— BOUDI — : (irl., écoss. *buaidh*, gall. *budd*),

qui lui permettra de se rapprocher du centre immuable, symbolisé par l'*Umbo* du bouclier ou le *Moyeu* de la roue =

— BUDNA : (gall. *both*),

(à suivre)

CATARNOS.

NOMBRES : 3 - 6 - 9.

nombre

L'on sait de toute antiquité, qu'en dehors de leur fonction comptable les nombres ont servi à traduire des concepts et des développements symboliques, dans le sens où ceux-ci impliquent une relation définie homogène, cohérente et universelle susceptible de représenter une idée abstraite.

Cela représentait dès lors la langue de la connaissance rationnelle, s'opposant à la langue des sentiments qui, on le sait, ne peut s'exprimer que par des mots.

Le nombre servira de base à quantité de systèmes religieux traditionnels qui l'utiliseront comme intermédiaire pour servir et exprimer leurs relations étroites avec les grands rythmes cosmiques et par là, leur rapport avec le Principe Divin.

Dans le sens où la plupart des systèmes religieux admettaient et reconnaissaient intuitivement l'absolue concomitance de l'homme et de l'Univers, le nombre était non seulement considéré comme devant servir à régler les grandes lois spatiales et temporelles de leur système, tels que le calendrier, l'architecture religieuse, l'habitat et., mais également permettait d'ordonner l'harmonie physique comme les lois vitales de tous les êtres vivants.

L'Univers était alors compris comme une application intégrale d'une arithmétique divine et sa science comme placée à l'origine de toutes les civilisations.

Les Celtes n'ont pas manqué à ce principe et ont trouvé à la numération des applications multiples, à commencer par son utilisation logique et primordiale, celle logique du commencement du Monde.

C'est au nombre TROIS, particulièrement en honneur chez les Celtes que cette base de mesure, en introduisant dans l'idée du dualisme une unité supplémentaire, en gommant l'opposition, laissait la place à l'idée de pluralité et de série. (Jean de Vries – « Notes sur la valeur religieuse du nombre trois » - in Ogam – p. 305-306). De la sorte s'est créée une relation définie harmonique plus proche de nos pensées hégéliennes.

On peut résumer l'importance bien sentie de ce nombre par le fait qu'il existe en premier une thèse et une antithèse, donc une opposition, résolue par la synthèse donnant naissance à une entité achevée supérieure.

Ceci est parfaitement décrit par la notion du couple divin que l'on voit figurer chez les Celtes avec son produit de la mitogène, c'est à dire la créature dans le motif ternaire.

Les multiples de trois jouissaient d'une grande importance. L'on sait que l'ancien mois celtique était composé de trois périodes de neuf jours, hormis les jours fériés. Ces périodes qui fragmentaient le mois portaient en irlandais le nom de NOIDEN « neuvaines » ou « espace de neuf jours ».

Il paraît vraisemblable qu'avant l'installation de la foi chrétienne dans les îles britanniques, aussi bien que dans l'ancienne Gaule, existaient de petites formations collégiales d'apprentis druides.

Tri Noinden :

Le mot NOMAD, s'employait au sens de neuvième jour « ind nomad » * NAMETOS > NAUAMETOS prend le sens d' « espace du temps », comprenant neuf jours ou neuf parties du jour... (cf. Revue Celtique XII, 122 – XXV, 134 et ZCP XIV 348).

La journée elle-même semble avoir été partagée en neuf espaces de temps – Vieil Irlandais. NOIN « la neuvième heure » était la fin de la journée. Cette sorte de « semaine » correspondait au temps auquel les Ulates étaient « astreints à la couvade » NOINDEN < * NAUADIN.

Enfin, tracer un 9 c'était faire appel à la puissance méditative de la pensée que symbolise la spirale dont il est le graphisme.

9 :

Comme neuf vagues délimitent l'espace intermédiaire qui circonscrit le pouvoir des forces autres du domaine des hommes : la mer, la terre, la durée des règnes de Conn en neuf années, ce nombre indique une valeur juridique et symbolique limitative d'une action, d'un pouvoir, d'un droit ; « *La puissance du Roi se consomme en neuf ans et c'est la dixième année, (la première du cycle suivant) qui lui est fatale – Le chiffre neuf est un signe de la totalité organisée sociale ou cosmique. C'est le nombre de la parenté indo-européenne* ».

Cette empathie pour le nombre neuf dans la mentalité des Celtes anciens doit bien correspondre à une assise mythique fortement ancrée.

La grande neuvaine constituée de l'évolution du concept des trois espaces et des trois temps, représente un achèvement pouvant se suffire à lui-même. Dans le monde des Celtes. Ce multiple de la Triade a joué un rôle important dans l'histoire du calendrier primitif de ce peuple.

Le neuvième jour du mois marque souvent dans les lois galloises, la fin ou le commencement d'une période, et la période de neuf jours et neuf nuits est un évidence qui transparaît à travers toute la littérature des Celtes anciens, où elle désigne une unité particulière du temps (cf. Loth – Revue Celtique XXV – 156).

En Pays de Galles, la période lumineuse de la lune durant l'époque des moissons est appelée Y NAWNOS OLAU « les neuf nuits de lumière » et l'irlandais NOMAD et NOINDEN « neuvaine décrit une halte qui marque « l'espace de neuf jours » (Joseph Loth et John Rhys).

Rys et d'autres ont depuis longtemps tiré la conclusion que les Celtes possédaient une semaine de neuf jours, ou plutôt de neuf nuits, car ils calculaient par nuits. Trois semaines de neuf nuits semblent vouloir donner un mois de vingt sept nuits. Et l'importance de ce nombre dans la mythologie des Celtes est peut-être à rapporter aux 27 constellations du zodiaque lunaire (calendrier lunaire) comme il est dans la mythologie ou la lune - survivance d'un temps où le calendrier n'avait pas encore été adapté au cycle solaire - servait à mesurer le temps. Un usage archaïque qui continuera de persister dans les campagnes occidentales bien longtemps après l'adoption d'un calendrier luni-solaire comme celui de Coligny qui ne fut guère suivi par les populations rurales. (Rhys - Hibbert Lectures - 1886/1898 - 362 et suivantes - RCC XXV -133- 1904)

L'existence d'une semaine de 9 jours est attestée aussi bien chez les anciens Egyptiens, les Indous, les Perses que chez les Germains et les Celtes.

Collégialité du chiffre neuf :

Neuf bardes autour du roi

Un manuscrit ancien évoque les NEUF harpistes du roi Conaire Mor (33 avant notre ère) : « *Neuf musiciens en vêtements bleu clair flottants avec neuf broches d'or, neuf anneaux de cristal aux mains, un anneau d'or au pouce, des boucles d'oreilles d'or, un collier d'argent au cou, neuf boucliers aux blasons d'or au dessus deux pendus au mur, et neuf baguettes d'argent dans leurs mains* »

Dans la vie tripartite de Saint Patrice (II 325 - I 28 colliger par Trenchard) Il est question d'un Primus Magus, lire un « Premier druides » CINTUDRUIS appelé Recrad qui avec ses neuf autres druides prépare un complot pour faire disparaître l'apôtre chrétien.

NEUF et UN = DIX – structure de 9+1

Apparaît également dans la littérature galloise où Merddyn se retire avec ses NEUF CLVEIRDD par mer vers la Contrée Suprême (Maison de Verre) « *on n'entendit jamais parler du lieu où ils étaient allés* »

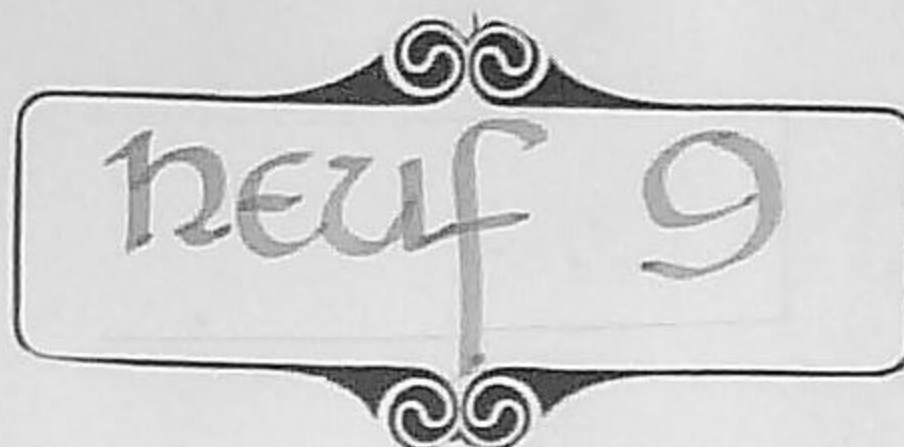
« Les neuf chanteurs Forgerons » rappellent les neuf nourrices de Lugh.

Neuf chaînes partent du chaudron, un anneau au bout de chaque chaîne, neuf poètes debout autour en train de chanter le poème, ayant la pointe de leur lance dans l'anneau de chacune de leur chaîne. Celui qui apportait le tribut le mettait dans le chaudron selon Cormac (141 – Le chaudron BOIGE peut-être *BOUGIA).

A comparer pour la collégialité, les NEUF DRUIDESSES de l'île de Sein les *GALLISENEA.

NEUF « *est un signe de la totalité organisée sociale ou cosmique* ». (Philippe Jouet « l'Aurore Celtique – note 33 - p.229).

Arrêt du Soleil pendant neuf mois (Dagda) « *J'arrêterai le Soleil pendant neuf mois ... Au sommet brillant du ciel élevé* » temps de la gestation de Boand.



9 + 1 :

Constituées originellement d'une triade de triade 3X3X3 au sommet de laquelle enseignait un Maître en druidisme CINTUDRUIS ou « Primers Magus ». 9 + 1. C'est là le prototype traditionnel que nous présente à travers le récit de la Bataille de Mag Turedd la situation ennéatique des « neuf Fosteress » du dieu suprême « Maître de toutes les Techniques » le dieu Lugh : neuf énergies réunies par l'Unité formant dès lors la figure du retour à l'Unité.

A l'intérieur du domaine Sacré de Tara, sorte d'Olympe Celtique, reflet du monde Céleste sur terre, à l'arrivée de Lugh à la Cour et à ses questions posées au portier sur les nombreux arts et spécialités que l'on y pratiquait, le portier répondait qu'ils avaient déjà un forgeron, un charpentier, un héros, un historien, un sorcier, un médecin, des échansons, un bronzier, autrement dit un état major de spécialistes que réclame toute société.

Remplissant toutes ces fonctions à lui seul, on l'autorise à pénétrer dans la cour de Tara, on le reconnaît comme un Deus Summus auquel les neuf spécialistes des techniques reconnaissent les dons. C'est alors que le Roi Nuada lui cède son trône .

Dés lors se dessine un schéma particulièrement cohérent réunissant une Triade de Triade, déjà signalée en d'autre temps par Jean Piette (Arzel Even) (in Ogam première série N°17 - p. 185 et suivantes), rejoint par la pensée de Clémence Ramnoux (les observations) qui considérait dans « Le Roi d'Irlande » que le schéma ternaire ou des trilogies, prouvaient l'insistance des schémas de trio. Les personnages se présentant par « groupes nombrés » : groupe de 2 fois 3 - 3 fois 3 très souvent - 4 fois trois une seule fois. La règle commune restant le groupe de 3 fois 3, et que ce jeu de hiérarchie pourrait bien contribuer à démêler la question embrouillée d'un « Panthéon Celtique. (P.160).

Autre schéma de l'Etat-major divin, représentant la position centrifuge des neufs compagnons de Lugh « Derochtor a noi noide », entourant le Samildanach lors du conseil décidant de l'opportunité d'interventions de Lugh dans le conflit opposant les Tuatha Dé Danann aux Fomoirs.

Les noms figurants sur le pourtour extérieur de la jante ne sont autres que les épithètes spécifiques données en vieil irlandais de chacune des divinités.

Il semble que nous soyons là devant un schéma très ancien qui une fois encore ne suit guère les thèmes d'une orthodoxie classique - mis à part le système de type tripartite des trois fonctions des classes sociales exhaustif - dans laquelle on aime bien par esprit de prudence et de chose bien établies une fois pour toutes se réfugier.

Les Celtes, c'est bien connu, n'ont pas toujours une pensée monolithique qui s'intègre sans quelques problèmes dans des systèmes ou catégories pré-établies, ce qui fait parfois se poser nombre de questions. Telles celle que se posait Georges Dumézil qui « Dans ses Dieux des Indo-européens » ne sait où exactement situer le Dieu Lugh, dans un Etat major de cinq divinités. Comme le constate lui-même Dumézil (p. 36) « *Les données Celtiques, fort précieuses, demandent toujours une longue élaboration* ».

Les neuf Fosteress sont soit des émanations du Dieu Lugh, ou ses auxiliaires créés. Les fonctions de ceux-ci sont définies comme les parties d'un organisme où la solidarité et l'interpénétration sont de règles, leurs fonctions engagent l'ordre et le plan général du monde.

Il y a là probablement une structure ontologique archaïque au concept probablement mérité de populations néo ou paléolithique que rencontrèrent les Celtes dans leur diaspora vers l'extrême Océan. Ces formations particulières persisteront.

Ce qu'il faut savoir sur le chiffre « 9) :

9 – le dernier nombre simple, contient tous les précédents.

9 – ou un multiple de 9 est toujours obtenu en faisant la différence entre un nombre composé quelconque et le nombre formé par l'inversion de ses chiffres

9 – terme de géométrie : le point, la droite, la circonférence, le cercle, l'angle, le triangle, le polygone, le polyèdre, les corps ronds.

9 – termes mécaniques : la force, le nombre, la ligne, la surface, le solide, l'espace, la vitesse, le temps, le mouvement.

9 - éléments au blason dans la science héraldique : 5 émaux, 2 métaux, 3 fourrures.

9 - mois de durée pour l'élaboration du féus humain.

9 – péchés bouddhistes : le meurtre, le vol, la luxure, le mensonge, l'avarice, la partialité, la haine, la bêtise, la peur.

9 – tracer un 9, c'est faire appel à la puissance méditative de la pensée, que symbolise la spirale dont le 9 est le graphisme.

9 - est le chiffre de l'homme supérieur. Les nombres impairs signifiant la vie de l'intelligence et prenant leur départ sur le 1, symbole du narcissisme et de l'égotisme, le 9 est leur sommet de perfection.

LES NOMBRES 'LUGIENS' TROIS, NEUF & VINGT-SEPT

Si tous les symboles offrent à l'esprit des possibilités réellement illimitées (parce qu'informelles), cette remarque est peut-être encore plus particulièrement vraie, en ce qui concerne le symbolisme numérique, le plus proche de tous du monde informel des « Idées » pures (lesquelles, on le sait, ne sont autres que les « Nombres » pythagoriciens, dont les nombres vulgaires sont le reflet dans le domaine quantitatif (1). Nous ne saurions ici prétendre à une étude complète du symbolisme des nombres 3, 9 et 27, surtout du premier dont on sait l'énorme importance dans le domaine celtique ; nous voudrions seulement les envisager, non chacun pour soi, mais dans leur ensemble et les uns par rapport aux autres. Neuf est en effet le carré de trois, et vingt-sept en est le cube, en même temps, cela va sans dire, que le produit 3 x 9 ; ces trois nombres forment donc un tout naturel (2).

Le nombre trois a un symbolisme extrêmement vaste, dont on trouvera l'exposé des différents aspects dans les ouvrages « classiques », notamment *La Grande Triade* de René Guénon, et, pour le domaine celtique, les articles de nos amis E.C.K. et G.B. Kervertiou parus ici-même, ainsi que l'étude de J. Vendryès (profane mais intéressante par sa documentation) sur *L'Unité en trois personnes chez les Celtes* (3). Rappelons seulement deux des aspects de ce symbolisme.

D'une part, trois est le nombre de la « Grande Triade », c'est-à-dire la polarité divine Essence-Substance et le fruit de l'action réciproque des deux pôles. Dans un ordre d'idées voisin, comme l'a montré en particulier Idris Gawr pour le domaine celtique (3), le Ternaire des qualités divines : Force, Amour, Sagesse (en gallois *Nerth, Cariad, Doethineb*) est la « racine » de la tripartition de la Société en Hommes de Sagesse (Druides), Hommes de Guerre (Chevaliers), Hommes de Fécondité (artisans et cultivateurs) ; ce ternaire « recoupe » donc la notion hindoue des *gunas*, qui d'ailleurs ne sont autres que le reflet « substantiel » ou « prakritique » des trois qualités de l'Essence divine. Selon la cosmogonie du *Barddas*, les « Trois Rais » qui sont aussi « Trois Cris », en même temps qu'ils appellent tout être à l'existence, révélèrent à Tydain Tad Awen l'organisation des « castes » (5).

D'autre part, trois est le premier « vrai nombre » dans l'ordre de la Manifestation, un et deux se référant aux Principes (Essence et Substance). Or, dans le symbolisme astrologique, chaque planète représente un aspect de la Manifestation ; il y a ainsi autant de planètes que de « vrais » nombres, soit 7, et chaque planète a son nombre, comme sa couleur, son métal etc... La correspondance suivant l'ordre naturel des nombres et l'ordre apparent (géocentrique) des corps célestes, on a, comme chacun sait : Saturne = 3 ; Jupiter = 4 ; Mars = 5 ; Soleil = 6 ; Vénus = 7 ; Mercure = 8 ; Lune = 9, (ajoutons que 1 et 2 se rapportent aussi, respectivement, au Soleil et à la Lune, mais en tant que ces astres représentent eux-mêmes les Principes, *Purusha* et *Prakrti*, ou leurs équivalents à tel ou tel niveau d'existence).

Le nombre neuf joue également un grand rôle dans le symbolisme celtique. Dans le *Barzhaz Breizh*, par exemple, nous avons les 9 marcassins sous le pommier ; les 9 vierges consacrées de l'« Ile de

(1) René GUÉNON, *Le Règne de la Quantité*, ch.
 (2) A cette « famille » il faudrait encore ajouter les nombres 18 et 81. Ce dernier, carré de 9 ou quatrième puissance de 3, jouit de cette propriété : sa racine théosophique est égale à sa racine carrée (8 + 1 = 9). C'est également un nombre « lugien » : Lug, dans *Oidhe Chloinne Tuireann* (Le sort des enfants de Tuirenn), massacre lui-même « neuf neuvaines » de Fómóire. Quant à 18, il apparaît comme 9 avec un caractère « féminin » et « lunaire » : lorsque Mael Duin et ses compagnons abordent à l'« Ile des Femmes », les habitantes de l'île sont au nombre de 18.
 (3) E.C.K., *Le symbolisme des « Séries » du Barzhaz Breizh* ; Ogam n° 4 et 5 G. B. KERVERTIOU, *Le symbolisme du Tribann*, Ogam n° 3 a.s. ; Nouvelles notes sur le Tribann, Ogam n° 4 a.s. ; La tradition bardique, Ogam n° 6 a.s. 1 et 2 ; J. VENDRYÈS *L'Unité en trois personnes chez les Celtes*, C.R. Ac. Insc. 1935, p. 324-341.
 (4) IDRIS GAWR, *Chromatique planétaire et symbolisme celtique* ; *Ur Buget a zo ganet*, Ogam n° 6.
 (5) IAKTIMAGVS et NATROVISSVS, *Autorité druidique et Pouvoir royal*, Ogam n° 14.

Dana » (elles sont 8, mais la « Dame » porte ce nombre à 9), qui sont sans doute identiques aux 9 vierges de Sena. Dans la tradition irlandaise, on connaît la « neuvaine des Ulates » (6) ; les 9 *fosterers* protégeant le Samildánach à Mag Tured ; les 9 chars de Lug avec 9 cochers tenant 9 baguettes ; les 9 branches de l'« Arbre du Monde » (7) ; la distance de 9 vagues à partir du rivage, qui constitue un *geis*, un « tabou » (ainsi cette distance met obstacle aux épidémies ; les fils de Mile se retirent à 9 vagues du rivage pour laisser les Tūata Dē Danann se préparer au combat ; un prince né difforme est guéri quand la neuvième vague l'atteint au cours d'un bain etc.) (8) ; pendant 9 ans l'ard ri Eochaid Airem assiège le *sid* de Bri Leith où sa femme Etán a été emmenée par le dieu Mider qui l'a enlevée, etc. Si nous passons à la tradition galloise, nous trouvons des parallèles frappants à quelques-uns de ces symboles (9) : il y est question des 9 vagues de l'Océan ; des 9 grâces du ciel (identiques aux « 9 bénédictions primordiales » dont il est parlé plus loin) ; des 9 pucelles enceintes, qui rappellent les 9 vierges de Sena et les 9 postulants de Lezarmeur ainsi que les 9 sœurs de l'île d'Affallon (10). Enfin, dans les *Skélla*, ce sont les 9 bénédictions primordiales descendant sur le pays de Manos au centre duquel est allumé le feu sacré.

Numériquement, 9 présente de nombreux isomorphes, mais comme nous considérons ici les trois nombres 3, 9 et 27 dans leurs relations mutuelles, nous n'envisagerons 9 que comme le carré de 3 ou 3 x 3, trois fois trois — une Triade de Triades. Or, dans l'un de ses aspects principaux, trois symbolise la société traditionnelle tripartite image des « Trois Mondes » ; mais, conformément à la loi d'analogie, chaque caste de cette société reflète en son sein la tripartition générale — de même que chaque « Monde » est triple. En particulier, la classe des « Connaissants » (*Gwyddoniaid* en gallois), devenue au Moyen-Age chrétien l'« Ordre des Bardes » (11), comprend trois « ordres » : les Druides qui pratiquent la connaissance pure ; les Bardes qui à la Connaissance joignent la dévotion ; les *Óvates* chez qui la connaissance éclaire et sanctifie l'action.

Cette remarque nous permet d'interpréter (au moins « en première approximation ») plusieurs des applications celtiques du nombre 9. Tout d'abord, les « neuf marcassins » qui viennent sous le pommier écouter les leçons du vieux sanglier ne peuvent être que *trois fois trois*, c'est-à-dire qu'ils représentent l'ensemble de la Société trois fois tripartite (macrocosmiquement, on pourrait aussi bien dire qu'ils représentent les « Trois Mondes » et leurs neuf subdivisions), — et ces neuf représentants viennent écouter la leçon du Druide, leur Maître à tous, l'*Athraw* image de la Divinité, donc « en dehors et au-dessus des castes » (*atvarna*). En outre, si à chaque caste convient plus particulièrement une « voie » de réalisation métaphysique, à chaque subdivision sociale, comme le dit bien F. Schuon (12), correspond une variante de l'une des voies — chacun des marcassins comprend et applique à sa manière les leçons de l'*Athraw*.

Dans cet exemple, les 9 disciples rangés en cercle autour du Maître qui occupe le centre du cercle, réalisent le dénaire qui est un retour à l'Unité. Il en est de même pour les 9 compagnons entourant Lug, pour les 9 bénédictions et le bûcher central d'où elles se répandent, et pour les 9 branches de l'Arbre mystique avec la branche centrale invisible, ou le tronc. Dans le premier cas, les 9 compagnons représentent aussi les « catégories » sociales et cosmiques ; et en tant que « fosterers » (pères adoptifs et instructeurs)

(6) Il s'agit d'un épisode du cycle épique de la Branche Rouge : à la suite de la malédiction de la fée Macha, les hommes d'Ulster devaient souffrir les douleurs de l'enfantement durant neuf jours chaque année. Cúchulainn seul échappait à cette bizarre calamité, de par son caractère de demi-dieu, et dut ainsi défendre à lui tout seul la frontière de l'Ulster contre les troupes illéguées de toute l'Irlande.
 (7) NATROVISSVS, *L'Arbre du Monde* dans la tradition irlandaise, Ogam n° 6 a.s.
 (8) D'ARBOIS, *Civilisation des Celtes*.
 (9) Cf. Ogam n° 4, n.s.
 (10) Cf. notre article sur *Le mythe arthurien*, Ogam n° 9 p. 53.
 (11) Il n'est nullement indifférent que ce soit le terme de « bardes » qui ait survécu comme nom général des « connaissants », mais cette considération sort du cadre de notre étude.
 (12) Frithjof SCHUON, *Des modes de la réalisation spirituelle*, in *L'Œil du Cœur*.

LES NOMBRES 'LUGIENS' TROIS, NEUF & VINGT-SEPT*

Et il meurt à l'âge de vingt-sept ans, après avoir durant sa brève existence, réalisé dans la société humaine le « maître en tous arts », symbole évident de l'« Homme Universel » certes il s'agit surtout des « arts » guerriers, mais la civilisation de l'Irlande épique est précisément une civilisation guerrière, et Cúchulainn est le prototype du *flath*, du « chevalier » ; au surplus, il excelle aussi dans la poésie, la musique, la lecture des *ogams* et la magie. Cette réalisation achevée, il ne lui reste plus qu'à mourir, sa mort au combat étant à la fois, et le sort le plus glorieux du guerrier, et la « délivrance » de l'Esprit réintégré, comme dans le domaine divin, la maîtrise de Lug se marque, en quelque sorte, par une « naissance » à la qualité de « citoyen de Tara » (15).

Remarquons en passant le parallélisme des traditions celtique et chrétienne. On sait que le Christ et Lugus sont tous deux, dans leurs traditions respectives, une représentation de l'« Homme Universel » ; et Jésus, qui est le *Logos* incarné comme Cúchulainn est Lugus fait homme, meurt, sa mission accomplie, à l'âge de *trente-trois ans*, c'est-à-dire, non plus trois fois neuf, mais trois fois onze. Que ce nombre soit, comme 27 dans la tradition celtique, considéré comme exprimant l'accomplissement d'un cycle terrestre, cela résulte à l'évidence du fait que la tradition orale chrétienne affirme qu'au jour du Jugement (c'est-à-dire à la fin du cycle cosmique) tous les hommes renaîtront à l'âge de trente-trois ans, quelque soit l'âge auquel ils moururent.

Pourquoi 27 est-il un nombre de « maîtrise » singulièrement dans le domaine celtique ? Nous avons vu que 9, carré de 3, était un premier développement des possibilités incluses dans ce nombre ; 27, cube de 3 exprime un nouveau développement plus complet définitif, car 27 est 3 à la 3^e puissance ; c'est donc bien le nombre de la réalisation totale des possibilités incluses dans les « trois mondes ». La tradition irlandaise fournit d'ailleurs encore un (et sans doute plus d'un) exemple de ce sens du nombre 27 : ce sont les « trois neuvaines » d'ouvriers de tous les métiers qui accompagnent Senchán Torpeist dans un texte peu connu mais fort intéressant, « La Tournée de la compagnie exigeante » (*Imtheacht na tromdháimh*), qui narre comment fut « compilée » la *Táin Bó Cúailnge*.

Il nous reste encore à mettre en lumière le mécanisme, si l'on peut dire, par lequel les nombres 9 et 27 sont liés au mythe de Mag Tured.

La naissance de Lugus (fête de *Ginivelesh* du calendrier celtique rénové) se place, comme il en va pour toutes les incarnations du « Soleil divin », au solstice d'hiver, au point où le Soleil commence à « monter » ; la fête du Samildánach vainqueur devenu roi d'Irlande est *Samain* (anniversaire également de la mort de Cúchulainn, qui, on vient de le voir, a le même sens initiatique que la victoire de son père divin) fête qui, déplacée par le jeu de la précession des équinoxes, correspond originellement à l'équinoxe d'automne. Or, du solstice d'hiver à l'équinoxe d'automne, il s'écoule *neuf* mois zodiacaux ou *vingt-sept* décans, figurant, à l'échelle réduite pour ainsi parler, les 27 ans qui séparent la naissance du fils de Cian et sa victoire.

Nous arrêtons ici cette étude des nombres 3, 9 et 27, étude qui, encore une fois, ne saurait prétendre à tout dire. Peut-être aurons-nous l'occasion de revenir sur tel ou tel aspect particulier du symbolisme de l'un ou l'autre de ces trois nombres.

NATROVISSVS

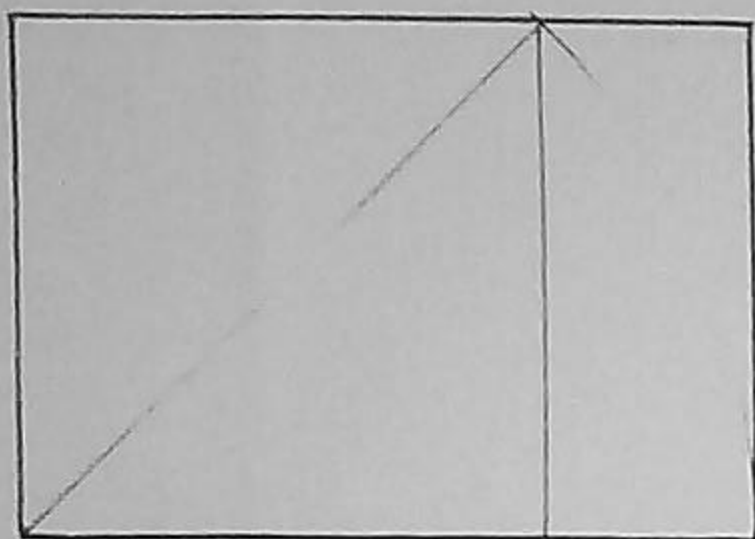
* (Suite du n° 17).

(15) On sait que Purusha est souvent désigné « niruktiqnement » comme « citoyen » de la « Cité (pura) Divine ».

"J'emploierai le rapport 9/27, parce que 9 est le carré du nombre 3, nombre premier et donc symbole de la Trinité, et 27 c'est 3 qui multiplié 9, le carré et le cube, qui contiennent comme l'a dit Platon, les harmoniques de l'Univers."

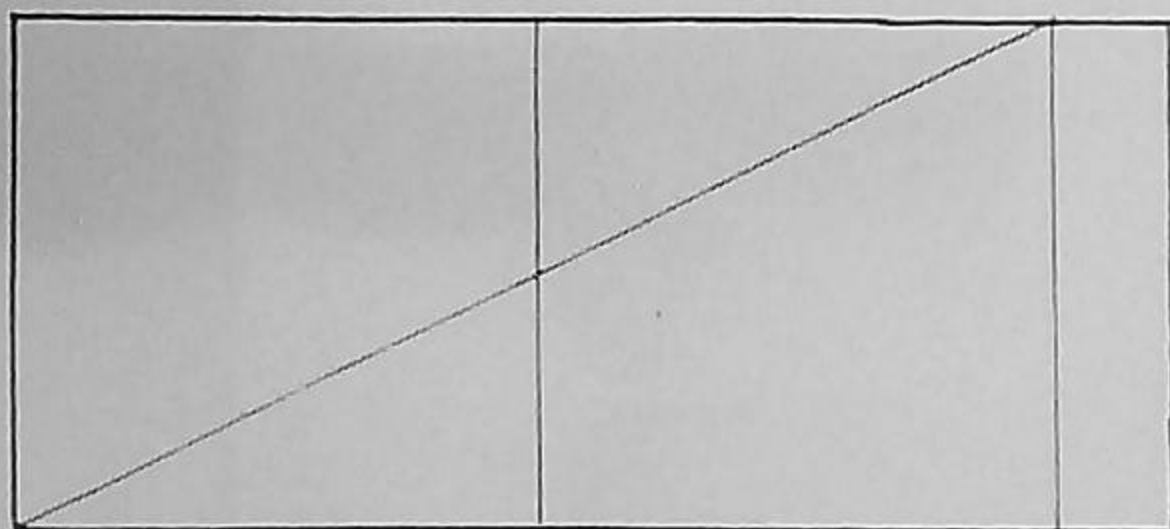
Sansovino dans une lettre aux Doges de Venise
en 1534

1x1,414

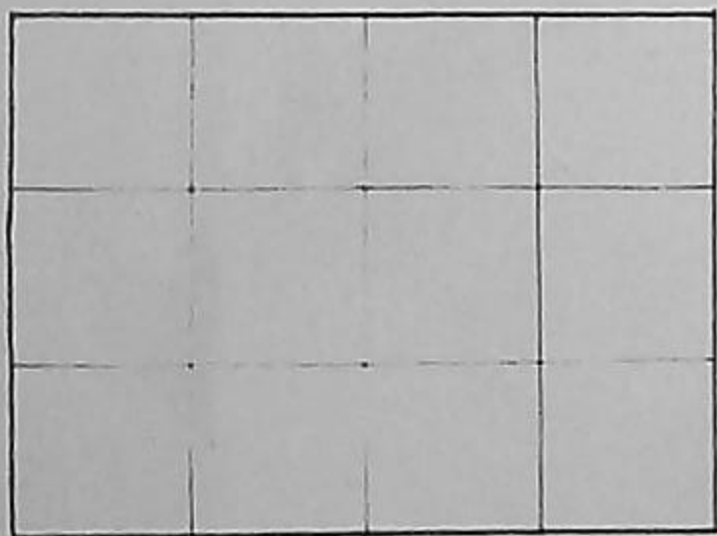


on appelle rectangle dynamique
un rectangle dont les côtés sont é-
gaux ou proportionnels, l'un à l'uni-
té, l'autre à la racine carrée des nom-
bres entiers.

1x2,236



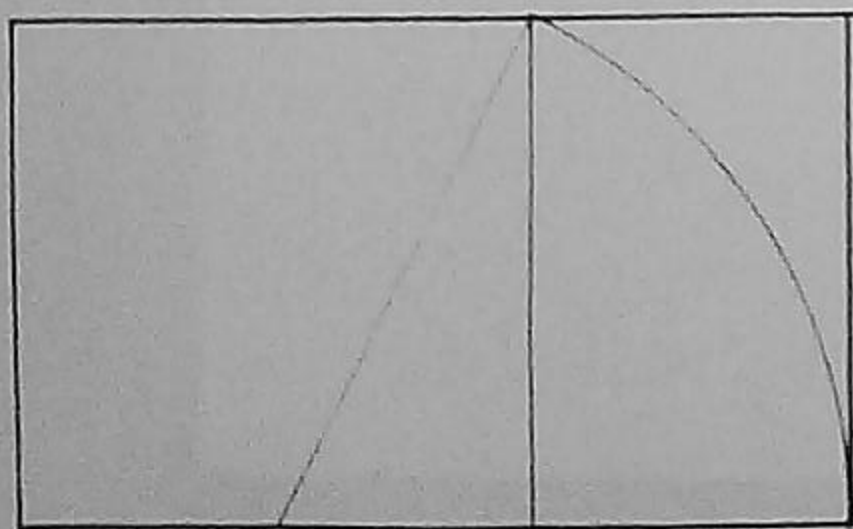
le "Chêne" du Par-
théon par Ictinos -



ou bien carré de trois parts de lar-
ge sur cinq de hauteur,
ou bien de trois de large, sur
quatre de hauteur,

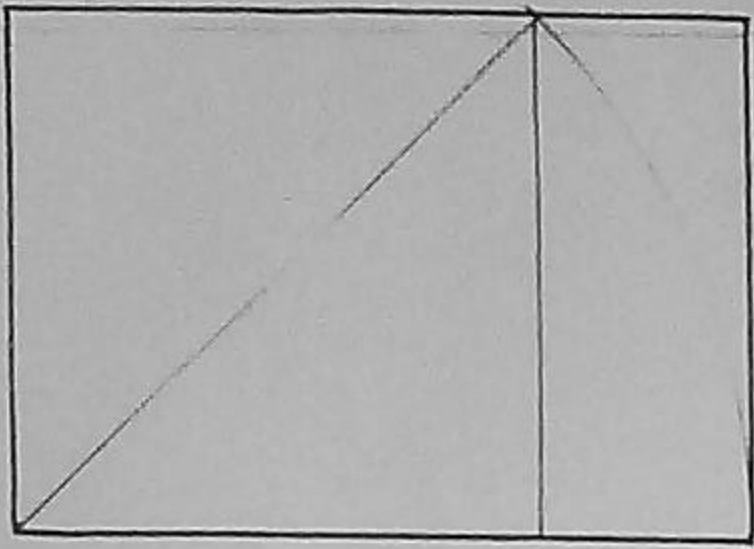
Ph. Delorme.

1x1,618



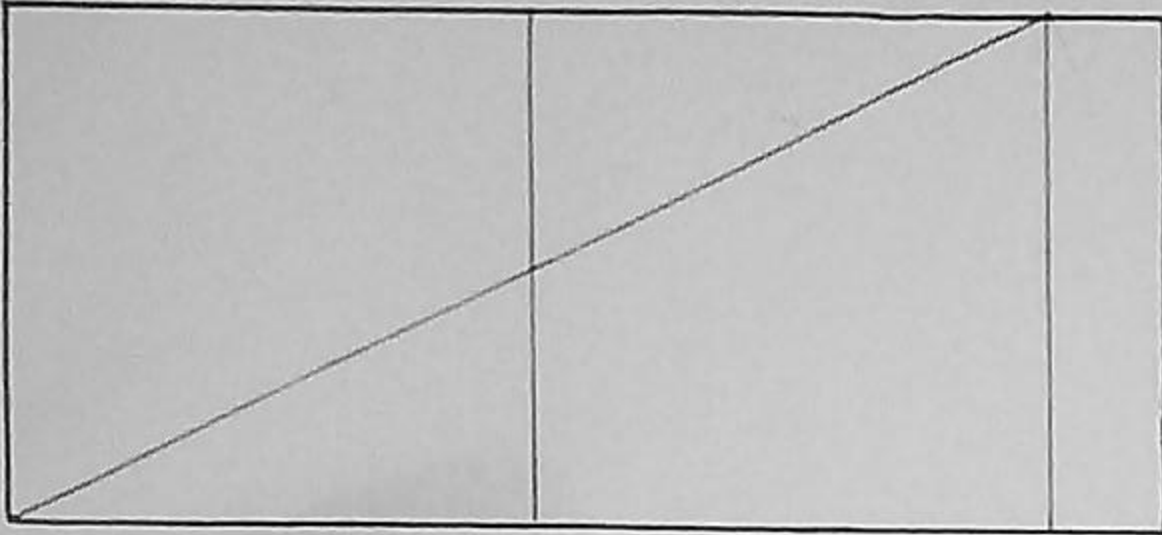
on appelle nombre d'or, rapport
d'or, divine proportion, propor-
tion continue, modular, le rapport
qui exprime la division d'une
droite en moyenne et extrême rai-
son; $\frac{a}{b} = \frac{a+b}{a} = \frac{\sqrt{5}+1}{2} = \frac{1}{0,618} = 1,618.$

1x1,414



on appelle rectangle dynamique
un rectangle dont les côtés sont é-
gaux ou proportionnels, l'un à l'uni-
té, l'autre à la racine carrée des nom-
bres entiers.

1x2,236

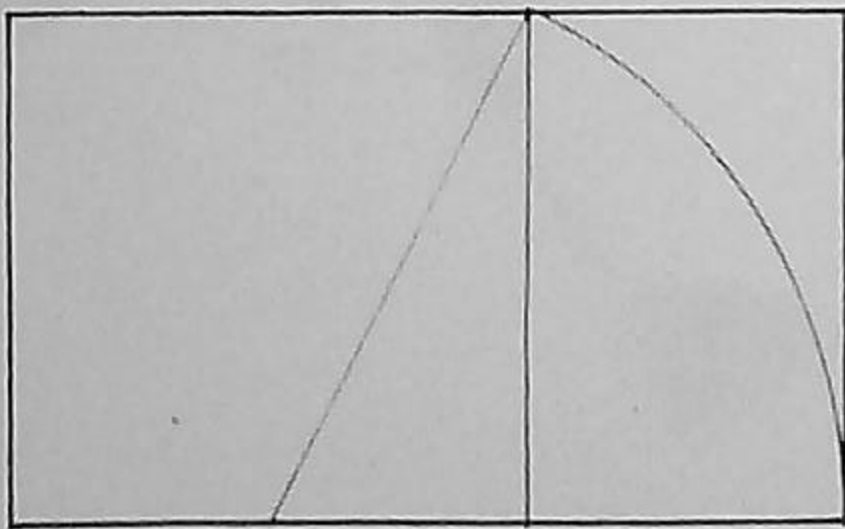


le "Chêne" du Par-
théon par Ictinos -



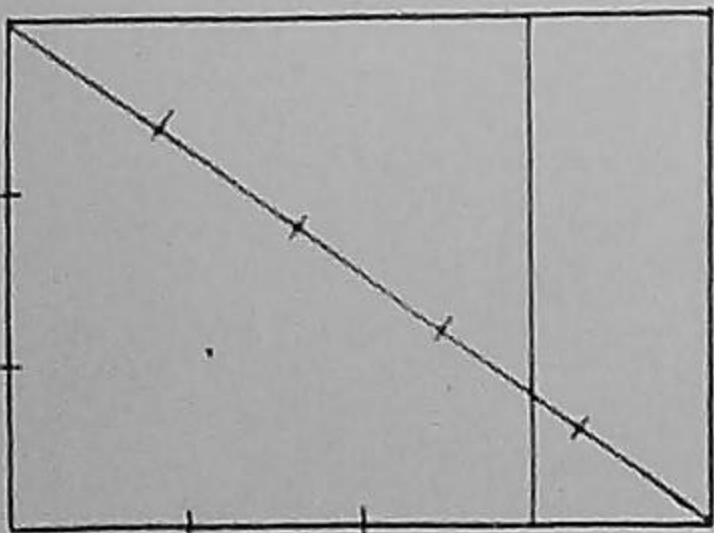
ou bien carré de trois parts de lar-
ge sur cinq de hauteur,
ou bien de trois de large, sur
quatre de hauteur,
Ph. Delorme.

1x1,618



on appelle nombre d'or, rapport
d'or, divine proportion, propor-
tion continue, modular, le rapport
qui exprime la division d'une
droite en moyenne et extrême rai-
son; $\frac{a}{b} = \frac{a+b}{a} = \frac{\sqrt{5}+1}{2} \approx 1,618$.

3/4/5



proportion obtenue facilement
par la corde à douze nœuds,
dit "corde à Druides -"



NŒUD MAGIQUE : SNATEIA DRUIDON :

Terme technique relevant de la magie et connu en Irlande sous le nom de SNAID DRUAD « nœud ou lacet des druides ». Pratique utilisée pour lier temporairement une volonté. Il semble que ce lien soit tout droit issu et dépendant de la divinité OGMIOS, le dieu lieur, aspect nocturne et sombre, frère du dieu DAGODÉVOS. Les liens qui enchaînent sont de son ressort. Dieu terrible à l'égal du Dieu védique UARUNA, il sonde le vrai et le faux chez les humains, de ses liens cosmique redoutables que paraissent connaître les Druides sous ses aspects protecteurs. Son déchet ou sa parodie en sorcellerie fruste est connu sous son aspect dévoyé du fameux « mouvement de l'aiguillette ».

CĪVOX DRUIDIACTA

Ce terme désigne et traduit le « nuage du druidisme » en irlandais ancien : CEO DRUIDECHTA, qui consistait pour le druide en une opération particulière de condensation autour de sa forme corporelle, d'une nappe de brouillard empruntée à l'humidité atmosphérique, afin de se dérober aux regards.

NŒUD DRUIDIQUE – irlandais SNAIDM DRUAS « Snateia Druidon »

Pour lier temporairement une volonté, son déchet ou sa parodie en sorcellerie fruste, et le fameux « mouvement de l'aiguillette » pour empêcher la copulation, revient à nouer au moment de la cérémonie du mariage une lanière, une corde ou un lacet, au moment où les conjoints se promettent obéissance et fidélité.

Virgile (8^{ème} Bucolique) parle déjà d'une corde à neuf nœuds. (cf. l'importance numérique du chiffre 9 chez les Celtes en magie).

NOISETTE

NOISETTE – COSLOS - cf ; saumon :

La noisette, et son enveloppe en tant que symbole, contient le germe (fruit) élément virtuel nécessaire à la régénération de l'être.

Dans le domaine animal – minéral son aspect est semblable à « l'Oeuf de serpent des Druides », le Micraster qui sous sa forme plastique est l'équivalent de la noisette. C'est l'analogie dans l'ordre matériel de ce qu'est « l'œuf du Monde » dans l'ordre macrocosmique.

La coque de la noisette est la demeure du germe qui enferme, cache et protège les possibilités du cycle à venir. C'est en quelque sorte l'œuf où réside l'embryon de la vie future.

La noisette peut également être identifiée à la caverne ou la grotte que représente la cavité du cœur, considérée comme Centre de l'Etre et intérieur de l' « Oeuf du Monde ». (cf. René Guénon « Le Roi du Monde » - Luz ou le séjour d'immortalité – p. 55 et suivantes)

Dans la tradition celtique, la noisette joue un rôle primordial en tant que réceptacle de la Connaissance, son enveloppe contenant le germe ou fruit, élément virtuel de toute régénération.

C'est des « neuf noisettes » tombées du ciel dans la source de la Segais que se nourrit et se régénère le « Saumon de Sagesse » EO FHEASA, (cf. Saumon, animal le plus vieux des « Anciens du monde ») et quiconque mange la chair de ce poisson nourrit des fruits du noisetier, acquiert la Connaissance. La Fontaine de Sagesse : « *les neuf noisetiers de Crimall le Sage, laissent tomber leurs fruits là-bas et le saumon les mange* ». (Metrical dindshenchas : R. Thurneysen III – p. 293).

Il semble qu'il existait en Irlande, un hydromel de noisette le MIDHCUILL, sur lequel les textes demeurent fort discrets. Ce *MEDUCOSLA aurait été réservé aux cérémonies du banquet royal. Peut-être était-ce une sorte de boisson portant à une ivresse extatique, comparable au nectar des dieux. (cf. Arzel Even Fes Temrach – Ogam 19 – p. 219-22).

MIDHCUILL - hydromel de noisette - suite : Natrovissus (in Ogam) se demandait s'il fallait voir en cette boisson réservée pour les grandes occasions « une sorte de SOMA Celtique ? ».

On remarquera dans la noisette la similitude de forme entre celle-ci ? Le Micraster « œuf de serpent de Druides » et certaines stèles phalliques Armoricaines (stèles basses).

IIII.III

Nom celtique :

vx-celt. KOSLO-(VIDU) bret.kelvez -; gall.collenn' -; corn.
collwedhen

irl. coll -; écos. calltuinn -;

Dindshencha : RC tome XV (1894), p.457 : the nine hazels of wisdom which grew at the heads of the chief rivers of Ireland.

NOIX

KRAON

CHOVOS

IIII.III

Nom celtique :

vx-celt. KNOVO- bret. kraoñ -; gall. enau -; corn. know
ir. enô, enû -; écos. enô -; manx cre.

le Dindshencha : voir RC tomes XV (1894) & XVI (1895)
paragraphes: 31, 34, 59, 71.

Maer, wife of Bersa, of Berramain, fell in love with Find, son of Cumall, and she formed nine nuts of Segais with love-charms and commanded Iburne, son of Dedos, to deliver them to Find, and told Find to cut and eat them. "Nay" said Find "for they are not nuts of knowledge, but nuts of ignorance and it is not known for what they are unless an enchantment for drinking love". So Find buried them a foot deep in the earth.

"Contes Ossianiques" par Roger Chauviré :

p.218 : son cœur se rompit comme une noix dans sa poitrine, et elle mourut.

p.238 : et son cœur se rompit dans sa poitrine comme une noix.

Roger Vaillant - Catarnos

nom

NOM – ANMEN ~ ANMIN :

L'usage du patronyme chez les Celtes est un héritage millénaire. Ne pas avoir de nom revient à ne pas avoir d'existence. D'autre part oublier le nom d'une personne correspond à la tuer.

Nommer, c'est reconnaître l'existence d'un objet, d'un animal d'un humain, ou d'éléments divers et d'une certaine manière se donner prise sur eux.

Le nom est l'essence même de la personne. Dans les sociétés traditionnelles il désigne des prérogatives, des qualités reconnues qu'on se doit d'illustrer et de transmettre à ses descendants. De là l'importance de la généalogie chez les Celtes à travers la notion clanique. La survivance du nom d'un homme chez ses descendants se double de la transmission de sa gloire et de son origine.

La connaissance du nom rituel d'un individu ou d'un objet, sa prononciation exacte accorde en effet sur l'être ou l'objet une prépotence qui permet à celui qui le connaît et le prononce correctement d'en faire éventuellement un mauvais ou un bon usage. La connaissance du nom intervient dans les rites d'imprécation, d'envoûtement ou d'anéantissement.

Livrer son nom équivaut parfois à une condamnation à mort. Ne pas vouloir le livrer comme c'est le cas dans la confrontation du héros Cūchulainn avec son fils, l'entraînera à l'horrible drame de le tuer parce qu'il ne le reconnaissait pas et que son garçon refusait de se nommer.

La malédiction de ne posséder aucun nom, est une chose que réclame entre autres choses Aranrot, la mère d'un enfant non souhaité recueilli par Gwydyon fils de Don qui l'éleva en secret le présentant à Aranrot comme son fils : « *Quel est le nom de ton fils – demanda t-elle – « Il n'en a pas encore en vérité » - « Et bien, je jure qu'il aura cette destinée qu'il n'aura pas de nom avant d'en avoir reçu un de moi ».* « *J'en atteste la Divinité ; tu es une femme de rien ; l'enfant aura un nom quand même tu le trouverais mauvais »* Par un subterfuge Gwydyon lui en procura un (Gwydyon était Druide) et c'est le Druide qui délivre le nom que portera le combattant. Ce nom sera déterminé sur des critères dans lesquels entreront les Hauts faits, ou le comportement du jeune guerrier.

Avarguinn le poète
 Aibear, fil de Forgall
 Ailill, époux de mève, fil de Ross le Rouge
 Anluān mac maga
 Annlé' fil d'Usnach
 Ardān
 Béthe' mac Bān
 Blai l'Hospitalier
 Bouic mac Banblai
 Borrach fil de Cairnté
 Bricriu fil de Carbad
 "langue empoisonnée"
 Bruinné le Roux, fil de Fergus
 "Nia-Fer"
 Cairpre le champion, fil de Ross le rouge
 roi de Tara, roi de Connaught
 Cathbad le druide
 Catt fil de Forgall
 Cobhtach aux cordes neuves, harpiste.
 Conell le Vainqueur
 Conla mac Guffin, ceyne-
 mac Nessa
 Conohor
 roi d'Ulster
 Cormac le sage, fil de Conohor
 Cuthulainn
 Coubann le forgeron
 Couscraid le Bègue, fil de Conohor
 Daire' mac Fiachna
 Dechtiré
 Deruozguill, fille de Rouad
 Duffach fil de Louaid

[Faint handwritten notes in a different script, possibly Gaelic or Old Irish, written over the main text.]

Aibear, fil de Forgall
 Aiffé la magnifique fille d'Ardegenan
 Ailill, fil de Ross le rouge, (époux de Mève)
 Ailill fil de Ross
 Aiveur, fil de Riangaeur, ~~mag~~ Rianga Bair fil de
 Angus fil de Dagol: Angus Oengus
 Annlé, fil d'Usnach: Andlé fil d'Usnach
 Anluān, mac maga = Anluan fil de maga
 Ardān, fil d'Usnach: Ardan fil d'Usnach
 Avarguinn le poète: Amairgin fil d'Ecetsalach
 (forgeron de Buas).
 Béthe' mac Bān
 Bionc fil de Loegaire
 Blai l'hospitalier
 Blai Bringa
 Borrach, fil de Cairnté = Borrach
 Bouic mac Banblai = Buac fil de Benblig
 Bricriu "langue empoisonnée" fil de Carbad
 Bricriu fil de Carbad
 Bruinné "le Roux" fil de Fergus
 Cairpre "le Champion" fil de Ross le Rouge, (roi de
 Tara) ~~de Connaught~~ = Cairpre Niafer fil de
 Ross
 Cathbad (le druide) = Cathbar
 Catt, fil de Forgall
 Cethern le laine rouge fil de Fintan
 Clothou

Roger Vaillant - Catarnos

Eohán mac Dúthacht (roi de Fenmag)

Eogan, fils de Dúthacht

Ere, fils de Coirpre (roi de Leinster)

Ere, fils de Cairpre Nífer

Eve, fils de Néira

Etarcooul mac Fíod

Ethine Arithencáithrech
Etaré Fugube
Fand (=bonne), fille d'Íd Abat

Fannlé' mac Nechta

(prophète)

Fedelín = l'hirondelle.

Fedlim mac Dall (poète) =

Fedelmid fils de Dall

Ferchertne' (poète)

Ferdíad fils de Daván (père de Domnán)

Ferdíad fils de Davon

Fergus mac Róig (roi d'Ulster) = Fergus fils de Roech

= Ferloga (roi) = Róig

Fiacha, fils de Conchobair = Fiachna fils de Conchobair

Fiacha fils de Fíngin

Fíall, fille aînée de Forgall = Fídall, fille de Forgall

Fiachna fils de Fedelín

Finguenn (médecin) = Fingín

Finn, fils de Rott le rouge = Fíod fils de Fíod

Fíod, fils de Fíodmáin

Finnabair, fille de méire = Fíndíabair, fille de Medb

Finnchad, "corn d'airain" = Fíndchad "Fírbenduma"
fils de Fraech lethan

Fóill mac Nechta

Follooun fils de Conchobair = Fíollmáin, fils de Conchobair

Forbúide, fils de Conchobair

Forgall "le maître" = Forgall

Fraech, fils d'Ídad

Colbtach "aux Cordes Douces" (harpiste)

Condire fils d'Echu

Conall le vainqueur

Conall Cernach fils de Fíndchóem

Conula mac Guffin (cuyer)

Conula fils de Conchobair: Conlaech, fils d'Íd

Conohor mac Nessa (roi d'Ulster)

Conchobair mac Nessa
Conchobair fils de Deda

Comac le Sage, fils de Conchobair = Cormac Condlongas
fils de Conchobair

Cotreb fils de Guez

Couhoulainn = Cú-chulainn = le chien de Culann

Culann le forgeron = Culann

Curoi mac Daire (roi de Munster) = Curoi fils de Daire

Cuscraid le Bègue, fils de Conchobair = Cuscraid fils de Conchobair

Croumíoc fils d'Agno máin. Cúchulainn, fils de Cuadán
Cúnnchu. Da Cléca.

Daire mac Fiachna = Daire fils de Fiachna

Dechtíre, sœur de Conchobair = Dechtíre
Deirdre fille de Fedlim = Deirdre, fille de Fedelmid
= douleur.

Derworquill, fille de Rouad

Duffach "Langue Noire", fils de Duaid.

Echaid le Patient, fils de Finn (roi suprême)
Echaid Feidlech, fils de Fíod

Echaid le Petit, (roi de Munster)

Guennan, fils de Cethbad (divide)
Glass, fils de Delga

Illann "le beau", fils de Fergus

Ineur, fille de Forgall : Emer fille de Forgall

Inell, fils de Nera

Kelthair, fils d'Uthechar : Celtchar fils d'
Uthechar (de Cethglass)

Ke't mac Muga = Cēt fils de Muga

Saire "le Triomphant" fils de Conna =
Soegaire, fils de Connad, fils d'Uliach (d'Imail)

Savarham (nourria) = Seborcham fils d'Oa
et d'Adarc Libane épouse de Labrad

Sig, fils de Riangaewr (écuyer)
Soeg fils de Riangaebair

Soch Mór fils de Mofenris

Song mac Emoris

Song "longue main", fils d'Ethlenn

Souaid mac Nos (roi de Munster)
Sugaid

Souaid "aux Rouges Ceintures"
Sugaid

Souaid, fils de Cowroï (roi de Munster)
Sugaid fils de Cowroï

Song "longue main" fils d'Ethlenn

+ Muga, fille d'Augus, fils de Dagde
Magach (roi de Connacht)

Maina "aux Rouges" = Mané fils de Conchobair

Noms de lieux

Achtra (lac)

Arguétros (plaine)

Athlone

Chinliun (montagne d'Ulster)

= Cremthinne

Crouham Ai (capitale du Connacht)

Cruachan Ai

= la brette de foie

Evainn Maha (capitale d'Ulster)

Emain Macha = les joueurs de mach

Finnavair

Fohaine (vallée)

Fonad (montagne) : Sliabfuad

Moirthevne (plaine) : Murthemne

Mowme (montagne)

= Ross na Rig

Skennmenn (gué)

Sobairke (forteresse)

Achtra (lac)

Arguetros (place)

Athlone

Ath Ai = qui d'Ai le jeu du cerch
 Ath Moga = qui de Muga
 Ath Bercha = qui de Bercha
 Ath Slissen = qui de Slissen
 + Ath Coltan = qui de Coltan
 Ath Chiath = qui de Chiath

(difficile) en irlandais

Chimlinn (montagne d'Ulster)

Cremthinne

Crouham Ai : Crouchan Ai

Skennamann (jeu)

batte
= morceau de
foie

Sobairke (poteau)

De Derga

l'homme
(l'homme) en irlandais

Mata, fille de Magach (de Muresc)
= mata fille de maga (de Muresc)

Mesquiza (roi de Leinster) : Mesgeira
Mesgeira mac Datho
Mend, fils de Salchoban

Mève, fille de Medb-fille d'Eocha Feidlech
Mend, fils de Salchoban (une de Leinster)

Mooun, (épouse de Conohor)
fille d'Eochaid Feidlech : Mugain

Mowidach

Munremour mac Guerguend
Nechta - Munzembr fils de Gergend (de Moduon)
Nec nechta scene

Ness, ~~mère de Conohor~~ : Nessa
fille d'Echaid Talu-jaimi (difficile)

Niav, fille de Keltair (femme de Conall)
Niavi, fille de Keltair

Noïcha, fils d'Usnach, petit fils de Rory
Noïse, fils d'Usnech
Ollach, fils de Brian

Orlam, fils d'Ailill et Mève

Rochad, "roi rouge" : Rochad, fils de Sudinoman

Ross "le Rouge" (roi de Leinster)
Scathach = Scathach Uanaind, fille d'Adgeimur

Scaribeur, fils de Forgal
Sencha fils de Cosra

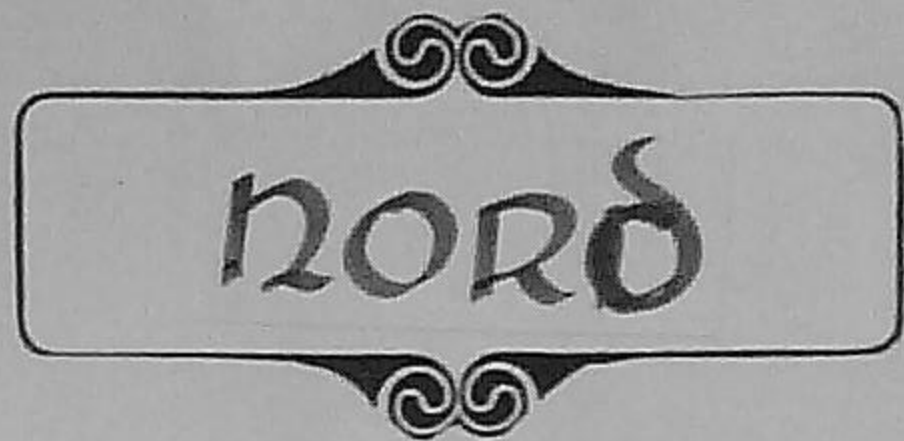
Sencha fils d'Ailill = Sencha, fils d'Ailill, fils de Maelchlo
Qualtran, fils de Moraltach

Touhall mac nechta

Tuachall mac nechta = l'habile

Utach, fille de Scathach

Roger Vailliant - Götterglossar



NORD – cf. Gauche – Toustos – Bas :

D'après les bardes Cai et Amergin (Livre des invasions) c'est du pays des morts que le peuple irlandais était venu habiter l'île qu'il occupe à l'Occident de l'Europe, car c'est du pays des morts qu'étaient issus les hommes. César (B.G. VI – 18) nous rapporte cette même idée en ce qui concerne les Gaulois, c'est du moins ce qu'enseignaient les Druides «*Galli se omnes ab Dite patre prognatos putant idque ab druidibus proditum dicunt* »

C'est bien là la résidence primitive des Dieux païens.

... « *Elle la quitta sans retard et tournant ses pas vers le Nord elle manda aux dieux fils de Dana de venir la trouver* » (La Chasse du Mont Cuilinn, in Contes Ossianiques, - p. 109 – Roger Chauviré).

Dans un épisode du drame cornique Beunans Meriasek, (La vie de St. Mériadec, écrit en 1504 - Edit. W. Stokes, Londres, Trübner 1872) Les bourreaux d'un roi païen se targuent d'avoir la faveur et le soutien du prince des Enfers, qu'ils nomment leur « Père Saint de la région du « Nord » : Agen tassens an barth north, Re roys thynny, Purguir y venediconn : « *Notre Père Saint du côté Nord nous a bien vraiment donné sa bénédiction* » (cf La droite et la Gauche ... de J. Cuillandre – (p. 202 – Paris 1944).

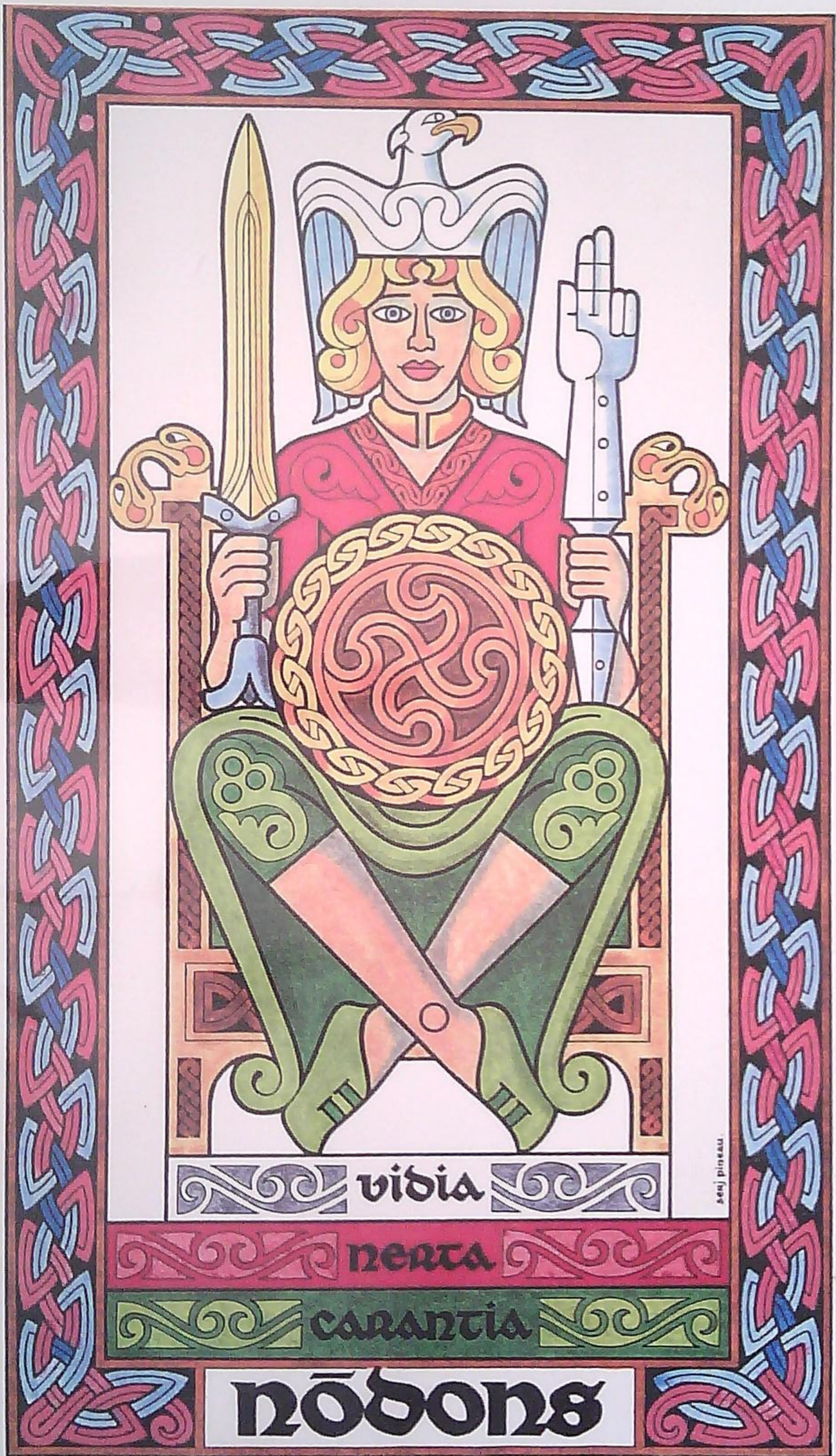
Nord/Sud :

Irlandais TUAS « au Sud », TUAS – CERT « le Nord » (p. 4123-425). L'irlandais TUAS-CERT « au Nord » opposé à DESS-CERT « au Sud » est une expression bien connue : Loth a dans la Revue Celtique expliqué TUAS- comme apparenté à TUAITH « au Nord », c'est à dire un adj. TUATH « gauche », plus anciennement « bon » (cf. R.C. XLI, 229 WLIII, 160 et XXXIII, 255)

Quand à TUAS- « au Sud » c'est un mot à couper T-UAS « en haut » (UAS de *OUPS-). On rencontre ici deux conceptions différentes relativement aux points cardinaux : suivant l'une **le Nord est à gauche et le Sud à droite conformément à l'orientation primitive** ; suivant l'autre **Le Nord est en bas et le Sud en Haut**.

En moyen-irlandais TUAS ne se maintenait au sens de « Nord » que dans l'expression TUAS-CERT « au Sud ». Mais isolément TUAS conservait le sens de « au Sud » parce qu'on y sentait l'adverbe UAS « en Haut » qui restait vivant dans la langue. L'ambiguïté était cependant assez incommode et TUAS « au Sud » n'a pas survécu.

En celtique commun toute ambiguïté était exclue : irl. RUAS « au Nord » y était sans doute quelque chose comme *TEUSTA et TUAS « au Sud » quelque chose comme T-OUPSU. Les mots étudiés par M. Perdersen fournissent donc à la fois un beau cas d'homonymie par usure phonétique et un exemple assez typique de l'esprit conservateur des Celtes (Compte rendu de Mélanges dans Revue Celtique par Vendryes – année 1930 – vil. XLVII – p. 253/254).



vidia

nerta

carantia

nōdons

senj pineau

NŌDONS DĒVOS

②



Le dieu NŌDONS (Nuada Argatlám) au bras gauche coupé.
Statue découverte à Tenderagee, Cté. d'Armagh (Irlande).

NODONS

En Irlandais « Nuada au bras d'Argent ». Roi et gardien du droit, il possède le maximum de devoirs et d'interdits (Geis) envers son peuple dont il est responsable et garant de la bonne marche, comme de l'entretien de toute existence.

Il pratique cette sorte de justice et de valeur morale celtique : le Dedmà identique au Dharma hindou, concernant la préservation des vivants et des choses naturelles de l'Univers.

NUADA - NODONS - NECSTON

Nuada Nechtan, ancien dieu des eaux fluviales et maritimes, paraît être, dans la légende du Graal, le prototype du Roi Pêcheur.

Celui-ci est le symbole des formes, puissances et émergences de vie, qui résident dans les eaux. Sa pêche, faite du **saumon** de science, a pour but d'aller chercher dans les abîmes marins, la puissance de vie dont le bon équilibre de la nature a besoin. Sa faiblesse (lorsqu'il est blessé) représente la force déclinante de ce bon équilibre. La cérémonie du Graal ne serait que l'expression d'un rituel agraire, destiné à assurer la perpétuité et l'abondance de la vie à travers le monde végétal et animal, indispensable à l'équilibre de la société humaine.

Pour ces raisons, le chevalier qui réussit cette pêche est désigné comme roi. Le **Graal**, dans la rédaction primitive, ne joue que le rôle symbolique du simple **réceptacle**. Et, s'il faut au roi quérir le Graal, c'est que celui-ci est une pièce nécessaire à la cérémonie rituelle qui doit se dérouler.

Nuada à la main d'argent :

Dans la première bataille de Moytura où les Tuatha livrent combat aux Fir Bolg, Nuada perd la main droite.

Il y avait en Irlande (comme ailleurs) (voir S. James Frazer, *The Dying God* – Londres 1911, p. 36 et suivantes) une loi suivant laquelle le monarque devait être parfait du point de vue physique. C'est après les efforts conjugués de deux artisans réputés : Diancecht et son fils qui lui refirent une main d'argent qu'on l'appela désormais Nuada Argatlám.

Sir John Rhys fut le premier à comparer l'aventure de Nuada à celle du germanique Tyr dont le loup coupa la main droite. Bien que la façon dont Nuada perdit sa main diffère de la façon dont Tyr perdit la sienne, Dumézil montre que là n'est pas l'intérêt, et que ce détail n'empêche pas de laisser le but du mythe identique dans les deux récits. Sir John Rhys vit clairement en 1886 que le nom de Nuada, le dieu, ne saurait être séparé de celui de Nuada NECHT, roi des Pictes de l'Ecosse septentrionale. Ce roi régnait vers le commencement du VIII^{ème} siècle de notre ère.

Ce qui est plus important encore c'est que le même nom NECHTA ou NECHTAN est aussi celui d'un dieu préposé à la source de la Boyne, maintenant Trinity Well. Or NECHT est l'équivalent exact du NEPT latin qu'on rencontre dans le nom de Neptune .

Nuada est donc un dieu aquatique.

Nuada = * Nodons :

Thème en NT

Singulier	Vieux celtique	Inscription. de Lydney Park, près Aylburton (1)	vieil irl. et m. irl.	gallois
Nom	*NODONS			Nuadu-Nuada Nudd
Voc.	*NODONS			
Acc.	*NODONTEN			
Gén.	*NODONTOS			Nuadat-Nuadot
Datif	NODONTI	D.M. Nodonti, Devo Nodenti, Deo Nudenti		Nuadait-Nuadaid

1 – Inscription de Lydney Park – Gloucestershire – Holder. Alt. Spr.II, col. 754-755. D (Eo) M (AGNO) ou M (Arte ?) NODONTI... DEVO NODENTI - DEO NUDENTE – Classée au CIL. T. VII, p. 42 – N° 138-139 -140 (M. Gaidoz est le premier qui ait rapproché de l'irlandais NUADU, NUADAT, NUADAIT, le nom divin fourni par ces trois inscriptions).

L'équivalent brittonique gallois du dieu irlandais Nuada est Nodons bien connu grâce aux inscriptions latines de Grande Bretagne. Ce mot a survécu en gallois sous la forme de Nu mais l'équivalent gallois de NUADA ARGENTLAM est LLU LLAWEREINT < * LODENS LAMA ARGANTIOS, qui n'est que NODENS modifié par une espèce d'assimilation rétrogressive. Il en résulte les formes LLU d'où l'anglais LUD dans LUDGATE HILL à Londres et le LOTH ou LOT des romans arthuriens (Nuada à la Main d'argent – Alex HAGGERTY KRAPPE – Revue Celtique 1932 – vol. XLIX – p. 91-95).

NODONS figure dans un Mabinogi gallois sous le noms de LLUDD LLAW EREINT = LLUDD « à la main d'argent » (LLUDD pour * NOD), par assimilation assonante à l'initiale de LLAW « main » à part l'inversion des derniers termes. C'est le nom exact du NUADA irlandais « à la main d'argent » LLUDD LLAWEREINT altération pour NUDD LLAWEREINT soit un celtique ancien *NODONS LAMARGANTIOS identique quand au sens (avec un mode de composition différent) à NUADA ARGETLAM, soit un celtique ancien = * NODONS ARGANTOLAMOS.

A l'irlandais NUADU correspond le brittonique NUDD, breton NUZ dans KERNUZ (Ann. Bret. II, 55, Kernuz (château du Finistère)) : N'existe-t-il pas un personnage sur le monument de Kernez qui tient un poisson tête en bas, plutôt qu'une massue ? Ce pourrait être alors une figuration de Nuada Nechtan dont le nom figure dans la toponymie bretonne ci-dessus ?

Selon le « Mesca Ulad », le dieu NECHTAN, fils ou alias de NUADU NECHT, dieu connu comme étant le NUADU à la Main d'Argent de la Cath Magh Tuired avait pour femme une dénommée CUIL. Femme ou mieux déesse elle avait sa fête à Oenach CULI, Cnockan Liss et Knockainey (Cnokan Liss, près de Mallow, Comté de Cork – Munster).

Dans la généalogie NUADA est dit « fils d'Echtach (EOCHAID) ? fils d'Ordan ? fils d'Allaoi »

Description de Nodons : première épisode de la Bataille de Mag Tured publié par M.J./Fraser (Eriu – VIII, 1916, p. 4-59) – bras droit coupé à l'épaule – bord du bouclier coupé – 1/3 du bouclier.

Nuada en Bretagne :

L'existence du dieu NUADA = NODONS, semble pouvoir être reconnue en Bretagne armoricaine dans la légende de Saint Mélar qui paraît n'être qu'un substitut de l'ancien dieu.

Faut-il penser que l'existence de cette divinité, attestée en Galles dans les Mabinogion, ait réussi à passer la mer avec les émigrants ?

Lanmeur (Finistère nord) possède en tout cas, avec la légende de Saint Melar à la main d'argent, une source sacrée dite de Saint Melar. C'est dans la crypte de l'église de Lanmeur, à l'endroit de la source, qu'aurait eu lieu le sacrifice de la main droite. Faut-il rappeler les rapports existants entre le dieu NODONS et son caractère aquatique (cf. le Nuada Necht préposé à la source de la Boyne).

Dans la même région, à quelques kilomètres, un autre souvenir rappelle le dieu NODONS. C'est la persistance du nom de NUZ, dans KERNUS, correspondant exact du bret. NUDD et de l'irlandais NUADU (voir Guide de la Bretagne Mystérieuse à Lanmeur).

Le nom est connu dans l'onomastique bretonne, où il sert encore de prénom sous la forme NUZ (nom de famille), qui sous la forme gallois NUD (aujourd'hui NUZ) est donné comme le père d'Edern. « *Il est remarquable* » comme le constate Gwénolé Le Menn, in (Prénoms bretons p.61) « *de trouver en Bretagne en 1128, un père nommé NUD, appelant son fils EDERN. Cela montre que les textes mythologiques gallois étaient connus en Bretagne, et avaient probablement leur répondant en breton* ».

NUZ se retrouve dans le nom de famille LANNUZ, et dans le nom de lieu KERNUZ où fut découverte la stèle aux divinités celtiques (en Pont l'Abbé).

Etymologie : en vieux breton NUT, NUD ; en moyen gallois NUDD ; ce mot correspond exactement à l'irlandais NUADA, lequel est à rapprocher du vieux brittonique NODENT, *NODONTOS.

GWyr fils de NUDD = GWYR = FINN.

Il est intéressant de noter que Saint EDERN porte un nom célèbre dans la mythologie celtique : EDER considéré comme le fils de NUZ (Nudd en gallois) et frère de GWENN (Gwynn en gallois) qui a aussi un nom célèbre dans cette mythologie.

Trois noms sont liés ensemble, dans un contexte sacré païen : GWYN fils de NUDD, ce Gwynn n'étant que la traduction de l'irlandais FINN. Dans les récits primitifs, il apparaît comme compagnon d'Arthur, frère d'Yder (Edern), fils de Nudd, son nom signifiant blanc.

C'est un combattant redoutable, dieu de l'Autre Monde (rapport d'Edern et du cerf). Sa tâche consiste à empêcher les démons d'Annwyun de tuer les vivants. Les gallois en ont fait un diable, les bretons un saint...

Finn obtient la Connaissance en mangeant le saumon Fintan VINDOTEUOS, saumon survivant du déluge au grand âge que guette le druide Finegas depuis sept années, dont il possède le côté aquatique originel. Finn pêche le saumon de Fec ; en le faisant cuire il se brûle le pouce et le porte à sa bouche afin d'apaiser la blessure ; c'est ainsi qu'il obtient la Connaissance. Il supprime ailleurs le dieu ouranien lié au Feu. Avant d'acquiescer la Connaissance, son nom était DEMNE (DUMNA ?).

Gallois GWYN ap.NUDD :

Dans le folklore, Finn est un géant et l'on met à son crédit la construction de la Chaussée des Géants (Comté d'Antrim en Irlande), voie de pierre qui descend dans les profondeurs de l'océan, domaine de l'ANNWYUN, l'Abîme.

NUADA ou NUADU ARGATLAM = à la main d'argent. Vieux celtique ARGANTOS LAMOS.

Nuada ou Nuadu Argatlam, est un dieu dont le culte en Irlande a précédé le moyen âge. Ce culte pénètre en Grande Bretagne dès le temps de l'Empire Romain. Le temple qui lui est dédié se situe non loin de l'embouchure de la Severn, au fond et au nord du canal de Bristol, dans la partie Occidentale de la Grande Bretagne, qui paraît avoir été occupée par une population de même lignage que les irlandais, pendant la domination romaine (Rhy, Early Britain - Celtic Britain, p. 214 et suivantes).

Le nom de ce Dieu écrit en Irlande au douzième siècle au nominatif NUADAU, au génitif NUADAT, au datif NUADAIT, apparaît au datif sous trois orthographes différentes, dans trois inscriptions de ce temple romano-breton qui sont parvenues jusqu'à nous : NODONTI- NUDENTE – NODENTI (corpus inscriptions latines t.VII – p. 42 – N° 138-139 -140) M. Gaidoz et le premier qui ait rapproché de l'irlandais Nuadu – Nuadat – Nuadait le nom divin fourni par ces trois inscriptions.



Le dieu NÓDONS ARGANTOLAMOS (Nuada Argatlam). Stele en granite, découverte à Lurgan, Cté. d'Armagh (Irlande).

Ce NUDENTE figure aussi dans un Maabinogi gallois sous le nom de LLUDD LLAW EREINT = LLUDD « à la main d'Argent » LLUDD, pour *NUD, par assimilation assonante à l'initiale de LLAW « main ». A part l'inversion des derniers termes, c'est le nom exact du Nuada irlandais « à la main d'Argent ».

Inscriptions de Lydney Park – Gloucestershire – Holder Alt. Spr. II, col. 754-755 . D(EO) M(agno) ou M(arte ?) NODONTI ... - 139. DEO NUDENTE DEVO NODENTI ;

NOURRIR

NOURRIR = ALTRAVŪ – Nourricier – Nourrice :

Dès l'âge de sept ans le jeune garçon devait sortir du giron de sa mère. Il était alors confié à une famille nourricière de laquelle il recevait avec la nourriture, l'éducation militaire indispensable à sa carrière de guerrier.

C'était la coutume de faire élever les enfants hors du toit paternel, chez des parents nourriciers pour lesquels il contractait alors de véritables liens de parenté.

Le père nourricier ALTRAVŪ, appartenait souvent à la famille maternelle : c'était habituellement l'oncle ou le grand-père maternel.

Cette éducation devait porter le garçon jusqu'à l'âge de 14 ans révolus, époque où il était en âge de porter les armes et où, selon les lois galloises il devenait maître de ses actes, étant en âge de prendre épouse. Ceci permettait des relations exogamiques de mariage entre des clans différents.

Selon l'étiquette, pendant cette période, le père ne devait pas s'inquiéter de son sort confié exclusivement au tuteur qui en était seul responsable.

« Tant que les fils ne sont pas assez forts pour exercer le métier des armes » dit César, « les pères ne se laissent pas aborder par eux ; si un fils encore enfant paraissait en public en présence de son père, ce serait une honte aux yeux des Gaulois ».

L'instruction militaire pouvait être également donnée par des tuteurs. On sait que les femmes des Celtes, dans l'Irlande païenne, pouvaient prendre une part importante aux combats. La profession de Femmes Soldats BANAMUS était chose courante.

Ainsi Cūchulainn, alors appelé SETANTA, s'en alla-t-il en Alba chez les SETANTII (Ecosse) parfaire son éducation chez Scatach pour y étudier, avec la magie, l'art militaire. Il aura une femme comme éducatrice Muimme *MAMMIA « la mère nourricière » et il y rencontrera une jeune compagnon d'arme Fermain. Après que lui furent remis la lance enchantée, le javelot à sac et les différentes armes, il enleva la

princesse Eimer et l'épousa. Commença alors sa vie d'homme et de héros.

C'est une règle générale de la coutume indo-européenne de marier les enfants mineurs à l'âge de la puberté (A douze ans on pouvait marier les filles). Époque qui mettait un terme à la puissance paternelle et qui consacrait leur majorité. La date d'émancipation des enfants mâles était liée à celle de sa puberté. C'était aussi l'âge du service militaire. Cette coutume était également en usage chez les Germains. Cette règle était encore conservée dans les lois galloises du Moyen Âge : « *Quand le fils à quatorze ans accompli* » dit le code Vénédotien (Nord Galles) « *le père le présente au Seigneur, le fils possède alors en propre, il peut aller en justice et tout procès quelconque ; son père n'a plus sur lui droit de correction* ».

Nourrir, nourriciers :

Nourrir indique une éducation complète. Comme chez les Irlandais (voir O'Curry – *On the manners and the customs of the Ancien Irish II* - p. 355 et suiv.). Chez les Gallois, l'habitude était d'envoyer l'enfant hors de sa famille, au sens étroit de ce mot. L'éducation dans un autre clan devenait souvent l'origine d'une véritable alliance du « nourri » avec ceux qui avaient été élevés avec lui. Les Mabinogions le montrent en maints endroits. Quelque chose de semblable a existé sur le continent. On appelait en vieux Français « nourri », celui qui avait passé sa jeunesse dans la maison d'un parent, ami ou patron.

(cf. F. Kerlouegan – « La mise en nourriture dans les pays celtiques » *Études Celtiques XII* – 1 – 1968-69, 101 S. (notamment p.123-138).

NUAGE

NUAGE : CIVOX DRUIDIACTA :

Gaélique CEO DRUIDECTA, ce terme désigne le « nuage du druidisme » qui consistait pour le druide en une opération particulière de condensation autour de sa forme corporelle, d'une nappe de brouillard empruntée à l'humidité atmosphérique ambiante afin de se dérober aux regards.

Divination par les nuages :

Au cinquième siècle de notre ère, Dathi roi païen du Connacht qui devint le Haut roi d'Irlande, célébrant la fête de Samhain commande à son druide de lui prévoir les événements de l'année à venir à l'aide du Néladorach *NEBRLORACTA, c'est-à-dire à partir de l'observation des nuages.

Numération

NUMERATION INCLUSIVE .

Exemple : Quatre provinces avec Mide, soit le « cinquième des provinces ». Ainsi en est-il du comput des jours dans les langues celtiques et nombre de langues indo-européennes, phénomène particulier à l'Irlande ancienne.

Nombre inclusif au datif d'accompagnement = Patraic a Ochter « Patrice en ses huit personnes » $1+8 =$ neuf. La personne dont on parle étant incluse dans le nombre de ses compagnons. Formule disparue dans l'irlandais moderne, mais dont le principe se retrouve dans l'emploi de « avec » combiné avec un pronom se rapportant au sujet : une personne seule se tient compagnie à elle-même.

- « Lug et ses neuf fosteres » etc...
- « Sencha le druide et ses neuf disciples »
- « Merlin et ses neuf marcassins »
- « La Cailech et ses neuf sorcières »

En sortant du monde celtique « Apollon et ses neuf muses ».

nudité

NUDITE – NOCTOS – cf. SHEELA

La nudité joue un rôle tutélaire dans la tradition celtique. Procédé emprunté à la magie censée détourner les fléaux, écarter un ennemi ou simplement le rendre inoffensif, incapable d'agir.

En conséquence l'activité guerrière apparaît à son tour comme susceptible d'être détournée au profit de l'ardeur génésique. Lorsqu'un guerrier de retour d'un combat se trouve sous l'emprise d'une surexcitation meurtrière risquant de mettre en péril l'existence et l'équilibre du groupe social auquel il appartient, on lui délègue des femmes nues afin de désamorcer la tension préjudiciable à la tranquillité du groupe.

C'est le cas du célèbre héros Cūchulainn qui venant d'accomplir des prouesses extraordinaires rentrait en Emain Macha, les mains rouges de sang, effrayant à voir, les têtes des ennemis tués suspendues à son char. Dans l'état de fureur où il se trouvait, les ULATES avaient tout à craindre de lui. Le guetteur en annonçant sa venue déclare qu'il y aura du sang versé « *si l'on n'y prend garde en envoyant des femmes toutes nues devant lui* ». Cūchulainn affirmant ses intentions meurtrières, Conchobar donne aux femmes l'ordre de se dévêtir devant lui « MNA ERNOCHTA ARA CHENN ! ». Les femmes s'exécutent immédiatement, ayant à leur tête Mūgain, la propre épouse du roi Conchobar (Lebor na h-Uidre, p. 63 a. Pl. 714 et suiv., éd. Strachan – O'Keefe).

D'après la version du Book of Leinster, c'est Scandlach qui mène la troupe des 350 femmes toutes nues, envoyées au devant de Cūchulainn par décision de Conchobar et de son conseil. Et cette mesure de précaution eut en effet un résultat immédiat.

Le procédé que suivant le Lebor na-hUidre les femmes de la cour du roi Conchobar employèrent pour calmer la fureur du Héros Cūchulainn : DONOCHTAT A BRUINI. Les Gauloises de Gergovie assiégées par César en l'an 52 avant notre ère, et croyant leur ville déjà prise, recoururent à ce moyen comme une ressource suprême : « *Matres Familiae de muro vestem argentuniquae jactabant et Pector Nudo Prominentes, passis manibus obtestabantur Romanos ut sibi parcerent* » (de Bello Gallico – L. VII – c 47.55). « *Les mères de famille jetaient du haut des murs des étoffes et de l'argent et le sein découvert, penchées sur la muraille et tendant leurs mains ouvertes suppliaient les Romains de les épargner* ».

Il est probable que César lui-même s'est mépris sur le geste des femmes gauloises. Il n'a pas compris qu'elles accomplissaient un geste rituel de caractère propitiatoire.

Outre ces épisodes de la légende irlandaise et de l'histoire gauloise, on peut en joindre un autre tiré de la MESA ULAD publié par Hennesy (Dublin – A889 – p. 52) : TISCAID RICHES A ETACH DI FIAD CHOINCULAINN « *La vieille Riches, une Banchainte veut faire périr Cūchulainn pour venger son fils* ». Elle charge Crimthann de le tuer, et tous deux s'avancent vers le gué où se tient le héros de Ulates. Arrivée devant lui, Riches se dépouille de ses vêtements : TISCAID RICHES A H – ETACH DI FIAD CHOINCULAINN. C'était pour immobiliser, Cūchulainn s'écrie « *Tant que cette femme sera dans cette posture, je ne pourrai me lever* ». Mais le fidèle cocher

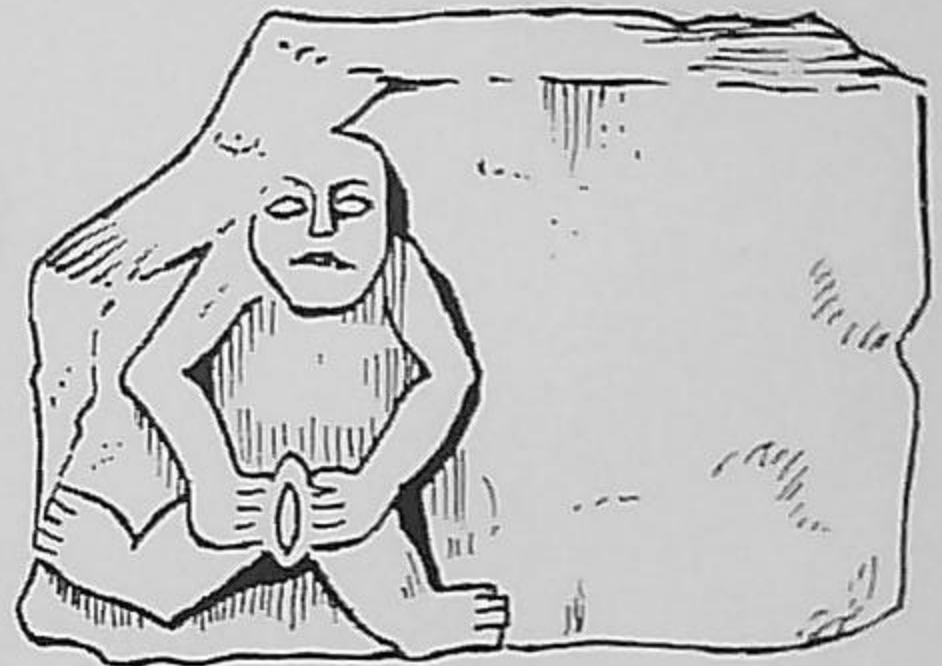
SHEELA-NA-GIGS.



White Island (Lough Erne),
Fermanagh. (Irlande).



Eglise de Kilpeck. (Herefordshire)
(Gr. Bret.).



Ctè de Cavan. National Musèum (Dublin).



Chloran,
Ctè de Westmeath,
Irlande.



Bunratty Castle. (Ctè de Clare). Irlande.
Figure gravée sur une forme géométrique circulaire.

Loeg trouve le moyen de lancer à Riches une pierre qui la tue en lui brisant le dos, et Cūchulainn peut alors sauter sur Crimthann et lui trancher la tête. La nudité ne sert pas ici à écarter un ennemi, mais simplement à le rendre inoffensif, incapable d'agir ce qui revient au même.

Le guerrier ou héros celtique est désigné par le terme DATH, qui ne peut être séparé de son homonyme LATH, gallois LLAWD « rut » d'un plus ancien LĀTO qui désigne le « rut ». C'est dans l'esprit du celtique une même énergie qui exprime l'ardeur, l'excitation qui pousse au combat et l'acte sexuel.

À la guerre qui est à l'origine un acte religieux, la nudité est l'accompagnement habituel des opérations magiques. On sait le rôle qu'elle joue dans les vieilles légendes de l'Irlande.

On trouvera une ample étude de la question dans l'ouvrage de M. Heckenbach « De nudita sacra » dont la Revue Celtique a fait mention – (Rev. Celt. - t. XXXII, p. 234 et suiv.)

Voir aussi J. Vendryes « Saint David et le foi Boia » dans (Choix d'Études Linguistiques et Celtiques – 1952 – p.302 et suivantes).

Nudité sacrée dans les vieilles légendes de l'Irlande (cf. Rev. Celt. – t. XLV – p. 159).

D'après Pline (Hist. Nat. XXII – 2) Les femmes et les filles des Bretons se teignaient le corps avec du pastel et figuraient nues dans certaines cérémonies religieuses.

P. Sebillot – Le Folk-lore de la France – Nudité : et les éléments – II, 14, 224 – Les Serpents III, 269 – les maléfices – I, 85, 94/95 - - III, 85 – les rites – II, 224 (IV, 5662 – Ne devant pas être vue – II, 342)

Rapport niruktique entre la nudité NOCTOS « gémir » et la « nuit » NOCTOS.

Sheela-na-Gigs :

La nudité de la Sheela et la puissance spectaculaire de sa nudité sont des éléments réducteurs de la fureur meurtrière du Héros.

Ainsi le sexe ouvert de la femme « MUTOS » est une arme radicale capable de dérouter aussi bien les guerriers que les démons, lesquels seront mis en déroute par la simple vision des parties féminines exposées.

Cette émotion primaire de la vision est une défense traditionnelle qui permettait de réduire une somme d'énergie psychique excessive et contenue et d'en subir librement la décharge libératrice.

Au Japon pour se charger d'attirer la divinité suprême Anna-no Uzume inventa une danse où se mêlaient les symboles du sexe : la lance « principe mâle comme le piton » et l'Uke renversé « principe femelle comme le creux de toute barque et un très doux effeuillage ». Elle mimait l'union des deux symboles, découvrit ses seins et aux limites de sa transe montra son sexe.

RC, XV, 1994: "Rennes Dindshenchas" n° 6: la nudité.

Nom celtique :

vx-celt. NOCTOS bret. noazh -; gall. noeth -; corn. nêth
ir. nocht -; écos. nochd -; manx

Polybe, II, 28, 8-9: "Les Boïens et les Insubres portaient de longs et larges pantalons et laissaient voler autour d'eux l'ampleur de leurs saies. Mais les Gésates (auxiliaires de la rive droite du Rhin) par gloriole, avaient enlevé leurs vêtements et, tout nus avec leurs seules armes, formaient la première ligne....." (récit de la bataille de Télamon en -225).

Dans certaines cérémonies religieuses, les femmes des Bretons se montraient nues, le corps peint en bleu (ou en vert?) semblables aux Africaines (Notennou, p. 94). (Plin, "Histoire naturelle", XXII, 2), *enduit de guède*: R.C., XXXII, 1911, p. 235.

R.C., XLV, 1928: "Saint David et le roi Boia" par J. Vendryès, pp. 141-172: La femme du roi payen Boia ordonne à ses servantes de se montrer nues à St. David et à ses clercs et de le provoquer, pour les obliger à quitter le territoire. - Un épisode analogue est rapporté dans la "vie de Saint Teilo" (disciple de St. David). -

Cf. "Macnimrada Conculaind": le retour de Cuchulainn de sa première expédition guerrière et les 350 femmes nues de la reine d'Ulster.

"Fled Bricrend": Cuchulainn, Loegaire et Conall Cernach approchent de la capitale du Connacht: la reine Medb envoie des femmes nues vers eux.

Cf. les femmes de Gergovie selon César: de B.G., VII, 47: voir d'A. de J.: Nouv. Rev. histor. du Droit, 1891, p. 302.
" Rev. Celt., XVI, 1895, p. 244.
" La civilisation des Celtes, p. 321.

"Mesca Ulad": Cúchulainn et Crimthann s'avancent vers le gué pour se combattre; la vieille Riches se dépouille de ses vêtements. Cúchulainn ne peut combattre; Loeg tue Riches et son maître peut alors combattre.

voir aussi R.C., XXXII, p. 234 & suiv.: la nudité féminine associée à des pratiques propitiatoires.

"Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins" par Paul Sébillot: p. 62: on emploie en Allemagne une sorte de procédé magique; lorsqu'un enfant grandit mal, ou qu'il ne marche pas, on le place, la veille de la St.-Jean, tout nu sur le gazon, et on sème du lin sur le sol et sur l'enfant même; dès que le lin poussera, l'enfant doit aussi pousser et marcher (Gubernatis, 2, II, p. 199) p. 99: la friction à nu sur les pierres par celles qui désirent se marier a été pratiquée jusqu'à une époque assez récente, et presque publiquement, à Carnac, où les jeunes filles se déshabillaient complètement et se frottaient le nombril à un menhir spécialement consacré à cet usage, pendant que les jeunes gens faisaient bonne garde à une distance respectueuse. p. 123: en France, au XVII^e siècle, les fiévreux

s'exposaient tout nus devant l'astre du jour en récitant des prières. p.125: dans les Asturies, la rosée débarrasse de la gale ceux qui, à minuit, de la St.-Jean, s'y roulent tout nus. Le matin de la Saint-Jean, en Béarn, le galeux complètement dévêtu, commence à travers un champ d'avoine et en divers sens, une promenade pendant laquelle il doit dire et répéter péter sans interruption une oraison en vers patois: "Nettoie-moi bien, fraîche rosée,"

"L'Art Gaulois" par André Varagnac (1956): pp. 56-67 :

===== L'un des chefs d'accusation fréquents contre les sorciers était de pratiquer la nudité ; or, nous savons qu'elle fut, dans le monde celtique, une obligation rituelle, notamment pour les hommes marchant au combat. Or, des témoignages contemporains sur les pratiques non-chrétiennes auxquelles se livrent de petites sectes qui revendiquent la tradition de la sorcellerie médiévale (G.-B. Gardner : "Witchcraft to-day", London, 1954) semblent bien devoir confirmer la descendance druidique de tout ce paganisme récent. Ces témoignages insistent sur le caractère corporel de l'exaltation collective recherchée dans des intentions d'opérations magiques. Nous sommes bien là dans un univers nettement différent de l'univers spirituel du christianisme : dans ces formes de culte, l'état mystique naît du corps ému par des rythmes, et se sert du corps comme d'une sorte de condensateur des forces magiques. Rien de surprenant que de tels rites prescrivent la nudité, puisque le corps est censé servir d'instrument surnaturel : le vêtement ferait comme un écran aux influx magiques. Telle est la raison pour laquelle les Celtes chargeaient nus sur les piques et les glaives de l'ennemi. Leur exaltation héroïque devait, avant tout, rayonner de leurs corps pour paralyser les forces de l'adversaire.

Roger Vaillant - Catarnos



NUIT – NOCTOS ou NOXTS « nuit-période nocturne » : cf. TRINOUCSAMONI « Trois Nuits de Samonios »
Cf. rapport niruktique entre NOCTOS « nudité » et NOCTOS « nuit ».

« La société ne peut avoir d'existence propre sans les valeurs nocturnes du Monde ».

La nuit, pour les Celtes, comme pour les Germains, est l'état de tous les commencements. C'est dans le sombre abysse du ventre maternel que se mature la vie dans l'obscurité de la terre et que se développe la plante. Cette notion de nuit au sein de la Terre, ou du ventre maternel est liée à la Nudité NOCHT, nu et nuit, dénuement.

C'est là une notion entrant dans la théorie cosmologique d'une I.E. que l'on retrouve aussi bien chez les Grecs que chez les Germains. Elle faisait partie de cette conception des Celtes que César a si formellement constaté chez les Gaulois et qui voulait que toute vie soit précédée de la mort et soit la virtualité de toute existence. Cette notion a été présente dans le système de computation du calendrier gaulois dit de Colligny.

Il perdurera dans les coutumes des Francs Saliens, dans le Capitulaire des Mérovinges, comme dans les lois sur les mœurs, édictées par Charlemagne.

Cette coutume de faire précéder la nuit sur le jour a hardiment passé les siècles, puisqu'on découvre encore le souvenir à notre époque dans certaines régions de l'Ouest du Sud Ouest, conservée dans les patois du Maine, de Normandie, du Limousin et du Poitou, où l'on emploie pour dire « aujourd'hui » : Anviet, Anev, ou Oné « cette nuit ». Une nouvelle journée étant considérée comme partant de la nuit.

« Ce n'est point, écrivait Tacite, par le nombre des jours, comme nous le faisons, mais par le nombre de nuits qu'ils comptent ; ils ont établi cette règle qui est observée de tous : la nuit semble précéder le jour ». (Tacite – De moribus Germanie – ch. XI, celui-ci parlant des Germains).

« Tous les gaulois se prétendent issus de Dis Pater : c'est une tradition qu'ils disent tenir des Druides. C'est pour cette raison qu'ils mesurent le temps par le nombre de nuits et non par celui des jours. Ils calculent les dates de naissance, les débuts de mois et d'années en commençant la journée par la nuit ». (César, B.G. I.VI, chap. XVIII) « Car dans leur cosmogonie, c'était du sein des ténèbres qu'émergeait la lumière ».

Dans la cosmogonie Scandinave « Le jour est fils de la Nuit ».

Calculer le temps par les nuits et non par les jours, c'est aussi ce que faisaient les Anglo-Saxons, et c'est encore assez fréquent pour un anglais de dire *Sen night* pour une huitaine de jours et *Fort night* pour une quinzaine.

DECAMNOCTIACON GRANNI les « Dix Nuits » de Grannos. (Michel Lejeune, in *Revue Celtique*, vol. XXXI – 1995 – p.m91/97).

A propos des 10 nuits de Grannos « DECAMNOCTIACON GRANNI »

Je pense que celles-ci doivent être situées dans la période la plus sombre de l'hiver. Cela n'apparaît pas dans le calendrier celtique, mais il en est fait mention dans une inscription qui fut découverte en France vers 1935.

Comme la Nuit précède le jour, l'ancienne année Celtique, comme la Scandinave » était Lunaire. La Lune y était nommée avant le Soleil, l'Hiver avant l'Été, la Nuit avant le Jour.